



G. 1.

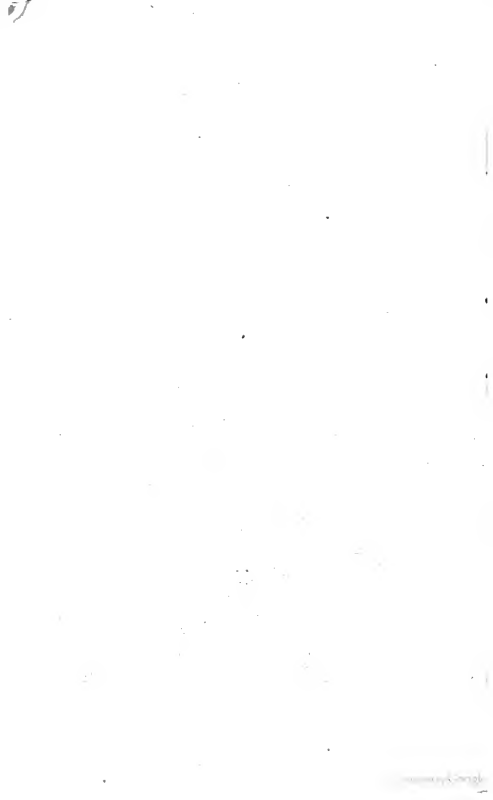
~~11/22~~



Ex Libris Joannis Nencini
1874



Handwritten signature
1880



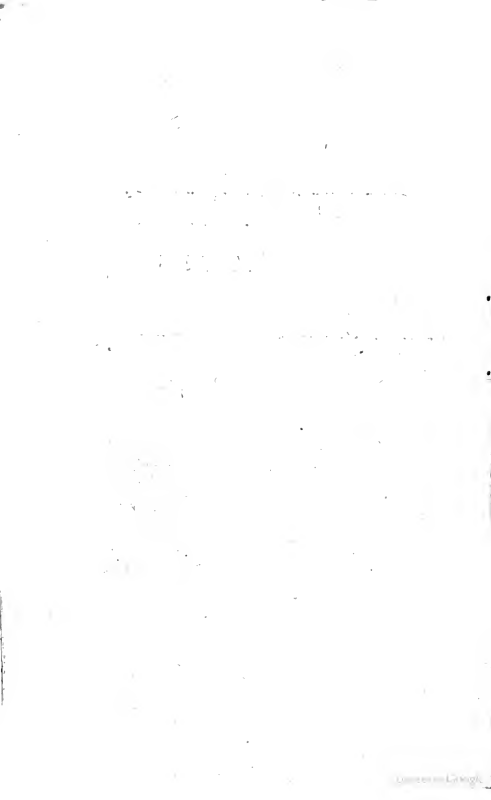
ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVÉTIUS.

TOME TROISIÈME.



D E
L' H O M M E,
D E
S E S F A C U L T É S
I N T E L L E C T U E L L E S,
E T D E
S O N É D U C A T I O N.

Ouvrage posthume de M. HELVETIUS.

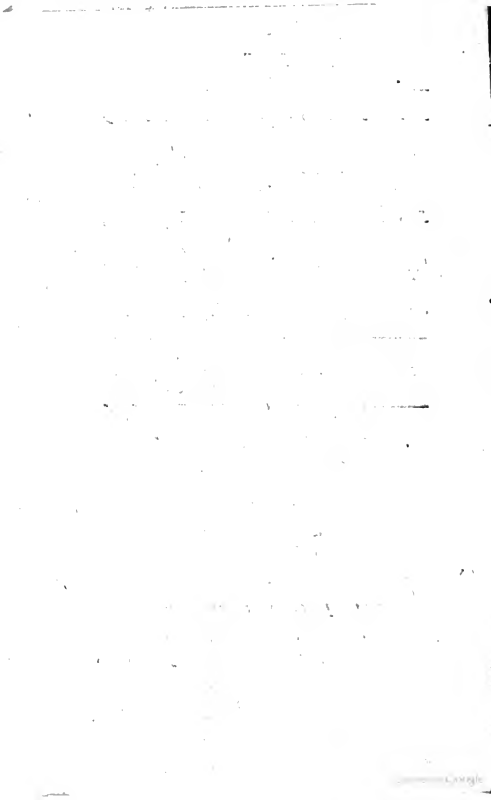
*Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.*
VOLTAIRE, Disc. 6. de la nature de l'Homme.

T O M E P R E M I E R.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X X V I.



A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES ;

PROTECTRICE

DES ARTS ET DES SCIENCES ;

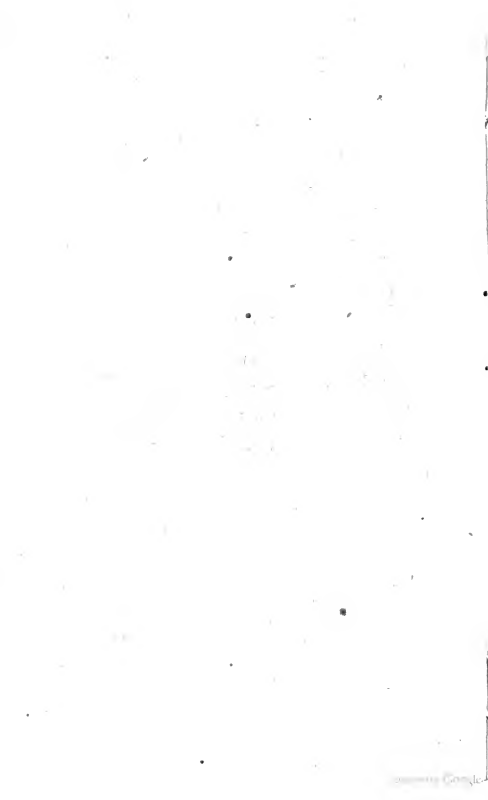
DIGNE PAR SON ESPRIT

DE JUGER DES ANCIENNES NATIONS,

Comme elle est digne de gouverner la sienne.

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT

PAR L'ÉDITEUR.





P R É F A C E.

L'Amour des hommes & de la vérité m'a fait composer cet ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils aient des idées nettes de la morale ! ils seront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes. Si j'eusse donné ce livre de mon vivant, je me serois exposé à la persécution & n'aurois accumulé sur moi ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'Esprit, c'est qu'ils m'ont paru les seuls raisonnables, les seuls depuis la publication de mon livre que les hom-

mes éclairés aient assez généralement adoptés.

Ces principes se trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet ouvrage que dans celui de l'Esprit. La composition de ce livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui se sont trouvées moins étroitement liées à mon sujet, sont en notes transposées à la fin de chaque section. Les seules que j'ai conservées dans le texte sont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter sans en allonger & en retarder la marche.

La section seconde est la plus chargée de ces notes : c'est celle dont les principes plus contestés, exigeoit l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet ouvrage au public,

j'observerai qu'un écrit lui paroît méprisable , ou parce que l'Auteur ne se donne pas la peine nécessaire pour le bien faire , ou parce qu'il a peu d'esprit , ou parce qu'enfin il n'est pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'est plus maintenant que dans les livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres. La plupart des Auteurs font dans leurs écrits ce que les gens du monde font dans la conversation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce soit par des mensonges ou par des vérités.

Tout écrivain qui desire la faveur des puissants & l'estime du moment en doit adopter les idées : il doit avoir l'esprit du jour , n'être rien par lui , tout par les autres , & n'écrire que d'a-

près eux : de-là le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les livres originaux font semés çà & là dans la nuit des temps , comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces livres font époque dans l'histoire de l'esprit humain , & c'est de leurs principes qu'on s'élève à de nouvelles découvertes.

Je ne ferai point le panégyriste de cet ouvrage : mais j'assurerais le public que toujours de bonne foi avec moi-même , je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai , & rien écrit que je n'aie pensé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés : je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'est , ni grossier , ni

flatteur. C'est à la vérité que j'ai consacré mon premier respect; & ce respect donnera fans doute quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai est la disposition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'exposer clairement mes idées, je n'ai point en composant cet ouvrage, désiré la faveur des grands. Si ce livre est mauvais, c'est parce que je suis *sot* , & non parce que je suis *fripon*. Peu d'autres peuvent se rendre ce témoignage.

Cette composition paroîtra hardie à des hommes timides. Il est dans chaque nation des moments où le mot *prudent* est synonyme de *vil*, où l'on ne cite comme sagement pensé que l'ouvrage servilement écrit.

C'étoit sous un faux nom que je vou-

lois donner ce livre au public & le texte en fait foi. C'étoit selon moi l'unique moyen d'échapper à la persécution sans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le temps employé à la composition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remède est devenue incurable : j'ai perdu l'espoir de leur être utile & c'est à ma mort que je remets la publication de ce livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du Despotisme. Elle ne produira donc plus d'écrivains célèbres. Le propre du despotisme est d'étouffer la pensée dans les esprits & la vertu dans les ames.

Ce n'est plus sous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau se rendre célèbre : cette nation avilie

est aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté. C'est par la consommation qu'elle périra. La conquête est le seul remède à ses malheurs , & c'est le hazard & les circonstances qui décident de l'efficacité d'un tel remède.

Dans chaque nation il est des moments où les Citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & suspendus entre un bon & un mauvais gouvernement éprouvent la soif de l'instruction , où les esprits , si j'ose le dire , préparés & ameublis peuvent être facilement pénétrés de la rosée de la vérité. Qu'en ce moment un bon ouvrage paroisse , il peut opérer d'heureuses réformes : mais cet instant passé , les Citoyens insensibles à la gloire , sont par la forme de leur gouvernement invinciblement

entraînés vers l'ignorance & l'abrutissement. Alors les esprits font la terre endurcie : l'eau de la vérité y tombe , y coule , mais fans la féconder. Tel est l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres , parce qu'elles y feront de jour en jour moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François sur le malheur du despotisme fans leur procurer le moyen de s'y soustraire.

Le bonheur, comme les sciences, est, dit-on, voyageur sur la terre. C'est vers le nord qu'il dirige maintenant sa course. De grands princes y appellent le génie & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le midi & le septentrion de l'Europe. Le ciel du sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la superstition &

d'un despotisme asiatique. Le ciel du nord chaque jour s'éclaire & se purifie. Les Catherines II, les Frédéric, veulent se rendre chers à l'humanité ; ils sentent le prix de la vérité : ils encouragent à la dire ; ils estiment jusqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'est à de tels Souverains que je dédie cet ouvrage : c'est par eux que l'univers doit être éclairé.

Les soleils du midi s'éteignent & les aurores du nord brillent du plus vif éclat. C'est du septentrion que partent maintenant les rayons qui pénètrent jusqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le soin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de discipliner ses armées , prouve qu'il veut être l'amour de ses sujets , qu'il veut les rendre heureux au dedans

xvj *P R E F A C E.*

& respectables au dehors. Son estime pour le Roi de Prusse présagea dès sa plus tendre jeunesse ce qu'il feroit un jour. On n'a d'estime sentie que pour ses semblables.



DE L'HOMME



D E

L' H O M M E ,

D E

S E S F A C U L T É S

I N T E L L E C T U E L L E S ,

E T D E

S O N É D U C A T I O N .



C H A P I T R E I .

*Des points de vue divers sous lesquels on peut
considérer l'homme, de ce que peut sur lui
l'éducation.*

LA science de l'homme prise dans toute son
étendue est immense , son étude longue & pénible. L'homme est un modele exposé à la vue des

Tome I

A

différents artistes, chacun en considère quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le musicien connoissent l'homme; mais relativement à l'effet des couleurs & des sons sur les yeux & sur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c.

Les Molière & les La Fontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philosophe en fait, son objet est leur bonheur. Ce bonheur est dépendant & des loix sous lesquelles ils vivent, & des instructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces instructions suppose la connoissance préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoissance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux ! Le philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs passions, ce principe seul qui peut lui réléver le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix & leurs instructions, &

lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit* me paroît toujours vraie ; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractère des hommes & des peuples , plus d'influence qu'on ne l'avoit cru ; c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion fera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme , l'instruire & le rendre heureux, il faut savoir de quelle instruction & de quel bonheur il est susceptible.

Avant d'entrer en matière, je dirai un mot.

1°. De l'importance de cette question.

2°. De la fausse science à laquelle on donne encore le nom d'éducation.

3°. De la sécheresse du sujet & de la difficulté de le traiter.



CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL est vrai que les talents & les vertus d'un peuple assurent & sa puissance & son bonheur, nulle question plus importante que celle-ci.

S A V O I R.

Si dans chaque individu les talens & les vertus sont l'effet de son organisation ou de l'instruction qu'on lui donne. Je suis de cette dernière opinion, & me propose de prouver ici ce qui n'est peut-être qu'avancé dans le livre de l'Esprit.

Si je démontrerois que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation, j'aurois sans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles fauroient qu'elles ont entre leurs mains l'instrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuses & puissantes, il ne s'agit que de perfectionner la science de l'éducation.

Par quel moyen découvrir si l'homme est en effet le produit de son instruction ? Par un examen approfondi de cette question. Cet examen n'en donnât-il pas la solution, il faudroit encore

le faire : il seroit inutile, il nous necessiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'est que trop souvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvements de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoissance, qu'on ne s'étonne point si les mouvements sont souvent si contraires à ceux que le législateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il glissé quelques erreurs, est toujours un ouvrage précieux.

Quelle masse de lumieres la connoissance de l'homme ne jetteroit-elle pas sur les diverses parties de l'administration !

L'habileté de l'écuyer consiste à savoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dresse ; & l'habileté du ministre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La science de l'homme * 1. fait partie de la science du gouvernement. Le ministre doit y joindre celle des affaires. * 2. C'est alors qu'il peut établir de bonnes loix. —

Que les philosophes pénétreent donc de plus en plus dans l'abyme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de son mouvement, & que le ministre, profitant de leurs découvertes,

en fasse selon les tems, les lieux & les circonstances, une heureuse application.

Regarde-t-on la connoissance de l'homme comme absolument nécessaire au législateur? Rien de plus important que l'examen d'un problème qui la suppose.

Si les hommes personnellement indifférents à cette question, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils sentiroient que de tous les obstacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'est de regarder les talents & les vertus comme un effet de l'organisation. Nulle opinion ne favorise plus la paresse & la négligence des instituteurs. Si l'organisation nous fait presque en entier ce que nous sommes, à quel titre reprocher au maître l'ignorance & la stupidité de ses élèves? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'instruction les torts de la nature? Que lui répondre, & lorsqu'on admet un principe, comment en nier la conséquence immédiate?

Au contraire, si l'on prouve que les talents & les vertus sont des acquisitions, on aura éveillé l'industrie de ce même maître & prévenu sa négligence : on l'aura rendu plus soigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ses disciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les instrumens de l'éducation, appercevra peut-être

dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talents & de notre sortise. Or qui fait à quel point le génie porteroit alors ses découvertes * 3? Ce dont on est sûr, c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle est jusqu'aujourd'hui presque entièrement réduite à l'étude de quelques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.

C H A P I T R E III.

De la fausse science ou de l'ignorance acquise.

L'Homme naît ignorant, il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumières naturelles, il faut de l'art & de la méthode : il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs : il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sortise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse : c'est qu'on y est élevé par de faux savants, qu'on y lit de fots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mau-

vaïse compagnie. Le bon livre est presque partout le livre défendu * 4. L'esprit & la raison en sollicitent la publication, la bigoterie s'y oppose ; elle veut commander à l'univers ; elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au-dessus du faux savant qu'au dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir ? A des scholastiques. De tous les enfans d'Adam, ce sont les plus stupides & les plus orgueilleux.

* 5. " Le pur scholastique, selon Rabelais, tient „ entre les hommes la place qu'occupe entre les „ animaux, celui qui ne laboure point comme le „ bœuf, ne porte point le bât comme la mule, „ n'aboie point au voleur comme le chien, „ mais qui semblable au singe, salit tout, brise „ tout, mord le passant & nuit à tous. „

Le scholastique puissant en mots est foible en raisonnement : aussi que forme-t-il ? des hommes savamment absurdes & * 6 orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déjà dit, il en est de deux sortes ; l'une naturelle, l'autre

acquise, l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable? La dernière. L'homme qui ne fait rien peut apprendre? il ne s'agit que d'en allumer en lui le desir. Mais qui fait mal & a par degré perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop chèrement acheté sa sottise, pour jamais y renoncer (a). L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance? Il ne n'élève plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance de ce qu'il savoit est en partie attachée à l'oubli de ce qu'il fait. Pour placer un certain nombre de vérités dans sa mémoire, il faudroit souvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du temps, & s'il se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talents divers ne montroient-ils pas dès leur adolescence? A vingt ans, Alexandre déjà homme de lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge, les Scipion & les Annibal

(a) Un jeune peintre, d'après la mauvaise maniere de son maître, fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau, lui dit-il, *que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entreprises. Avant la maturité des ans, Pompée, vainqueur en Europe, en Asie & en Afrique, remplissoit l'univers de sa gloire. Or, comment ces Grecs & ces Romains, à la fois hommes de lettres, orateurs, capitaines, hommes d'état, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & souvent même, les abduquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir ? Les hommes d'autrefois étoient-ils différents de ceux d'aujourd'hui ? Leur organisation étoit-elle plus parfaite ? Non sans doute ; car dans les sciences & les arts de la navigation, de la physique, de l'horlogerie, des mathématiques, &c. l'on fait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-temps conservée dans la morale, la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des scholastiques, c'étoit à des philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître : c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses

éleves ? aucun. Que desire-t-il ? d'affoiblir leur caractère, d'en faire des superstitieux, d'éjoindre, si je l'ose dire, les ailes de leur génie : d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance * 7, & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siècles d'or des scholastiques furent ces siècles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin les ténèbres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. " Les hommes changés comme Nabuchodonosor en brutes & en mules, étoient sellés, bridés, chargés de pesants fardeaux, ils gémissaient sous le faix de la superstition ; mais enfin quelques-unes des mules venant à se cabrer, elles renversèrent à la fois la charge & le cavalier.

Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels instituteurs la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs ; & les anciens conserveront sur les modernes tant en morale, qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déjà dit, à celle de leur instruction.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.

J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reste à parler de la fécheresse.

CHAPITRE IV.

De la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter.

L'Examen de la question que je me suis proposé, exige une discussion fine & approfondie. Toute discussion de cette espèce est ennuyeuse.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, lise ce livre sans dégoût : je n'en serai pas surpris. Son estime sans doute me suffiroit, si pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jeter sur une question aussi grave & aussi sérieuse ? Je voudrois éclairer l'homme ordinaire ; & chez presque toutes les nations cet homme est incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte ; c'est sur-tout en France que ces sortes d'hommes sont le plus communs.

J'ai passé dix ans à Paris ; l'esprit de bigoterie & de fanatisme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'est maintenant en France l'esprit du jour. Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférents aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture

d'un ridicule, * 8. qui satisfait leur malignité sans les arracher à leur paresse. Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrais jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'observerai cependant que si l'on juge des françois par leurs ouvrages, ou ce peuple est moins léger & moins frivole * 9. qu'on ne le croit ; ou l'esprit de ses savants est très-différent de l'esprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & soient assurés malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront par-tout de justes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une chose, c'est d'oser quelquefois dédaigner l'estime d'une seule nation, & de se rappeler qu'un esprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des sujets intéressants pour tous les peuples.

Celui que je traite est de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Esprit* que pour les approfondir davantage, les présenter sous un point de vue nouveau & en tirer de nouvelles conséquences.

En Géométrie tout problème non exactement résolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonstration. Il en est de même en morale & en politique.

Qu'on ne se refuse donc pas à l'examen d'une

question si importante , & dont la solution d'ailleurs exige l'exposition de vérités encore peu connues.

La différence des esprits est-elle l'effet de la différence , ou de l'organisation , ou de l'éducation ? c'est l'objet de ma recherche.





SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différents hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.



CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'apprends encore : mon instruction n'est point encore achevée. Quand le fera-t-elle ? lorsque je n'en serai plus susceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'est proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçussent précisément les mêmes instructions, que faudroit-il ? qu'ils se trouvassent précisément dans les mêmes positions, dans les mêmes circonstances. Une telle hypothèse est impossible. Il est donc évident que personne ne reçoit les mêmes instructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation jusqu'au terme de notre vie ? pourquoi ne

la pas fixer au temps spécialement consacré à l'instruction, c'est-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adolescence ?

Je veux bien me renfermer dans cet espace de temps. Je prouverai pareillement qu'il est impossible à deux hommes d'acquérir précisément les mêmes idées.

C H A P I T R E I I.

Du moment où commence l'éducation.

C'Est à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie, qu'il reçoit ses premières instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de santé. Cependant la mere accouche ; l'enfant s'agite, pousse des cris ; la faim l'échauffe ; il sent un besoin ; ce besoin desserre ses lèvres, lui fait saisir & sucer avidement le sein nourricier. Quelques mois s'écoulent, ses yeux se dessillent, ses organes se fortifient : ils deviennent peu-à-peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule & gravent

gravent une infinité d'idées (a) dans sa mémoire. Dans ces premiers moments quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance ? les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfans le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchisme &c. ? on croit leur avoir donné la même éducation. Le philosophe en juge autrement. Selon lui les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces Instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.



CHAPITRE III.

Des Instituteurs de l'enfance.

UNE courte histoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour ? mille sons frappent ses oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, & ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend

(a) Voyez l'éloquent & admirable discours de M. de Buffon sur l'homme.

à entendre, à voir, à sentir & à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens. (a)

Toujours frappé des mêmes sensations à la présence des mêmes objets, il en acquiert un souvenir d'autant plus net, que la même action des objets sur lui est plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de son éducation la plus considérable.

Cependant l'enfant grandit : il marche & marche seul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conserver son corps dans l'équilibre & à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'enfant s'est-il fortifié ? court-il ? est-il déjà en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin ? c'est alors que par des essais & des chûtes répétées, il ap-

(a) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine distance ? C'est qu'à cette distance les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre & me la faire paroître telle ; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens.

prend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux.

Une pierre se détache-t-elle de leur pourtour, la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface ? il acquiert en cet instant la première idée de la pesanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hazard ou par maladresse l'un & l'autre tombent sur son pied, l'inégal degré de douleur occasionnée par la chute de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux ? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'instituteurs chargés de l'éducation de notre enfance (a).

(a) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces divers états ? Il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

Mais ces Instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le hazard n'est exactement le même pour personne ; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfants doivent leur adresse à marcher , courir & sauter , je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes & de chûtes aussi douloureuses , le hazard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportez deux enfants dans une plaine , un bois , un spectacle , une assemblée , enfin dans une boutique , ces enfants par leur seule position physique , ne seront ni précisément frappés des mêmes objets , ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs que de spectacles différents seront par des accidents journaliers sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfants !

Deux freres voyagent avec leurs parents , & pour arriver chez eux ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'aîné suit le pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il ? la nature sous toutes les formes de l'horreur , des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues , des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur , des abymes sans fond , enfin les cimes de rocs arides d'où les torrents se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa mere dans des routes plus fréquentées ,

où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui ? par-tout des côreaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers , par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux , dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux , reçu des impressions très-différentes. Or mille hazards de cette espece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est , pour ainsi dire , qu'un long tissu d'accidents pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions à deux enfants.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction occasionnée par quelque légère différence dans les objets environnans ? Eh ! quoi , ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déjà en commun , peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger ?

Au reste , je veux que le hazard présente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation , & où ces objets en conséquence doivent faire sur eux la même impression ?

CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

QUE des objets différents produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés : & c'est peut-être à cette différence d'impression, qu'il faut principalement rapporter & la diversité & la grande inégalité d'esprit aperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à peu près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des moments de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hazard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hazards de cette espece sont très-communs, sur-tout dans la premiere jeunesse. Un

enfant fait une faute & pour le punir on l'enferme dans sa chambre ; il y est seul. Que faire ? Il voit des pots de fleurs sur la fenêtre : il les cueille ; il en considère les couleurs ; il en observe les nuances ; son désœuvrement semble donner plus de finesse au sens de sa vue. Il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le sens de l'ouïe & du tact plus fin que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait comme eux par l'action de la lumière sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'élève est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui, dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'apercevoir. C'est une punition ou un hazard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette

espece. Or à combien de hazards & d'accidents semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise ? Et comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux individus ? que d'autres causes d'ailleurs s'opposent à ce que les enfants, soit dans les colleges, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions ?



CHAPITRE V.

De l'éducation des colleges.

ON veut que les enfants aient reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils ? A sept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déjà chargé leur mémoire d'idées, qui dues en partie au hazard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractère, de la fortune & des richesses de leurs parents. Faut-il donc s'étonner si les enfants, entrés au college avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, & si leurs idées déjà acquises, se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent considéra-

blement? Des idées ainsi altérées, se combinant de nouveau entr'elles, doivent souvent donner des produits inattendus.. De-là cette inégalité des esprits, & cette diversité de goûts observée dans les élèves du même college (a).

En est-il ainsi de l'éducation domestique?

CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

Cette sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle n'est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parents ont le même précepteur, ont à peu près les mêmes objets sous les yeux ; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle?

[a] J'observerai d'ailleurs que c'est au hazard ; c'est-à-dire, à ce que le maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa gouvernante ou de son précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les classes, feroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux ? Soit : mais auront-ils eu la même nourrice ? qu'importe ? Il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractère de la nourrice sur celui du nourrisson ? On n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate encore à la mamelle ne crie point ; s'il est inaccessible à la crainte & déjà patient dans la douleur, c'est sa nourrice qui le rend tel. Or en France que j'habite comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés avec le même soin. S' imagine-t-on que remis par elle à leurs parents, les peres & les meres aient pour ces deux enfans précisément le même degré de tendresse, & que la préférence donnée sans s'en appercevoir à l'un des deux, n'ait nulle influence sur son éducation ? Veut-t-on encore que le pere & la mere les chérissent également ? en sera-t-il de même des domestiques ! le précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ! l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfans, sera-t-elle long-temps ignorée de l'autre ? l'humeur ou la sévérité de ses leçons, ne produiront-elles sur eux aucun effet ? ces

deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même santé?

Dans la carrière des Arts & des Sciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, si le premier est arrêté par quelque maladie, s'il laisse prendre au second trop d'avance sur lui, l'étude lui devient odieuse. Un enfant perd-il l'espoir de se distinguer; est-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de supérieurs? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment est alors impuissante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention; lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande; mais elle ne lui inspire pas cette ardeur studieuse, seul garant des grands succès. C'est l'émulation qui produit les génies, & c'est le desir de s'illustrer qui crée les talens. C'est du moment où l'amour de la gloire se fait sentir à l'homme & se développe en lui, qu'on peut dater les progrès de son esprit. Je l'ai toujours pensé, la Science de l'éducation n'est peut-être que la Science des moyens d'exciter l'émulation. Un seul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au foin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espece

d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux Individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres Instituteurs qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talens. Cette seconde éducation la moins uniforme & la plus abandonnée au hazard, est en même temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolescence.

C'EST au sortir du College, c'est à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adolescence. Elle est moins la même : elle est plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hazard & sans doute plus importante. L'homme alors est assiégé par un plus

grand nombre de sensations. Tout ce qui l'environne le frappe & le frappe vivement.

C'est dans l'âge où certaines passions s'éveillent, que tous les objets de la nature agissent & pesent le plus fortement sur lui. C'est alors qu'il reçoit l'instruction la plus efficace, que ses goûts & son caractère se fixent, & qu'enfin plus libre & plus à lui-même, les passions allumées dans son cœur déterminent ses habitudes & souvent toute la conduite de sa vie.

Dans les enfans la différence de l'esprit & du caractère, n'est pas toujours extrêmement sensible. Occupés du même genre d'études, soumis à la même règle, à la même discipline, & d'ailleurs sans passions, leur extérieur est assez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'est point encore formé, ou est encore imperceptible. Je compare deux enfans à deux hommes assis sur une même terre, mais dans une direction différente. Qu'ils se levent & suivent en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelque accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfans est dans les colleges l'effet de la contrainte. En sortent-ils ? la

contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus soumise au hasard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or plus les objets environnans sont multipliés & variés, moins le pere ou le Maître peut s'assurer du résultat de leur impression; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux Instituteurs de l'adolescent, sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation.

Maîtres & disciples, tout est soumis à ces Instituteurs : ce sont les principaux : cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces Instituteurs je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie (a); enfin ses

(a) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits? vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit? On s'éclaire; c'est, me disoit un jour un auteur célèbre, au desir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talents.

amis, ses lectures & ses maîtresses. Or c'est du hazard qu'il tient son état d'opulence ou de pauvreté : le hazard préside au choix de ses sociétés, * 10 de ses amis, de ses lectures & de ses maîtresses. Il nomme donc la plupart de ses Instituteurs. De plus c'est le hazard qui le plaçant dans telles ou telles positions, allume, éteint ou modifie ses goûts & ses passions, & qui par conséquent a la plus grande part à la formation même de son caractère. Le caractère est dans l'homme l'effet immédiat de ses passions, & ses passions souvent l'effet immédiat des situations où il se trouve.

Les caractères les plus tranchés sont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens. C'est d'une infinité de fils de chanvre que se composent les plus gros cables * 11. Il n'est point de changement que le hazard ne puisse occasionner dans le caractère d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'opèrent-ils presque toujours à son insu? c'est que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât sur lui-même l'œil le plus sévère & le plus observateur. Or le plaisir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté &c. le détournent également de cette observation. Tout le distrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de respect pour soi, tant de vénération pour sa conduite, on la regarde comme le pro-

duit de réflexions si sages & si profondes , qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuse , & l'on obéit à l'orgueil.

Le hazard a donc sur notre éducation une influence nécessaire & considérable. Les événemens de notre vie sont souvent le produit des plus petits hazards. Je fais que cet aveu répugne à votre vanité. Elle suppose toujours de grandes causes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'est pour détruire les illusions de l'orgueil qu'empruntant le secours des faits , je prouverai que c'est aux plus petits accidens , que les Citoyens les plus illustres , ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le hazard agissant de la même manière sur tous les hommes , si ses effets sur les esprits ordinaires sont moins remarqués , c'est uniquement parce que ces sortes d'esprit sont moins remarquables.





CHAPITRE VIII.

Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

POUR premier exemple je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un Directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce Directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui , tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut : comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes , le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier , veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrènement des roues , découvre une partie de ce mécanisme , devine le reste ; projette une pareille machine , l'exécute avec un couteau & du bois , & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce pre-

mier succès, son goût pour les mécaniques se décide ; ses talens se développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du fluteur automate.

Un hazard de la même espece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt : son fils lui succede : il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de Secrétaire du Protecteur, il est emprisonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campagne, & là dans le loisir de la retraite & de la disgrâce, il compose le poëme, qui projeté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes.

Si Shakespear eût, comme son pere, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce & sa province ; s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre * 12, il ne se fût pas fait auteur, le sensé Shakespear n'eût jamais été le célèbre Shakespear ; & quelque habileté qu'il eût porté dans son commerce de laine, son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

C'est un hazard à peu près semblable qui décida le goût de Moliere pour le Théâtre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit souvent, le jeune homme vivoit dans la dissipation; le pere s'en appercevant demande en colere, si l'on veut faire de son fils un Comédien? *Plût-à-Dieu!* répond le grand-pere, *qu'il fût aussi bon acteur que Montrose.* Ce mot frappe le jeune Moliere: il prend en dégoût son métier; & la France doit son plus grand Comique au hazard de cette réponse. Moliere tapisier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime: il fait des vers pour sa maîtresse, devient Poëte, compose *Mélite*, puis *Cinna*, *Rodogune* &c. il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fût resté avocat: il eût composé des factures oubliées comme les causes qu'il eût défendu. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere, la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont en des genres différens, donné cinq hommes illustres à l'Europe (a).

(a) On dira sans doute que de semblables hazards ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la section suivante.

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les écrivains célèbres par leurs talents à de semblables hazards. Plusieurs philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (a), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science ; mais à quoi rapporter cette attention ? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (b) Naît-on sans idées ? on naît aussi sans goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (c) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événemens ou de hazards à ceux que j'ai cités * 14.

(a) Voyez son essai analytique des facultés de l'ame.

(b) Si les enfans ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs instituteurs, & non celle de leur organisation.

[c] La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports, que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hasard.

En entrant dans le monde la fortune l'attache à la suite d'un Ambassadeur. Une tracasserie avec ce Ministre lui fait abandonner la carrière politique * 15, & suivre celle des arts & des sciences; il a le choix entre l'éloquence & la musique. Également propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque temps incertain : un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espèce eût pu en faire un Musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle Cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet. * 16. Nul ne peut du moins assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rousseau dans la carrière de l'éloquence? c'est son secret, je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ce genre son premier succès suffisoit pour fixer son choix.

L'Académie de Dijon avoit proposé un prix d'éloquence. Le sujet étoit bizarre (a). Il s'agissoit de savoir, *si les sciences étoient plus nui-*

(a) Celui qui proposa ce prix crut apparemment que le seul moyen d'être aussi estimable que tout autre, c'est que tout autre fût aussi ignorant que lui.

fibles qu'utiles à la société. La seule maniere piquante de traiter cette question, c'étoit de prendre parti contre les sciences. M. Rousseau le sentit. Il fit sur ce plan un discours éloquent qui méritoit de grands éloges & qui les obtint. Ce succès fit époque dans sa vie. De-là sa gloire, ses infortunes & ses paradoxes.

Frappés des beautés de son propre discours, les maximes de l'orateur * 17 deviennent bientôt celles du Philosophe ; & dès ce moment livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il pour défendre son opinion, soutenir que l'homme absolument brute, l'homme sans art, sans industrie & inférieur à tout sauvage connu, est cependant, & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amsterdam ? il le soutient.

Dupe de sa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philosophe, & ses erreurs deviennent les conséquences de son premier succès. De moindres causes ont souvent produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, M. Rousseau quitte Paris & ses amis. Il se retire à Montmorency * 18. Il y compose, y publie son *Emile*, y est poursuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persé-

cuté en France. On lui applique ce passage; *cruciatuŕ ubi eſt, laudatur ubi non eſt* (a). Obligé enfin de ſe retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la perſécution, il y écrit la fameuſe lettre adreſſée à l'Archevêque de Paris; & c'eſt ainſi que toutes les idées d'un homme, toute ſa gloire & ſes infortunes, ſe trouvent ſouvent enchainées par le pouvoir inviſible d'un premier événement. M. Rouſſeau, ainſi qu'une infinité d'hommes illuſtres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du haſard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à conſidérer les cauſes auxquelles les grands hommes ont été ſi ſouvent redevables de leurs talens : mon ſujet m'y forçoit. Je ne me ſuis point appesanti ſur les détails. Je ſavois qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites cauſes qui les produiſent. Je vois avec plaiſir un fleuve rouler majeuſtueuſement ſes flots à travers la plaine : mais c'eſt avec effort que mon imagination remonte juſqu'à ſes ſources, pour y rasſembler le volume des eaux néceſſaires à ſon cours. C'eſt en maſſe que les objets ſe préſentent à nous : c'eſt avec peine qu'on ſe prête à

(a) Cette ſentence eſt applicable à preſque tous les philoſophes dont les écrits ont obtenu l'eſtime publique.

leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement notre univers & le menace de ruine , ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invifibles.

En morale comme en physique , le grand feul nous frappe. On fuppoſe toujours de grandes cauſes à de grands effets. On veut que des ſignes dans le ciel annoncent la chute où les révolutions des empires. Cependant que de croiſades entrepriſes ou ſuſpendues , de révolutions exécutées où prévenues , de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un Miniſtre. C'eſt faute de mémoire ou d'anecdotes ſecrettes , qu'on ne retrouve pas par-tout le gant de la duchefſe de Marlebourough (a).

Qu'on applique aux ſimples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que

(a) Une grande âcreté dans la matiere féminale alluma , difent les médecins , la violente paſſion de Henri VIII pour les femmes. C'eſt donc à cette âcreté que l'Angleterre dut la deſtruction du papifme. L'hiſtoire perdrait peut-être de ſa nobleſſe & de ſa dignité , ſi l'on étoit toujours attentif à remonter ainſi juſqu'aux cauſes ſecrettes des grands événements , mais elle en ſeroit bien plus inſtructive.

leur élévation ou leur abaissement, leur bonheur ou leur malheur, sont le produit d'un certain concours de circonstances & d'une infinité de hazards imprévus & stériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands événemens de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

Le hazard a (a) & aura donc toujours part à notre éducation, & sur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation? qu'on observe les moyens dont se sert le hazard, pour inspirer aux hommes le desir de s'illustrer. Cette observation faite, qu'on les place à dessein & fréquemment dans les mêmes positions, où le hazard les place rarement, c'est le seul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme est maintenant presque en entier abandonnée au hazard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder sur des principes simples & invariables. C'est

[a] J'avertis le lecteur que par ce mot de hazard, j'entends l'enchaînement inconnu des causes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre signification.

l'unique maniere de diminuer l'influence que le hazard a sur elle, & de lever les contradictions qui se trouvent & doivent nécessairement se trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

EN Europe & sur-tout dans les pays catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances, dont les intérêts sont opposés, & dont les préceptes en conséquence doivent être contraires & différens.

L'une est la puissance spirituelle :

L'autre est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette dernière dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le Prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le Prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés &

vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle ? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumières , plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre ; qu'importe au pape lequel des deux sera esclave ou maître , si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu ! Que les François succombent sous les efforts des Portugais ; que la maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons , le pape ne voit dans cet événement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation ? Une soumission aveugle , une crédulité sans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célèbre par ses talens ou ses vertus patriotiques , c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens & les grandes vertus sont presqu'inconnues en Espagne , en Portugal , & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition , il est vrai , est commune aux deux puissances ; mais les moyens de la satisfaire sont bien différens. Pour s'élever au plus haut

point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme , & l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public , de la justice , de la richesse , de la gloire , que la puissance temporelle doit ses guerriers , ses magistrats , ses négocians & ses savans ; si c'est par le commerce de ses villes , la valeur de ses troupes , l'équité de son sénat , le génie de ses savans , que le Prince rend sa nation respectable aux autres nations , les passions fortes & dirigées au bien général servent donc de base à sa grandeur.

C'est au contraire sur la destruction de ces mêmes passions que le corps ecclésiastique fonde la sienne. Le prêtre est ambitieux , mais l'ambition lui est odieuse dans le laïc. Elle s'oppose à ses desseins. Le projet du prêtre est d'éteindre en l'homme tout desir , de le dégoûter de ses richesses , de son pouvoir , & de profiter de son dégoût pour s'approprier l'un & l'autre * 19. Ce qu'on peut assurer , c'est que le système religieux a toujours été dirigé sur ce plan.

Au moment où le Christianisme s'établit , que prêcha-t-il ? *la Communauté des biens*. Qui se présenta pour dépositaire des biens mis en commun ? Le prêtre. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire ? Le prêtre , lorsque le bruit de la fin du monde se répandit. Qui l'accrédita ? Le prêtre.

Ce bruit étoit favorable à ses desseins, il espéra que frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoitroient plus qu'une seule affaire, (affaire vraiment importante) celle de leur salut. La vie, leur disoit-on, n'est qu'un passage. Le ciel est la vraie patrie des hommes : pourquoi donc se livrer à des affections terrestres ? Si de tels discours n'en détacherent point entièrement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les souverains frappés de l'espoir d'une grande puissance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au sacerdoce, une partie de leur autorité sur la terre. Le prêtre s'en fit, & pour se la conserver décréda la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modes qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier ; & l'on le vit à ceux des anciens héros, substituer celui d'un S. Antoine, d'un S. Crépin, d'une Sainte Claire, d'un S. Fiacre, d'un S. François, enfin le nom de tous ces solitaires qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles le facerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres , sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférents à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet si la vie n'est qu'une couchée , pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici bas ? Un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret , où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles dûrent donc en tous pays employer des moyens très-différens. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer & l'autre d'éteindre les passions. (a)

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot

(a) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien insulte-t-il aux passions? C'est la pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoît sa cause?

la même signification ; & sous le gouvernement du pape , Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée , qu'en avoit l'ancienne Rome sous le consulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raison commence à peindre , les hommes savent déjà que pour tous , les mêmes mots ne sont pas représentatifs des mêmes idées. En conséquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur ? Qu'il attache une idée nette aux expressions dont il se sert. Le regne de l'obscur scholastique peut disparaître ; les théologiens n'en imposeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernemens. Ce qu'on peut affirmer , c'est qu'ils ne conserveront pas du moins leur puissance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquise ; les temps & les circonstances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la nécessité des passions : on fait que c'est à leur conservation qu'est attachée celle des empires. Les passions en effet sont des desirs vifs : ces desirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance sont des passions nuisibles & criminelles , il en est autrement du desir de s'illustrer par des talents & des vertus patriotiques * 21. En anéantissant les desirs , on anéantit l'ame , & tout homme sans passions n'a en lui ni principe d'action , ni motif pour se mouvoir.

Vous êtes, ô ministres catholiques, riches, puissans sur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutissement, & ces nations vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut pour votre intérêt même, que les passions & les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables théologiens ! ô brutes ! ô mes freres ! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les ressorts qui le meuvent : & si vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique * 22, abstenez-vous de l'enseigner. L'orgueil vous a trop long-temps égarés. Rappelez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme; il en fit présent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un docteur. * 23. O poupée théologienne ! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions; ce sont les principes de vie d'un état * 24. Occupez-
vous

vous du soin de les diriger au bien général ; essayez de tracer à ce sujet le plan d'une instruction dont les principes simples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on est loin d'un tel plan d'instruction ! peu d'accord avec eux-mêmes , les parens & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfans. Ils n'ont encore sur l'éducation que des idées confuses ; & de-là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

*Exemples des idées ou préceptes contradictoires
reçus dans la première jeunesse.*

Q U'on me pardonne si pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation ; je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le temps de la conférence, celui où dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf

heures sonnent ; le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas , dit-il à son écolière : levez cette tête & regardez toujours votre danseur. Or lequel croire du maître de danse ou de la prieure ? La pensionnaire l'ignore , & n'acquiert , ni les graces que le premier veut lui donner , ni la réserve que la seconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction , sinon aux desirs contradictoires qu'ont les parens , que leur fille soit à la fois agréable . & réservée , & qu'elle joigne la pruderie du cloître aux graces du théâtre ? Ils veulent concilier les inconciliables. (a).

L'instruction Turque est peut-être la seule conséquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 25.

Les préceptes de l'éducation seront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but ? Le plus grand avantage public , c'est-à-dire , le plus grand plaisir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

(a) On desire qu'une fille soit vraie & ingénue. On lui présente un époux : il ne lui plaît pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parents veulent donc qu'elle soit vraie ou fausse , suivant l'intérêt qu'ils ont , qu'elle soit l'une ou l'autre.

Les parens perdent-ils cet objet de vue ? Ils errent çà & là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une musicienne , il faut lui payer un maître de musique ; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu , il faut pareillement lui payer un maître de morale.

Lorsqu'une mere s'est chargée de l'éducation de sa fille , elle lui dit le matin en mettant son rouge , que la beauté n'est rien , que la bonté & les talents sont tout (*a*) L'on entre en ce moment à la toilette de la mere : chacun répète à la petite fille qu'elle est jolie : on ne la loue pas une fois l'an sur ses talens (*b*) & son humanité : d'ailleurs les seules récompenses promises à son application , à ses vertus , sont des parures , &

(*a*) Assure-t-on une fille que sans talens on reste sans époux ? Elle apprendra demain que la plus sotte de ses compagnes a fait un excellent mariage , parce qu'elle avoit tant de dot & qu'on n'épouse plus que la dot.

(*b*) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille , c'est que la beauté est réellement la qualité la plus intéressante , la plus desirable dans celle à qui l'on fait visite , & dont on n'est ni le mari , ni l'ami , & que chez les femmes les hommes ne sont jamais qu'en visite.

l'on veut cependant que la petite fille soit indifférente à sa beauté. Quelle confusion une telle conduite ne doit-elle pas jeter dans ses idées ?

L'instruction d'un jeune homme n'est pas plus conséquente. Le premier devoir qu'on lui prescrit, c'est l'observation des loix : le second c'est leur violation, lorsqu'on l'offense ; il doit en cas d'insulte se battre sous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'est par des services rendus à la patrie qu'on obtient la considération de ce monde & la gloire céleste ? Quels modèles d'imitation lui propose-t-on ? Un moine, un dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la désolation dans les empires.

Un pere vient de recommander à son fils la fidélité à sa parole. Un théologien survient & dit à ce fils, qu'on n'en est pas tenu envers les ennemis de Dieu ; que Louis XIV par cette raison révoqua l'édit de Nantes donné par ses ancêtres ; que le Pape a décidé cette question, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils sont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens est un Dieu de vérité : que c'est à leur haine pour le mensonge qu'on reconnoit ses adorateurs , * 26. Est-il descendu de chaire ?

Il convient qu'il est très-prudent de la taire, * 27 que lui-même en louant la vérité se garde bien de la dire. * 28. L'homme en effet qui dans les pays catholiques, écrirait l'histoire vraie de son temps, souleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité. * 29. Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la persécution est le muet, le sot ou le menteur.

Qu'à force de soins un instituteur parvienne enfin à inspirer à son élève la douceur & l'humanité, le directeur entre & dit à cet élève, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence est un crime; & qu'il faut brûler quiconque ne pense pas comme lui.

Telle est l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les passions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de son disciple. Il oublie alors que l'émulation est une passion, & même une passion très-forte, à en juger par ses effets.

Tout est donc contradiction dans l'éducation. Quelle en est la cause? L'ignorance où l'on est des vrais principes de cette science; l'on n'en a que des idées confuses. Il faudroit éclairer les hommes: le prêtre s'y oppose. La vérité luit-elle un moment sur eux? Il en absorbe les rayons dans les ténèbres de sa scholastique. L'er-

reur & le crime cherchent tous deux l'obscurité ; l'une des mots , * 30 l'autre de la nuit. Qu'au reste l'on ne rapporte point à la seule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en est aussi qu'on doit aux vices des gouvernements. Comment persuader à l'adolescent d'être fidele , d'être sûr dans la société & d'y respecter les secrets d'autrui , lorsqu'en Angleterre même, le gouvernement , sous le prétexte même le plus frivole , ouvre les lettres des particuliers & trahit la confiance publique ? comment se flatter de lui inspirer l'horreur de la délation & de l'espionnage , s'il voit les espions honorés , pensionnés & comblés de bienfaits ?

Où veut qu'au sortir du college , un jeune homme se repande dans le monde , qu'il s'y rende agréable : qu'il y soit toujours chaste : est-ce au moment où le besoin d'aimer se fait le plus vivement sentir , qu'insensible aux attraits des femmes (*a*) , un jeune homme peut

(*a*) Je suppose qu'on voulût réellement attédier dans les jeunes gens les desirs de l'amour ; que faire ? Instituer des exercices violents & en inspirer le goût à la jeunesse. L'exercice est en ce genre le sermon le plus efficace. Plus on transpire , plus on dépense d'esprits animaux , moins il reste de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des sauvages du Canada , tiennent à la fatigue & à l'épuisement éprouvés dans des chasses longues & pénibles.

vivre sans desir au milieu d'elles ? La stupidité paternelle s'imaginerait-elle , lorsque le gouvernement fait bâtir des salles d'opéra ; lorsque l'usage en ouvre l'entrée à la jeunesse , que jalouse de sa virginité elle voit toujours d'un œil indifférent , un spectacle où les transports , les plaisirs & le pouvoir de l'amour , sont peints des plus vives couleurs , & où cette passion pénétre dans les âmes par les organes de tous les sens ? (*a*)

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation Européenne & sur-tout de la papiste. Dans le brouillard de ses préceptes , comment reconnoître le sentier de la vertu ? Le Catholique s'en écarte donc souvent. Aussi sans principes fixes à cet égard , c'est aux positions où il se trouve , aux livres , aux amis , & enfin aux maîtresses que le hazard lui donne , qu'il doit ses vices ou

[*a*] Qu'on ne conclue point de ce texte , que je veuille détruire les salles d'opéra ou de la comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos usages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne suis , ni ennemi des spectacles , ni sur ce point de l'avis de M. Rousseau. Les spectacles sont sans contredit un plaisir. Or il n'est point de plaisirs qui , dans les mains d'un gouvernement sage , ne puissent devenir un principe productif de vertu , lorsqu'il en est la récompense.

ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hazard, & comment faire pour y réussir ?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui divisées d'intérêt , enseigneront toujours deux morales * 31 contradictoires.

Par quelle fatalité , dira-t-on , presque tous les peuples ont-ils confié au sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse , qu'est-ce que la morale des Papistes ? Un composé de superstitions. Cependant il n'est rien qu'à l'aide de la superstition , le sacerdoce n'exécute. C'est par elle qu'il dépouille les magistrats de leur autorité , & les Rois de leur pouvoir légitime : c'est par elle qu'il soumet les peuples , qu'il acquiert sur eux une puissance souvent supérieure aux loix , & par elle enfin qu'il corrompt jusqu'aux principes de la morale. Quel remède à ce mal ? Il n'en est qu'un : c'est de refondre en entier cette science. Il faudroit qu'un nouvel esprit présidât à la formation de ses nouveaux principes , & que tous tendissent à l'avantage public.

Il est temps que sous le titre des saints ministres de la morale , les magistrats la fondent

sur des principes simples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puissent se former des idées également justes & précises. Mais la simplicité & l'uniformité de ces principes conviendrait-elle aux différentes passions des hommes ?

Leurs desirs peuvent être différents, mais leur manière de voir est essentiellement la même : ils agissent mal & voient bien. Tous naissent avec l'esprit juste; tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitude à rompre & d'intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à fausser l'esprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de temps en temps à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur substituer des idées nouvelles ? Un pareil changement dans les idées suppose du temps & des soins, & cette tâche est trop pénible pour la plupart des hommes, qui souvent descendent au tombeau, sans avoir encore acquis d'idées nettes & précises de la vertu.

Quand en auront-ils de saines, lorsque le

système religieux se confondra avec le système du bonheur national ; lorsque les religions, instruments habituels de l'ambition sacerdotale , le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle religion, l'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jetterai donc en passant un coup d'œil sur les fausses religions.

CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

Toute religion, dit Hobbes , *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui avoué d'une nation porte le nom de religion, désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre religion est fausse : la mienne seule est la vraie (a). Mais est-elle reconnue pour telle

(a) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi ; comme en eux, est

par l'univers ? non la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la religion de quelques contrées,

L'Histoire des Numas, des Zoroastres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être considérées comme des institutions politiques, qui ont une grande influence sur le bonheur des nations. Je pense donc puisque l'esprit humain produit encore de temps en temps des religions nouvelles, qu'il est important pour les rendre le moins malfaisantes possible, d'indiquer le plan à suivre dans leur création.

Toutes les religions sont fausses, à l'exception de la religion chrétienne, mais je ne la confonds pas avec le papisme.

l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit : *qui ne pense pas comme moi, a tort*. Je le dis donc, comme les autres.



C H A P I T R E X I I.

Le papisme est d'institution humaine.

LE papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolâtrie. * 32. L'Eglise Romaine n'y voyoit sans doute qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice & de sa grandeur; qu'elle s'en servoit pour favoriser les projets criminels des papes & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, disent les papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des chefs d'ordres monastiques regardassent la religion comme divine, lorsque pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre sainte quiconque mourroit sans rien leur laisser, s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient * 33 propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer; si les papes croyoient réellement pratiquer la justice & l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les

distributeurs des royaumes de l'Amérique sur lesquels ils n'avoient aucun droit ; lorsque par une ligne de démarcation , ils partageoient cette partie du monde * 34 entre les Espagnols & les Portugais ; lorsqu'ils prétendoient enfin commander aux princes , ordonner de leur temporel & disposer arbitrairement des couronnes.

O papistes ! examinez quelle fut en tous les siècles la conduite de votre Eglise ! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison Romaine dans tous les empires , & des'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse.) Elle institua un grand nombre d'ordres religieux ; fit construire & renter un grand nombre de monasteres ; eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique , par les nations même où elle l'établissoit.

Le même motif lui faisant desirer la multiplication du clergé séculier , elle multiplia les sacrements , & les peuples pour se les faire administrer , furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des fauterelles de l'Egypte. Comme elles , ils dévorèrent les moissons ; & ces prêtres séculiers & réguliers , furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces prêtres plus étroitement à ses intérêts , & jouir sans partage

de leur affection, l'église voulut encore que célibataires forcés, ils vécuſſent ſans femmes, ſans enfans, mais d'ailleurs dans un luxe & une aifance qui de jour en jour leur rendit leur état plus cher. Ce n'eſt pas tout, pour accroître encore & ſa ri cheſſe & ſon pouvoir, l'église romaine tenta ſous le nom du denier St. Pierre ou autre de lever des impôts dans tous les royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit ſous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés ſur le paradis.

Or lorſqu'en tous les ſiècles on voit le ſacerdoce ſacrifier conſtamment la vertu au deſir de la grandeur & de la ri cheſſe : lorſqu'en étudiant l'hiſtoire des papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve ſi différente de celle preſcrite par l'évangile, comment imaginer que les chefs de cette religion, aient vu en elle autre choſe qu'un moyen d'envahir la puiſſance & les trésors de la terre * 35. D'après les mœurs & la conduite des moines, du clergé & des pontifes, un réformé peut, je crois, montrer pour la juſtification de ſa croyance & l'avantage des nations, que le papisme ne fut jamais qu'une inſtitution humaine. Mais pourquoi les reli-

gions n'ont-elles été jusqu'à présent que locales , seroit-il possible d'en concevoir une qui devint universelle ?



CHAPITRE XIII.

De la Religion universelle.

UNE religion universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables, & qui susceptibles comme les proportions de la Géométrie, des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisées dans la nature de l'homme & des choses. Est-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations ? oui sans doute, & s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hasard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les sociétés, quelle est la première & la plus sacrée ? celle qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre ? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée & détruite par la famine. Est-on

propriétaire incertain de sa vie & de sa liberté : l'homme toujours en crainte est sans courage & sans industrie : uniquement occupé de sa conservation personnelle & resserré en lui-même , il ne porte point ses vues au dehors , il n'étudie point la science de l'homme , il n'en observe ni les desirs , ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connoissance préliminaire , qu'on peut puiser celles des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix si nécessaires aux sociétés , leur sont-elles encore inconnues ? pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées ? le ciel , répondrai-je , a voulu que l'homme par sa raison coopérât à son bonheur , & que dans les sociétés nombreuses * 36 , le chef-d'œuvre d'une excellente législation fût comme celui des autres sciences , le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme , je t'ai créé ; je t'ai donné cinq sens , je t'ai doué de mémoire & par conséquent de raison. J'ai voulu que ta raison d'abord éguisée par le besoin , éclairée ensuite par l'expérience , pourvût à ta nourriture , t'apprît à féconder la terre , à perfectionner les instrumens du labourage , de l'agriculture , enfin toutes les Sciences de première nécessité : j'ai voulu que cultivant cette même raison , tu parvinsses à la connoissance de mes volontés morales ,

les , c'est-à-dire , de tes devoirs envers la société , des moyens d'y maintenir l'ordre , enfin à la connoissance de la meilleure législation possible.

Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'éleve ; le seul qui puisse devenir universel , le seul digne d'un Dieu & qui soit marqué de son sceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme , de la fourberie & du mensonge. La volonté d'un Dieu juste & bon , c'est que les fils de la terre soient heureux & qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte , celui que la Philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints dans une telle religion que les bienfaiteurs de l'humanité , que les Licurgués , les Solons , les Sydney , que les inventeurs de quelque art , de quelque plaisir nouveau , mais conformes à l'intérêt général : nuls autres reprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la société & les atrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les prêtres seront-ils un jour les apôtres d'une telle religion ? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus sur les principes de la morale & de la législation , (qui ne sont essentiellement que la même science ,) y ont été amoncelés par leur politique. Ce n'est plus désormais que sur la destruction de la plupart des religions , qu'on

peut dans les empires jeter les fondemens d'une morale saine. Plût-à-Dieu que les prêtres susceptibles d'une ambition noble, eussent cherché dans les principes constitutifs de l'homme, les loix invariables sur lesquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des sociétés ! plût-à-Dieu que les systèmes religieux pussent devenir le palladium de la félicité publique ! c'est aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique. Ils pourroient se dire chaque jour, c'est par nous que les mortels sont heureux. Une telle grandeur, une gloire aussi durable leur paroît vile & méprisable. Vous pouviez, ô Ministres des autels ! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux ! vous avez préféré de commander à des superstitieux & à des esclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations ; l'instrument de leur malheur & les destructeurs de la vraie morale.

La morale fondée sur des principes vrais, est la seule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 37 ne trouvât à se satisfaire que dans une religion mystérieuse, que les amis du merveilleux sachent du moins parmi les religions de cette espèce, quelle est celle dont l'établissement seroit le moins funeste aux nations.

CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une religion est destructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépense considérable, est sans contredit une religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'Empire, & que son culte trop coûteux le ruine. * 38. Il est des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvents, douze mille prieurés, quinze mille chapelles, treize cents abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à desservir quarante-cinq mille paroisses; où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminaristes & d'Ecclésiastiques de toute espèce. Leur nombre total compose au moins celui de trois cents mille hommes. Leur dépense (a) suf-

[a] Dans tous les pays où l'on comptera 3000,000 tant curés, qu'évêques, prélats, moines, prêtres, chanoines, &c. il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c. chaque prêtre, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'état. Or, pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodri-

froit à l'entretien d'une marine & d'une armée de terre formidable. Une religion aussi à charge à un état * 39 , ne peut être longtemps la reli-

gieuses en fonds de terres , rentes , dixmes , pensions , impôts de messes , constructions de bâtimens , réparations des presbyteres & des chapelles , fonds de jardin , trésors de paroisses & de confrairies , ornemens d'églises , argenterie , aumônes , louages de chaises , baptêmes , offrandes , mariages , enterremens , services , quêtes , dépenses , honoraires de prédicateurs , missions , &c. le sacerdoce ne leve-t-il pas sur une nation ?

En dixmes seules , le clergé tire des terres cultivées d'un royaume presque autant de produit que tous ses propriétaires. En France , l'arpent de terre labourable loué six ou sept livres , rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à 4 au septier. Le prêtre pour sa dixme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être , bon an mal an , évalué à 9 ou 10 liv. Le prêtre récolte en sus 50 bottes de paille estimées 6 livres. Plus la dixme de l'avoine & de sa paille estimée 40 ou 50 sols. Total , 17 liv. 10 sols que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre , dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 liv. & sur laquelle somme ce propriétaire est obligé de payer le dixieme , d'entretenir sa ferme , de supporter les non-valeurs , les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immense richesse des prêtres. En réduit-on le nombre à 2000 , 000 ? leur entretien monteroit encore à 6000 , 000 livres par jour , & par conséquent à deux cents dix millions par an. Or quelle flotte , & quelle armée de terre ne foudroieroit-on pas

gion d'un empire éclairé & policé * 40. Un peuple qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'en-

avec cette somme ? Un gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une religion si dispendieuse & si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Bavière & peut-être même en France, les prêtres, (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les souverains.

Quel remède à cet abus ? Il n'en est qu'un : c'est de diminuer le nombre des prêtres ; mais il est des religions (telle est la catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte , & du moins diminuer le nombre des sacrements. Moins il y aura de prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi ? Seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres ? Le clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages absolument nécessaires à l'entretien des administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence , & de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volé aux pauvres. Mais quel usage en faire ? Les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misère en a dépouillés, les rendroit citoyens en les rendant propriétaires.

retien du luxe & de l'aifance des Prêtres , & chacun des citoyens n'est qu'un serf du Sacerdoce.

Pour être bonne , il faut qu'une religion soit , & peu coûteuse * 41. & tolérante. Il faut que son Clergé ne puisse rien sur le Citoyen. La crainte du prêtre dégrade l'esprit & l'ame , abrutit l'un , avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Ministres des Autels ? ignore-t-on les barbaries commises par leur intolérance ? que de sang répandu par elle ! la terre en est encore abreuvée. Pour assurer la paix des Nations , ce n'est point assez de la tolérance civile. L'Ecclésiastique doit concourir au même but. Tout dogme est un germe de discorde & de crime jetté entre les hommes. Quelle est la religion vraiment tolérante , celle ou qui n'a comme la payenne , aucun dogme , ou qui se réduit , comme celle des philosophes , à une morale saine & élevée , qui sans doute sera un jour la religion de l'Univers.

Il faut de plus qu'une religion soit douce & humaine ;

Que ses cérémonies n'aient rien de triste & de sévère ;

Qu'elle présente par-tout des spectacles pompeux & des fêtes * 42. agréables ;

Que son culte excite des passions , mais des passions dirigées au bien général ; la religion qui

les étouffe, produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines & jamais des Héros, d'hommes illustres & de grands citoyens.

Une religion est-elle gaie ? sa gaieté suppose une noble confiance dans la bonté de l'Être suprême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels ? Pourquoi mettre ainsi le nom de la divinité au bas du portrait du diable ? Pourquoi comprimer les âmes sous le poids de la crainte, briser leurs ressorts, & d'un adorateur de Jésus faire un esclave vil & pusillanime ! ce sont les méchants qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion ? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle se propose, lorsque l'homme juste, humain envers ses semblables ; lorsque l'homme distingué par ses talents & ses vertus, n'est point assuré de la faveur du ciel ; lorsqu'un desir momentané, un mouvement de colère, ou l'omission d'une messe, ne peut à jamais l'en priver.

Que les récompenses célestes ne soient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuses, qui donnent des idées petites de l'éternel & fausses de la vertu : de telles récompenses ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéissance aveugle & la discipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre

des vertus, y peut placer aussi l'art de sauter, de danser, de voltiger sur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme se fesse ou fasse le saut périlleux.

Si l'on a jadis divinisé la fièvre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public ! pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple & ses prêtres * 43 ? par quelle raison enfin faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même ? l'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime : c'est la première & peut-être la seule que les religions doivent inspirer aux hommes ; elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favorise la vileté & la paresse * 44 monastique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un peuple ? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célèbre. C'est le mépris des Grecs & des Romains pour les peuples esclaves, c'est le sentiment juste & fier de leurs forces & de leur courage, qui concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux, l'orgueil a donc son utilité. Loin de combattre, que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres : que tout citoyen s'occupe du

bonheur de la gloire & de la puissance de sa patrie : que la religion panégyriste de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, sanctifie tout établissement utile, & ne le détruise jamais. Que l'intérêt des puissances spirituelle & temporelle soit un & toujours le même : que ces deux puissances soient réunies comme à Rome, dans les mains des magistrats * 45, que la voix du ciel soit désormais celle du public; & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuse au peuple.

CHAPITRE XV.

Parmi les fausses Religions quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des sociétés ?

LA première que je cite c'est la religion païenne. Mais lors de son institution, cette prétendue religion n'étoit proprement que le système allégorisé de la nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matière, Jupiter l'esprit générateur * 46. Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblèmes de quelques principes de la nature. En la considérant comme sys-

tême religieux, étoit-il si absurde (a) d'honorer sous divers noms les différents attributs de la divinité ?

Dans les temples de Minerve , de Vénus , de Mars , d'Apollon , & de la Fortune , qu'adoroit-on ? Jupiter , tour-à-tour considéré comme sage , comme beau , comme fort ; comme éclairant & fécondant l'univers. Est-il plus raisonnable d'édifier sous les noms de S. Eustache , de S. Martin ou de S. Roch , des églises à l'Etre suprême ? mais les païens s'agenouilloient devant des statues de bois ou de pierre. Les catholiques en font autant ; & si l'on en juge par les signes extérieurs , ils ont souvent pour leurs saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reste je veux que la religion payenne ait été réellement la plus absurde : C'est un tort à une religion d'être absurde : son absurdité peut avoir des conséquences funestes. Cependant ce tort n'est pas le plus grand de tous , & si ses principes ne sont pas entièrement destructifs du bonheur public , & que ses maximes puissent s'accorder avec les loix & l'utilité générale , c'est encore la moins mauvaise de toutes.

Telle étoit la religion païenne. Jamais d'obf-

[a] Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion payenne. Celle de la religion papiste étonnera bien davantage un jour la postérité.

tacles , mis par elle aux projets d'un législateur patriote. Elle étoit sans dogmes , par conséquent humaine & tolérante. Nulle dispute , nulle guerre entre ses sectateurs que ne put prévenir l'attention la plus légère des magistrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres , & n'étoit point nécessairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domestiques suffisoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes villes , quelques colleges de prêtres , quelques fêtes pompeuses suffisoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les temps où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitants de se rendre dans les villes , devenoient pour eux des plaisirs. Quelque magnifiques que fussent ces fêtes , elles étoient rares & par conséquent peu dispendieuses. La religion païenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvénients du Papisme.

Cette religion des sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes , la plus propre à produire ces impressions fortes , qu'il est quelquefois nécessaire au législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action soumettoit la nature entière à l'empire de la poésie , vivifioit toutes les parties de l'Univers , animoit tout. Le sommet des montagnes ,

l'étendue des plaines , l'épaisseur des forêts , la source des ruisseaux , la profondeur des mers , étoient par elle peuplés d'Oréades , de Faunes , de Nappées , de Hamadriades , de Tritons , de Néréides. Les Dieux & les Déeses vivoient en société avec les mortels , prenoient part à leurs fêtes , à leurs guerres , à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les belles & les Héros s'asseyoient parmi les Dieux ; Latone avoit ses autels ; Hercule déifié épousoit Hébé. Les héros moins célèbres habitoient les champs & les bocages de l'Elisée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du prophète qui y transporta les Houris , étoient le séjour des guerriers & des hommes illustres en tous les genres. C'est-là qu'Achille , Patrocle , Ajax , Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient sous les murs de Troye , s'occupoient encore d'exercices militaires : c'est-là que les Pindare & les Homere célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'espece d'exercice & de chant qui sur la terre avoit fait l'occupation des héros & des poètes , tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés , les suivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette religion donnée , quel devoit être le

desir le plus vif, l'intérêt le plus puissant des païens? celui de servir leur patrie par leurs talents, leur courage, leur intégrité, leur générosité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de se rendre chers à ceux avec qui ils devoient, dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthousiasme qu'une législation sage donne pour la vertu & les talents, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des passions, les anciens législateurs ne se proposoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple sans desir? sont-ce des Commerçants, des capitaines, des soldats, des hommes de lettres, des ministres habiles? non : mais des moines.

Un peuple sans industrie, sans courage, sans richesses, sans science, est l'esclave né de tout voisin assez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des passions aux hommes ; & la religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu sacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des romains portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le Dieu de ces peuples. C'étoit de ce seul Dieu que les citoyens attendoient leur récompense. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit dans les bardes, les distributeurs de la gloire &

les prêtres du temple de la renommée (a). Le silence des bardes étoit redouté des guerriers & des princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux poëtes. Sévères & incorruptibles habitans d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déjà consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la patrie. Le desir religieux & vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talents & leurs vertus. Que d'avantages une telle religion, plus pure d'ailleurs que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une nation !

Mais comment établir cette religion dans une société déjà formée ? on fait quel est l'attachement du peuple pour son culte, pour ses dieux actuels, & son honneur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues ?

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne

[a] L'avantage de cette religion sur les autres est inappréciable, elle ne récompense que les talents & les actions utiles à la patrie : & le paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération & des vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

pense. Que chez un peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y substituât-elle que le Déisme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité ! mais le culte rendu à la divinité se conserveroit-il long-temps pur ? Le peuple est grossier, la superstition est sa religion. Les temples élevés d'abord à l'éternel seroient bientôt consacrés à ses diverses perfections : l'ignorance en feroit autant de dieux. Soit ; & jusques-là que le magistrat la laisse faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même magistrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & sur-tout de la superstition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoisse quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'oppose à l'établissement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale ; c'est-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme est jaloux de sa gloire. Un magistrat, comme à Rome, réunit-il en sa personne le double emploi de sénateur & de ministre des autels, * 47 le prêtre sera toujours en lui subordonné au sénateur, & la religion toujours subordonnée au bonheur public.

L'abbé de St. Pierre l'a dit : le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le magistrat peut remplir cette noble fonction ? Qui mieux que lui

peut faire sentir, & les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particulieres, & l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat ? Avec quels respects les peuples n'en recevroient-ils pas les décisions ? C'est uniquement du corps législatif qu'on peut attendre une religion bienfaisante, & qui d'ailleurs peu coûteuse & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talents & des vertus, n'auroit enfin comme la législation que la félicité des peuples pour objet.

Que des magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle & spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques disparoitra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale & se formeront la même idée d'une science, dont il est si important que tous soient également instruits.

Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siècles avant de faire dans les fausses religions les changements qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment ? Que les hommes n'aient que des idées confuses de la morale ; idées qu'ils devront à la différence de leurs positions, &

& au hazard qui ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours des circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

N O T E S.

1. LA science de l'homme est la science des sages. Les intrigants se croient à cet égard fort supérieurs au philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la cotterie du ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier ? Qu'ils écrivent sur l'homme ; qu'ils publient leurs pensées ; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le ministre connoit mieux que le philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain & le connoit mieux que le ministre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude sont desti-

nés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami & protecteur des lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des catéchismes & des almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des savants en démontrèrent les avantages. Le ministre qui se trouvoit alors à la tête des finances, profita de leurs lumières.

3. A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n' imagine cependant pas qu'on fit des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par son secours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention; ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, sinon des gens de génie, du moins des gens d'esprit & de sens. Mais comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation, & c'est assez. Une nation généralement composée de pareils hommes, seroit sans contredit la première de l'univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des opéras, des comédies, des romans & même de quelques bons livres de géométrie & de

médecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rousseau, des Montesquieu, &c. En France l'approbation du censeur est pour l'Auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis, dont on dira d'abord du bien parce qu'on n'en pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera l'orgueil de personne, & ne répétera que ce que tout le monde fait. L'éloge général & du moment est presque exclusif de l'éloge à venir.

5. Le Scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai chrétien, ni la raison du philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

6. Quelle est la science des scholastiques ? Celle d'abuser des mots & d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares, qu'autrefois les magiciens édifioient, détruisoient les châteaux enchantés ou du moins leur apparence. Les scholastiques, héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots intelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un

moyen de détruire leurs enchantemens , c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes , le charme cesse & le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La langue usuelle suffit presque toujours à quiconque a des idées claires. Quiconque veut instruire & non duper les hommes , doit parler leur langue.

7. Il est peu de pays où l'on étudie la science de la morale & de la politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espèce. Le sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable* est aujourd'hui devenu synonyme d'*incrédule*. Le clergé soupçonne apparemment que les motifs de la foi , comme les foibles ailes données à Mercure , sont trop petites pour la soutenir. *Pour être Philosophe* , dit Mallebranche , *il faut voir évidemment* , & *pour être fidèle* , *il faut croire aveuglément*. Mallebranche ne s'aperçoit pas que de son fidèle , il fait un sot. En effet , en quoi consiste la sottise ? A croire sans un motif suffisant pour croire : on me citera à ce sujet la foi du charbonnier. Il étoit dans un cas particulier , il parloit à Dieu , Dieu l'éclairoit in-

térieurement. Tout homme qui sans être ce charbonnier, se vante d'une foi aveugle & d'une croyance sur *oui-dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

8. Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule, rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espèce, suppose beaucoup d'esprit dans le peintre qui le dessine. Que lui doit la société ! Un tribut de reconnaissance & d'éloge proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté sur tels ou tels défauts. Une nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. » Qu'importe, » dit un Anglois, que tel bourgeois soit singulier dans son humeur, tel petit-maitre recherché dans ses habits, que telle coquette enfin soit minaudière, elle peut rougir, » blanchir, moucheter son visage & coucher » avec son amant sans envahir ma propriété » ou diminuer mon commerce. L'ennuyeux » froissement d'un éventail qui s'ouvre & se » ferme sans cesse, n'ébranle point nos constitutions. » Une nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maitre, est à coup sûr une nation frivole.

9. Toutes les nations ont reproché aux François leur frivolité. » Si le François, di-

» soit autrefois M. de Saville , est si frivole ;
» l'Espagnol si grave & si superstitieux , l'An-
» glois si sérieux & si profond , c'est un effet
» de la différente forme de leur gouvernement.
» C'est à Paris que doit se fixer l'homme cu-
» rieux de bijoux & de parler sans rien dire :
» c'est à Madrid , à Lisbonne , que doit habiter
» quiconque aime à se donner la discipline &
» à voir brûler ses semblables , & c'est à Lon-
» dres enfin que doit vivre quiconque veut
» penser & faire usage de la faculté qui dis-
» tingue principalement l'homme de la brute.
» Selon M. de Saville , il n'est que trois objets
» dignes de réflexions ; la nature , la religion &
» le gouvernement. Or , le François , ajoute-
» t-il , n'ose penser sur ces objets. Ses livres
» insipides pour des hommes , ne peuvent donc
» amuser que des femmes. La liberté seule ,
» élève l'esprit d'une nation ; & l'esprit de la
» nation celui des écrivains. En France les ames
» sont sans énergie. Le seul auteur estimable
» que j'en aime , c'est Montagne. Peu de ses
» concitoyens sont dignes de l'admirer : pour le
» sentir , il faut penser , & pour penser , il faut
» être libre. »

10. Les jésuites offrent un exemple frappant
du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a pro-
duit peu d'hommes de génie dans les arts &

les sciences, s'ils n'ont point eu de Newton en physique, de Racine dans le tragique, d'Huygens en astronomie, de Pot en chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine, &c. Ce n'est pas que ces religieux ne se recrutassent parmi les écoliers de leurs collèges, qui annonçoient le plus de génie. On fait d'ailleurs que les jésuites, dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talents. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe? C'est qu'entourés de fanatiques & de superstitieux, un jésuite n'ose penser que d'après ses supérieurs : c'est que d'ailleurs forcé de s'appliquer quelques années à l'étude des casuistes & de la théologie, cette étude répugne à la saine raison, & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste? L'habitude de le sophistiquer le fausse?

II. Si tous les Savoyards ont, à certains égards, le même caractère, c'est que le hazard les place dans des dispositions à peu près semblables, & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs? C'est qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils labo-

rieux ? C'est que tous sont indigens , c'est que sans secours , sans protection dans le pays où ils se transplantent , ils y ont faim & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fideles & actifs ? C'est que pour être employés de préférence aux nationaux , il faut qu'ils les surpassent en activité & fidélité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes ? C'est qu'attachés , comme tous les hommes , à leur pays natal , ils en sortent gueux pour y rentrer riches , & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eut le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus d'un Savoyard : que faire ? Le placer dans la même position ; confier quelque temps son éducation au malheur & à l'indigence. Le besoin & la nécessité sont de tous les instituteurs les seuls dont les leçons sont toujours écoutées & les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation , quelle autre y substituer ? Je l'ignore : nul qui soit aussi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner , s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on desiroit en lui. Qui peut être surpris du peu de succès d'une éducation suffisante ?

12. Shakespear ne jouoit bien qu'un seul rôle ; c'étoit le spectre dans Hamlet.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moreri ; l'extrait de la république des lettres , janvier 1685 ; dans ce dernier ouvrage on lit cette phrase : » c'est à une dame à laquelle » on donnoit à Rouen le nom de Melite , que » la France doit le grand Corneille. « C'est pareillement à l'amour que l'Angleterre doit son célèbre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur première jeunesse avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'est leur manie. Se prétendent-ils d'une race supérieure à celle des autres hommes ? A la bonne heure : qu'on ne dispute pas sur ce point avec leur vanité : on les fâcherait , mais qu'on ne les en croie pas sur leur parole , on se tromperait. Rien de plus illusoire & de plus incertain que ces premières annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les classes sont peuplées de jolis enfans , le monde l'est de fots hommes.

15. La vie ou la mort , la faveur ou la disgrâce d'un patron décide souvent de notre état & de notre profession. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents de cette espèce. Le mensonge , la bassesse & la frivolité regnent-ils dans une cour ? Y vit-on sans respect pour la vérité , l'humanité & la postérité ? Qui doute

qu'une disgrâce, une injustice ne soit quelquefois salutaire au courtisan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enlève à la dissipation de la cour, au vuide de ses conversations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talents.

16. Mr. Rousseau n'est point insensible, & la preuve sont les injures même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers.

» Tout, jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour. «

17. M. Rousseau, dans ses ouvrages, m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur & rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'éloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déjà reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe ? C'est alors que Demosthène doit déployer toute la force de l'éloquence ; mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui fait si dans la

chambre des communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent, qu'on doit y faire de l'éloquence & de l'esprit de discussion?

18. M. Rousseau connu à Montmorency, M. le maréchal de Luxembourg, ce Seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea, & par cette protection acquit un droit sur la reconnaissance de tous les gens de lettres. Que les savants ne rougissent point de louer un grand, pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite? Oublieroient-ils que si les nations ont besoin de lumières, les savants ont besoin de protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution; mais peut-être le caractère de ce seigneur étoit-il foible, peut-être l'hypocrisie des méchants est-elle plus puissante que la protection des bons & des grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la littérature, qui font la honte de leur protecteur. Une faveur bannale accordée, dit milord Shaftesbury, à ces écrivains médiocres & vils, qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un grand, n'est point une preuve de son amour pour les lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme les protecteurs des savants, &

s'installer en cette qualité ; *grands-mâîtres de l'ordre des lettres*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité , étoient plus nuisibles aux sciences , que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées , découragent les vrais talents. En vain dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place , qui l'aiment & le recherchent ; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point , & n'est point incognito exposé ou sur la paille de la misère , ou sous le couteau de la superstition. Les grands , toujours à portée de le secourir , peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la reconnoissance de la partie du genre humain la plus savante & la plus éclairée. Voyez *advice to an author*. part. 2, §. 1 ; pag. 229.

19. Douze ou quinze millions saisis en Espagne sur deux procureurs jésuites du Paraguai , prouvent qu'en prêchant le détachement des richesses , les jésuites n'ont jamais été dupes de leurs sermons.

20. De tous les contes , les plus ridicules sont ceux que les moines font de leurs fondateurs. Ils disent , par exemple , » qu'à la vue d'une bi-
» che poursuivie par des loups , Saint-Lomer ,
» leur ordonna de s'arrêter , ce qu'ils firent in-
» continent, «

» Que saint Florent , faute de Berger , or-
 » donna à un ours qu'il rencontra , de mener
 » paître ses brebis , & que l'ours les menoit paître
 » tous les jours.

» Que saint François faluoit les oiseaux , leur
 » parloit , leur faisoit commandement d'ouïr la
 » parole de Dieu , lesquels oiseaux entendant
 » parler saint François , se réjouissoient d'une fa-
 » çon merveilleuse , allongeant le col , entr'ou-
 » vrant le bec.

» Que ce même saint François passa huit jours
 » avec une cigale , chanta un jour entier avec
 » un rossignol , guérit un loup enragé , & lui dit
 » mon frere le loup , tu dois me promettre
 » que tu ne seras plus à l'avenir aussi ravissant
 » que tu l'as été : ce que le loup promit en in-
 » clinant la tête. Alors saint François lui dit ,
 » donne-moi la foi ; ce que disant , saint François
 » lui tendit la main , pour la recevoir , & le loup
 » levant doucement sa patte droite , la mit entre
 » les mains de saint François . «. On lit aussi de
 plusieurs autres saints qu'ils se plaisoient à devi-
 ser avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette
 au mot *Passions* , lorsqu'on les regarde comme
 nuisibles. Ce n'est qu'une vraie dispute de mots.
 Les théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit
 que la passion vive de l'amour de Dieu fût un

crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la patrie, qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs font nos moteurs, & c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desir & sans besoin, est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ses idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide. Si les souverains de l'Orient sont en général si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Or, les sultans n'approuvent ni l'un ni l'autre. Il n'est point de plaisir qu'un simple acte de volonté ne leur procure : l'esprit leur est donc presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de conquérant, ils veulent envahir le sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position, exiger des lumières d'un despote, c'est vouloir un effet sans cause: Compter dans un gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi sauf le hazard d'une éducation singulière, est-il peu de souverains absolus & éclairés : aussi l'histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands

rois, que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire, & mille obstacles à surmonter.

22. Un dévot peut exceller en géométrie, en certain genre de peinture; mais vu la contradiction actuelle, qui se trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du prêtre, on ne peut sans inconvénience être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'est-à-dire, honnête homme. C'est une vérité que démontrera la suite de cet ouvrage.

23. C'étoit autrefois le petit-maître, aujourd'hui c'est le théologien qui fait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux? ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuie-t-il sa décision? a-t-il en qualité, ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature & les mœurs des animaux? non: il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même des moineaux; mais il est docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il se croit comme l'empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend, *je le savois*. L'on supposoit le sage des Stoïciens habile & versé dans tous les arts & les sciences; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du théologien: il est poète, géome-

tre , physicien , horloger , &c. Qu'il ait tous ces talents , j'y consens : mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers & d'acheter ses montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil : ce feroit avant de parler des animaux de consulter les ouvrages de M. de Buffon , & trois ou quatre lettres données au journal étranger par un observateur exact & un bon écrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentiments. J'ai donné , dit-on , de l'esprit & de la raison aux brutes. C'est une politesse que je fis aux docteurs. Quelle fut votre reconnoissance , ô ingrats !

24. Le propre des gouvernements despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consommation est-elle la maladie mortelle de ces empires : aussi les peuples soumis à cette forme de gouvernement , n'ont-ils communément ni l'audace , ni le courage des républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces moments de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels temps les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux sortes de passions. L'une la vengeance , l'autre la haine des tyrans. Il faut des passions à un peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des capucins.

25. Le Turc croit la femme formée pour le plaisir de l'homme & créée pour irriter ses desirs. Telle est, dit-il, l'intention marquée de la nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes, qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le serrail où elle est renfermée? supposons, si l'on veut, un pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles; c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes déjà distingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talens & aux vertus. Mais en Turquie, si les femmes peuvent sans inconvénient s'instruire de tous les arts de la volupté, en seroit-il de même dans un pays, où comme en Europe, elles ne sont ni renfermées, ni communes, où comme en France, toutes les mai-

sons sont ouvertes ? s'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire , on augmentât beaucoup le bonheur des époux ? j'en doute , & jusqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage , ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du sexe , seroit peut-être en contradiction avec l'usage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

26. Il est des hommes qui se croient vrais parce qu'ils sont médifants. Rien de plus différent que la vérité & la médifance : l'une toujours indulgente est inspirée par l'humanité. L'autre toujours aigre , est fille de l'orgueil , de la haine , de l'humeur & de l'envie. Le ton & les gestes de la médifance décelent toujours quel en est le pere.

27. Si l'on ne peut sans crime taire la vérité aux peuples & aux souverains , quel homme a toujours été juste & sans reproche à cet égard ?

28. Qu'à la lecture de l'histoire ecclésiastique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la scélératesse des pontifes , qu'il doute de leur infailibilité : quel doute impie , s'écrie son précepteur ? mais répond l'élève , je dis ce que je pense : ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir ? oui dans les cas ordinaires ; mais en faveur de l'église le mensonge est un devoir.

Et quel intérêt prenez-vous au pape ? le plus grand, repliquera le maître. Si le pape est reconnu infaillible, nul ne peut résister à ses volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément soumis. Or quelle considération ce respect pour le pape ne réfléchit-il pas sur tout le corps ecclésiastique & par conséquent sur moi ?

29. Quiconque en écrivant l'histoire, en altere les faits, est un mauvais citoyen. Il trompe le public & le prive de l'avantage inestimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel empire trouver un historien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité ? est-ce en France, en Portugal, en Espagne ? non : mais dans un pays libre & réformé.

30. Pourquoi les disputes théologiques sur la Grace font-elles interminables ? c'est qu'heureusement pour les disputants, ni les uns ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la divinité ? le cardinal du Perron, après avoir dans un discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit : si votre majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

31. Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale ? c'est que les

prêtres de toute religion se donnent pour les seuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines : ce qu'ils veulent que les décisions théologiques soient regardées comme le vrai code de la Morale. Or le prêtre est un homme. En cette qualité, il juge conformément à son intérêt. Son intérêt est presque toujours contraire à l'intérêt public. La plupart de ses jugements sont donc injustes. Telle est cependant la puissance du prêtre sur l'esprit des peuples, qu'ils ont pour les sophismes de l'école, souvent plus de vénération que pour les saines maximes de la morale. Quelles idées nettes les peuples pourroient-ils s'en former ? les décisions de l'église aussi variables que ses intérêts, y portent sans cesse confusion, obscurité & contradiction. Qu'est-ce que l'église substitue aux vrais principes de la justice ? des observances & des cérémonies ridicules. Aussi dans ses discours sur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'excessive méchanceté des Italiens, à la fausseté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion catholique.

32. L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son image & ne pouvoit faire autrement. C'est sur les cours orientales que les moines ont modélé la cour céleste. Le prince d'orient invisible à la plupart de ses sujets, n'est accessi-



ble qu'à ses seuls courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les moines sous le nom de saints ont pareillement environné de favoris le trône du monarque de l'Univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire ? les prêtres assemblés à cet effet décidèrent qu'en bois sculpté, ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les églises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut, que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel & ses favoris, & qu'enfin honorés par les chrétiens comme les Pénates & les Fétiches par les païens & les sauvages. St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples auroient plus de considération & attireroient plus de respect que Dieu lui-même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les églises grecques & latines. C'est à la dernière sur-tout, qu'on doit le rétablissement du Fétichisme. Ainsi la France a dans St. Denis un Fétiche national, dans Ste. GENEVIÈVE une Fétiche de la capitale ; & il n'est point de communauté ni de citoyen qui sous le nom de Pierre, de Claude ou de Martin, n'ait encore son Fétiche particulier.

33. Point de ruses, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les capitulaires recueillis par Baluze, T. 2, nous instruisent de la manière dont autrefois les ecclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dixme. « Ils firent descendre du Ciel une lettre de Jésus-Christ. Par » cette lettre le Sauveur menace les païens, les » forciers, & ceux qui ne payent pas la dixme, » de frapper leurs champs de stérilité, & d'envoyer dans leurs maisons des serpents ailés, » pour dévorer les tettons de leurs femmes. » Cette première lettre n'ayant point réussi, les ecclésiastiques ont recours au diable : ils le produisent (voyez les mêmes capitulaires T. 1.) dans une assemblée de la Nation, & le Diable devenu tout-à-coup apôtre & missionnaire y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeler à leur devoir par des châtimens salutaires. « Ouvrez enfin les yeux, dit » soit le clergé, le Diable lui-même est l'auteur de la dernière famine, lui-même a dévoré les grains dans les épis ; redoutez sa » fureur. Au milieu des campagnes, il a déclaré par des hurlements affreux qu'il exerceroit les plus cruels châtimens sur les chrétiens endurcis qui nous refusent la dixme. »

Tant d'impostures de la part du clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne les gens pieux étoient les seuls qui payassent la dixme. Dans la supposition que le clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours successivement à Dieu & au Diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même espece, c'est le sermon d'un curé sur le même sujet ; « ô mes chers paroissiens , » disoit-il , ne suivez point l'exemple de ce » malheureux Caïn , mais bien celui du bon » Abel : Caïn , ne vouloit jamais payer la dix- » me , ni aller à la messe : Abel au contraire » la payoit & toujours du plus beau & du meilleur , & il ne failloit pas un seul jour d'ouir la » messe. »

Grotius dit au sujet de ces dixmes & donations que le scrupule de Tibere pour accepter de tels dons , devroit faire honte aux moines.

34. Les papes par leurs prétentions ridicules sur l'Amérique ont donné l'exemple de l'iniquité , ont légitimé toutes les injustices qui y ont exercées les chrétiens.

Un jour qu'on examinait dans la chambre des communes , si tel canton situé sur les confins du Canada devoit appartenir à la France , un des membres de la chambre se leve & dit : « cette » question , messieurs , est d'autant plus délicate ,

» que les François ainfi que nous , font très-per-
» suadés que ce terrain n'appartient point aux
» natutels du pays. »

35. Que d'après ces faits les papistes vantent encore la grande perfection où leur religion porte les mœurs , ils ne feront point de profélites. Pour éclairer les prétentions de ces papistes , qu'on se demande quel est l'objet de la science de la morale ; l'on voit que ce ne peut être que le *bonheur général* ; que si l'on exige des vertus dans les particuliers , c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés , vertueux & fortunés , c'est d'assurer par de bonnes loix les propriétés des citoyens , c'est d'éveiller leur industrie , de leur permettre de penser & de communiquer leurs pensées. Or la religion papiste est-elle la plus favorable à de telles loix ? les hommes sont-ils en Italie & en Portugal , plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens ? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser ? le gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs ? y est-il moins dur , par conséquent plus respectable ? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire , que les Luthériens , les Calvinistes de l'Allemagne , sont mieux gouvernés & plus heureux que les catholiques , & que les cantons

protestans de la Suisse sont plus riches & plus puissans que les cantons papistes. La religion réformée tend donc plus directement au bonheur public que la catholique , elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs , & dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des peuples.

36. Il est de grandes , il est de petites sociétés. Les loix de ces dernières sont simples , parce que leurs intérêts le sont : elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre , parce qu'elles se font du consentement de tous : elles sont enfin très-exactement observées ; parce que le bonheur de chaque individu est attaché à leur observation : c'est le bon sens qui dicte les loix des petites sociétés : c'est le génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui put déterminer les hommes à former des sociétés si nombreuses ? le hazard , l'ignorance des inconvénients attachés à de telles sociétés , enfin , le desir de conquérir , la crainte d'être subjugués , &c.

37. Schaftesbury dans son traité de l'enthousiasme parle d'un évêque , qui ne trouvant point encore dans le catéchisme catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité , se mit encore à croire les contes des Fées.

38. Il en est du papisme , comme du despotisme ; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les puissances de l'Angleterre & de la Hollande , seroit d'y établir la religion catholique.

39. Si notre religion , disent les papistes , est très-coûteuse , c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit : mais quel est le produit de ces instructions ? les hommes en sont-ils meilleurs ? non. Que faire pour les rendre tels ? Partager la dixme de chaque paroisse entre les payfans qui cultiveront le mieux leurs terres & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les curés.

40. L'histoire d'Irlande nous apprend , T. 1. P. 303 , que cette isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un clergé très-nombreux. Les poètes , prêtres du pays , y jouissoient de tous les avantages , immunités & privileges des prêtres catholiques. Comme ces derniers ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les poètes en conséquence se multiplièrent à tel point que Hugh alors roi d'Irlande , sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce prince aimoit ses peuples : il étoit

courageux, il entreprit de détruire les prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre; il y réussit.

En Pensilvanie, point de religion établie par le gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le prêtre n'y coûte rien à l'état : c'est aux habitants à s'en fournir selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le prêtre y est comme le négociant entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de prêtre & ne consomme point de cette denrée ne paie rien. La Pensilvanie est un modèle dont il seroit à propos de tirer copie.

41. Numa lui-même n'avoit institué que quatre vestales & un très-petit nombre de prêtres.

42. Entre la religion païenne & la papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus ; celui du second tableau grotesque de la tentation de St. Antoine.

43. Les Romains consacrerent sous le regne de Numa un temple à la bonne foi : la dédicace de ce temple les rendit quelque tems fideles à leurs traités.

44. Quiconque affecte tant d'humilité & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme

un pèlerinage , ne fera jamais qu'un moine & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

45. La réunion des deux puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un Despote seroit, dit-on , dangereuse ; je le crois. En général tout Despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices , s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés ; mais il n'en feroit pas de même si l'on ne confioit cette puissance qu'au corps de la magistrature.

46. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfants de Saturne ? c'est que l'ordre & la génération , successeurs du chaos & de la stérilité , étoient selon les philosophes , le dernier produit du temps. Pourquoi Jupiter en qualité de générateur , étoit-il le Dieu de l'air ? C'est , disoient ces philosophes , que les végétaux , les Fossiles , les minéraux , les animaux , enfin tout ce qui existe , transpire , s'exhale , se corrompt & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés mis en action par le feu solaire , il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air , principe unique de la génération & de la corruption , leur paroissoit donc un immense Océan agité par des principes nombreux

& différents. C'est dans l'air que nageoient , selon eux , les semences de tous les êtres , qui toujours prêts à se reproduire , attendoient pour cet effet le moment où le hazard les déposât dans une matrice convenable. L'Atmosphère à leurs yeux étoit , pour ainsi dire , toujours vivant , toujours chargé d'acide pour ronger , & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus , selon les anciens étoient pareillement l'emblème du cahos ; Vénus ou l'amour celui de l'attraction , ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'univers.

43. La réunion des puissances temporelle & spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. On n'a rien fait contre le corps sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend & ne détruit pas son crédit. Un corps est immortel : une circonstance favorable , la confiance d'un prince , un mouvement dans l'état , suffit pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoit alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable , qu'instruit des causes de son abaissement , il est plus attentif à les détruire. Le clergé d'Angleterre est aujourd'hui sans puissance , mais il n'est point anéanti. Qui peut donc répondre , disoit un

Lord, que reprenant son premier crédit, ce corps ne reprenne sa première férocité & ne répande un jour autant de sang qu'il en a déjà fait couler. Un des plus grands services à rendre à la France, seroit d'employer une partie des revenus trop considérables du clergé à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les ecclésiastiques, si juste à leur égard, on leur conservoit leur vie durant, tout l'usufruit de leurs bénéfices & qu'on n'en disposât qu'à leur mort? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation?





SECTION II.

*Tous les hommes communément bien organisés,
ont une égale aptitude à l'esprit.*



CHAPITRE I.

*Toutes nos idées nous viennent par les sens ; en
conséquence on a regardé l'esprit comme un
effet de la plus ou moins grande finesse de
l'organisation.*

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on fait
que c'est aux organes des sens qu'on doit ses
idées & par conséquent son esprit, lorsqu'on
remarque des différences & dans les organes &
dans l'esprit de divers hommes, l'on doit com-
munément en conclure que l'inégalité des esprits
est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue
aux faits (a) doit être d'autant plus générale-

[a] C'est par le moyen des analogies qu'on parvient
quelquefois aux plus grandes découvertes ; mais dans
quels cas doit-on se contenter de la preuve des ana-

ment adoptée, qu'elle favorise la paresse humaine & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomène.

Deux opinions partagent aujourd'hui les savans sur cet objet. Les uns disent *l'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament & d'organisation intérieure* ; mais aucun n'a par une suite d'observations encore déterminé l'espece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (a). Cette assertion vague &

logies ? Lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles ? On en conclut que cette maniere est la seule dont les êtres puissent se régénérer. Il faut pour nous détromper, que des observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent par des expériences réitérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire.

[a] Quelques médecins ; entr'autres M. Laufel de Magny, a dit que les tempéraments les plus forts & destituée

destituée de preuves , se réduit donc à ceci.
*L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une
 qualité occulte , à laquelle je donne le nom de
 tempérament ou d'organisation.*

Quintilien , Locke & moi disons.

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause

les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine , Boileau , Pascal , Hobbes , Tolland , Fontenelle , &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois , & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention constante : mais peut-on être en même-temps incapable d'attention & doué de grands talents ? Croit-on que sans application Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes ?

Quelques-uns ont observé que le méditatif & le spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas aperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause , que le spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique , mais mélancolique parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs : mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit ? Non : quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs ?

Tome I.

H

connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la première de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espèce d'organe & de tempérament. Or ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits, c'est à cette dernière opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait ? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle ?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit (a)*, il faut remonter au principe qui le produit : quel est-il ?

[a] M. Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. » Je crois, dit-il, p. 2. de son éducation, pouvoir » assurer que de cent hommes, il y en a plus de 90 qui » sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles à la société par l'instruction qu'ils ont reçue.

Dans l'homme tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans le livre de *l'Esprit*. Que dois-je donc me

» C'est de l'éducation que dépend la grande différence
 » apperçue entr'eux. Les moindres & les plus insensibles
 » impressions reçues dans notre enfance ont des consé-
 » quences très-importantes & d'une longue durée. Il en
 » est de ces premières impressions comme d'une rivière
 » dont on peut sans peine détourner les eaux en divers
 » canaux par des routes tout-à-fait contraires, de sorte
 » que par la direction insensible que l'eau reçoit au com-
 » mencement de sa source, elle prend différents cours
 » & arrive enfin dans des lieux fort éloignés les uns
 » des autres: c'est, je pense, avec la même facilité qu'on
 » peut tourner les esprits des enfans du côté qu'on
 » veut. « Dans ce passage à la vérité, Locke n'affirme
 point expressément que tous les hommes communément
 bien organisés aient une égale aptitude à l'esprit, mais il
 y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, témoin, &
 ce que lui avoit appris l'expérience journalière. Ce phi-
 losophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit
 à la capacité de sentir, principe qui seul peut résoudre
 cette question.

Quintilien qui, si long-temps chargé de l'instruction
 de la jeunesse, avoit encore sur cet objet plus de con-
 noissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans
 ses assertions. Il dit L. 1. Inst. Orat. » C'est une erreur
 » de croire qu'il y a peu d'hommes qui naissent avec la
 » faculté de bien saisir les idées qu'on leur présente, &
 » d'imaginer que la plupart perdent leur temps & leurs

proposer ? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui seul nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées , & que ce ne soit cependant pas , comme l'expérience le prouve , à l'extrême perfection de ces mêmes sens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre esprit.

» peines à vaincre la paresse innée de leur esprit. Le
 » grand nombre au contraire paroît également organisé
 » pour penser & retenir avec promptitude & facilité.
 » C'est un talent aussi naturel à l'homme que le vol aux
 » oiseaux, la course aux chevaux & la férocity aux bêtes
 » farouches. La vie de l'ame est dans son activité & son
 » industrie; ce qui lui a fait attribuer une origine céleste.
 » Les esprits lourds & inhabiles aux sciences ne sont pas
 » plus dans l'ordre de la nature, que les monstres &
 » les phénomènes extraordinaires. Ces derniers sont
 » rares. D'où je conclus qu'il se trouve dans les en-
 » fants, de grandes ressources qu'on laisse échapper avec
 » l'âge. Alors il est évident que ce n'est point à la na-
 » ture, mais à notre négligence, qu'on doit s'en pren-
 » dre. «

L'opinion de Quintilien, celle de Locke également fondée sur l'expérience & l'observation , & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du lecteur.

Si ce principe concille deux faits en apparence si contradictoires ; j'en conclurai que la supériorité de l'esprit , n'est le produit ni du tempérament , ni de la plus ou moins grande finesse des sens , ni d'une qualité occulte , mais l'effet de la cause très-connue de l'éducation ; & qu'enfin aux assertions vagues & tant de fois répétées à ce sujet , l'on peut substituer des idées très-précises.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette question , je crois , pour y jeter plus de clarté & n'avoir rien à démêler avec les théologiens , devoir d'abord distinguer l'esprit , de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'esprit & l'ame.

IL n'est point de mots parfaitement synonymes. Cette vérité ignorée des uns , oubliée des autres a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux , & qu'est-ce que l'ame ? La regarde-t-on d'après les anciens & les premiers peres de l'église , comme une matiere extrêmement fine & déliée , & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je

ici tout ce qu'en ont pensé les divers peuples , & les différentes sectes de philosophes ? Ils ne s'en formoient que des idées vagues , obscures & petites. Les seuls qui sur ce sujet s'exprimoient avec sublimité , étoient les Parfis. Prononçoient-ils une oraison funebre sur la tombe de quelque grand homme ! ils s'écrioient ; » ô terre ! ô mere » commune des humains ! reprends du corps de » ce héros ce qui t'appartient : que les parties » aqueuses renfermées dans ses veines , s'exhalent dans les airs , qu'elles retombent en pluie » sur les montagnes , enflent les ruisseaux , fertilisent les plaines & se roulent à l'abyme des » mers d'où elles sont sorties ! que le feu concentré dans ce corps se rejoigne à l'astre , source » de la lumière & du feu ! que l'air comprimé » dans ses membres rompe sa prison ! que les » vents les dispersent dans l'espace ! & toi enfin , » souffle de vie , si par impossible , tu es un être » particulier , réunis-toi à la substance inconnue » qui t'a produit ! ou si tu n'es qu'un mélange » des éléments visibles , après t'être dispersé dans » l'univers , rassemble de nouveau tes parties » éparées , pour former encore un citoyen aussi » vertueux ! »

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parfis , pour exprimer les idées qu'ils avoient de

l'ame. La philosophie moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'observations en observations; il *s'arrête où l'observation lui manque*. Ce qu'il fait, c'est que l'homme sent, c'est qu'il est en lui un principe de vie, & que sans les ailes de la théologie, on ne s'élève point jusqu'à la connoissance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation est du ressort de la métaphysique philosophique; au delà tout appartient à la théologie (a) ou à la métaphysique scholastique.

(a) Quelques-uns doutent que la science de Dieu, ou la théologie soit une science. Toute science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or quelles observations faire sur un être invifible & incompréhensible? La théologie n'est donc point une science. En effet que désigne le mot DIEU? La cause encore inconnue de l'ordre & du mouvement. Or que dire d'une cause inconnue? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un théologien observe-t-il les courbes décrites par les astres? En conclut-il qu'il est une force qui les meut? *Cæli enarrant gloriam Dei*? Ce théologien n'est plus alors qu'un physicien ou un astronome.

Mais pourquoi la raison humaine éclairée par l'observation , n'a-t-elle pas jusqu'à présent pu donner une définition claire , ou pour parler plus exactement , une description nette & détaillée du principe de la vie ? C'est que le principe échappe encore à l'observation la plus délicate : elle a plus de prise sur ce qu'on appelle l'esprit. On peut d'ailleurs examiner le principe & penser sur ce sujet sans avoir à redouter l'ignorance & le fanatisme des bigots. Je considérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'esprit & l'ame.

P R E M I E R E D I F F É R E N C E .

L'ame existe en entier dans l'enfant comme dans l'adolescent. L'enfant est comme l'homme sensible au plaisir & à la douleur physique : mais il n'a , ni autant d'idées , ni par conséquent au-

» Nul doute, disent les lettrés Chinois, qu'il n'y ait
 » dans la nature, *un principe puissant & ignoré de ce qui*
 » *est* : mais lorsqu'on divinise ce principe inconnu : la
 » *création d'un Dieu n'est plus alors que la déification de*
 » *l'ignorance humaine.* « Je ne suis pas de l'avis des lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la théologie, c'est-à-dire, la science de Dieu ou de l'incompréhensible n'est point une science particulière. Qu'est-ce donc que la théologie ? Je l'ignore.

tant d'esprit que l'adulte. Or si l'enfant a autant d'ame, sans avoir autant d'esprit, l'ame n'est donc pas l'esprit (*a*). En effet si l'ame & l'esprit étoient un & la même chose, pour expliquer la supériorité de l'adulte sur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que son ame a pris une croissance proportionnée à celle de son corps : supposition absolument gratuite & inutile, lorsqu'on distingue l'esprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En est-il ainsi de l'esprit ? Non ; je le perds quelquefois de mon vivant ; parce que de mon vivant je puis perdre la mémoire, & que l'esprit est presque en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémiosyne à la mere des Muses, c'est qu'observateurs attentifs de l'homme, ils s'é-

(*a*) On refuse à l'enfant le pouvoir de pécher avant sept ans. Pourquoi ? C'est qu'avant cet âge il est censé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge passé, s'il est réputé pécheur, c'est qu'alors il est censé avoir acquis assez d'idées entre le juste & l'injuste. L'esprit est donc regardé par l'église même comme une acquisition, & par conséquent comme très-différent de l'ame.

toient apperçus que son jugement, son esprit &c. étoient en grande partie le produit de sa mémoire (a).

Q'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? Est-ce des sensations passées? Non : il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? Mais pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-temps pour lui donner le loisir de les *comparer entr'elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets*. Or sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment

(a) L'esprit ou l'intelligence est aussi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient de son nom. S'il m'obéit, lorsque je prononce ces mots : *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas là*, c'est qu'il se souvient que je suis fort & que je l'ai battu.

A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de souplesse? La crainte du fouet dont le geste, le regard, la parole du maître lui rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon mécontentement, & savoir en conséquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

appercevoir des différences , même entre des impressions présentes & qui chaque instant seroient & senties & de nouveau oubliées. Il n'est donc point de jugement , d'idées , ni d'esprit sans mémoire. L'imbécile qu'on assied sur le pas de sa porte , n'est qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux questions qu'on lui fait , c'est ou parce que les diverses expressions de la langue ne lui rappellent plus d'idées distinctes , ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phrase , il oublie ceux qui la précèdent. Consulte-t-on l'expérience ? On reconnoît que c'est à la mémoire , (dont l'existence suppose la faculté de sentir) que l'homme doit & ses idées & son esprit. Point de sensations sans ame ; mais sans mémoire , point d'expérience , point de comparaison d'objets , point d'idées ; & l'homme seroit dans sa vieillesse ce qu'il étoit dans son enfance (*a*).

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant ; mais on l'est réellement , lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (*b*). Or

(*a*) Si les théologiens conviennent que l'enfant & l'imbécille ne péchent point , & que l'un & l'autre ont une ame , il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

(*b*) Le fameux M. Ernaud , instituteur des muets & des sourds , dit dans un mémoire présenté à l'academie des

sans perdre l'ame , on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chute, une apoplexie, un accident de cette espece. L'esprit differe donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de son vivant , & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFERENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame ? Non : ni la pensée , ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence. Tant que l'homme est sensible , il a une ame. C'est donc la faculté de sentir qui en forme l'essence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle , c'est-à-dire , de l'organe physique du souvenir , quelle faculté lui reste-t-il ? celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la connoissance de son existence , parce que cette connoissance suppose enchaînement d'idées & par

sciences de Paris, que si les sourds & muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible & leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, & qu'en conséquence leurs idées & leurs actions sont & doivent être sans suite.

conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame , lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup , une chute , une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe ? Elle doit sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu , se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir , & c'est la raison pour laquelle , comme le prouvent Locke & l'expérience , toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugemens , & à mon ame que je dois mes sensations : ce sont donc proprement (a) mes sensations & non mes pensées , comme le prétend Descartes , qui me prouve l'existence

(a) M. Marion , régent de philosophie au college de Navarre & plusieurs professeurs à son exemple , ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux mis en mouvement par les objets extérieurs pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit , selon ces professeurs , est donc très-distinct de l'ame.

de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté de sentir ? Est-elle immortelle & immatérielle ? La raison humaine l'ignore & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action, comme celle du corps frappant un autre corps, est toujours nécessitée, & que l'ame en ce sens, doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il crue telle (a), & son système a été publiquement enseigné. Si les théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ils s'embarrassent peu. Au reste, tant que les hommes naîtront sans idées du vice, de la vertu, &c. quelque système qu'adoptent les théologiens, ils ne me prouveront jamais que la pensée soit l'essence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de sentir ne puisse exister en nous, sans que cette faculté soit mise en action, c'est-à-dire, sans que nous ayons d'idées ou de sensations.

(a) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement ; c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc uniquement passive. L'église catholique n'a pas condamné cette doctrine,

L'orgue existe , lors même qu'elle ne rend pas de sons. L'homme est dans l'état de l'orgue , lorsqu'il est dans le ventre de sa mere , lorsqu'acablé de fatigues & troublé par aucun rêve , il est enseveli dans un sommeil profond. D'ailleurs si toutes nos idées peuvent être rangées sous quelques-unes des classes de nos connoissances , & si l'on peut vivre sans idées de mathématiques , de physique , de morale , d'horlogerie , &c. il n'est donc pas métaphysiquement impossible d'avoir une ame sans avoir d'idées.

Les sauvages en ont peu , & n'en ont pas moins une ame. Il en est qui n'ont ni idées de justice , ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un sourd & muet ayant tout-à-coup recouvré l'ouïe & la parole , avoua qu'avant sa guérison , il n'avoit d'idées , ni de Dieu , ni de la mort.

Le roi de Prusse , le prince Henri , Hume , Voltaire , &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier , Lignac , Séguy , Gauchat , &c. Les premiers cependant sont en esprit aussi supérieurs aux seconds , que ces derniers le sont aux singes & autres animaux qu'on montre à la foire.

Pompignan , Chaumeix , Caveirac (*a*) , &c.

(*a*) Le nom de tous ces polissons n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe que par les petits

ont sans doute peu d'esprit ; & cependant l'on dira toujours d'eux , cela parle , cela écrit , & cela même a une ame. Or si pour avoir peu d'esprit , on n'en a pas moins d'ame , les idées n'en font donc pas partie : elles ne sont donc pas essentielles à son être. L'ame peut donc exister indépendamment de toutes idées & de tout esprit.

Rassemblons à la fin de ce chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'esprit.

La première , c'est qu'on naît avec toute son ame & non avec tout son esprit.

La seconde , c'est qu'on peut perdre l'esprit de son vivant , & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troisième , c'est que la pensée n'est pas nécessaire à l'existence de l'ame.

Telle étoit sans doute l'opinion des théologiens , lorsqu'ils soutenoient , d'après Aristote , que c'étoit aux sens que l'ame devoit ses idées. Qu'on n'imagine point en conséquence pouvoir regarder l'esprit comme entièrement indépendant de l'ame. Sans la faculté de sentir , la mémoire productrice de notre esprit , seroit sans fonctions :

écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur existence seroit ignorée.

elle

elle feroit nulle (a). L'existence de nos idées & de notre esprit suppose celle de la faculté de sentir. Cette faculté est l'ame elle-même. D'où je conclus que si l'ame n'est pas l'esprit, l'esprit est l'effet de l'ame ou de la faculté de sentir. (a)

(a) Le livre de l'*Esprit* dit que la mémoire n'est en nous qu'une sensation continuée mais affoiblie. Dans le vrai la mémoire n'est qu'un effet de la faculté de sentir.

(b) On me demandera peut-être qu'est-ce que la faculté de sentir, & qui produit en nous ce phénomène? Voici ce qu'à l'occasion de l'ame des animaux pense un fameux chymiste Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans les corps, deux sortes de propriétés, les unes dont l'existence est permanente & inaltérable: telles sont l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la physique générale.

Il est dans ces mêmes corps d'autres propriétés dont l'existence fugitive & passagere est tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaisons, analyses ou mouvements dans les parties internes. Ces sortes de propriétés forment les différentes branches de l'histoire naturelle, de la chymie, &c. elles appartiennent à la physique particulière.

Le fer, par exemple, est un composé de phlogistique & d'une terre particuliere. Dans cet état de composition, il est soumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompose-t-on le fer? Cette propriété est anéantie. L'aimant n'a nulle action sur une terre ferrugineuse dépouillée de son phlogistique.

C H A P I T R E III.

Des objets sur lesquels l'esprit agit.

QU'est-ce que la nature? L'assemblage de tous les êtres. Quel peut-être dans l'univers l'emploi de l'esprit? Celui d'observateur des rapports que les objets ont entr'eux & avec nous.

Lorsqu'on combine ce métal avec une autre substance telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmosphère, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps pour se combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expose cette combinaison au degré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matière inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union, naît cette force élastique dont les effets sont si surprenants dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable & que l'on en for-

Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose : sa couleur, sa forme & son odeur me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espèce se réduit à la manière agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation finie de tels rapports qui constitue & le goût & ses règles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple,

me du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or dans le regne animal pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singulière qualité qu'on appelle faculté de sentir? Tous les phénomènes de médecine & d'histoire naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la faculté de sentir*, ce que devient, leur répondrai-je dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant.

Voyez *Treatise on the principles of Chemistry.*

d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espèce sont immenses : & leur observation appartient plus directement aux sciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'esprit agit.

Toutes les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux ? que fais-je ? Je place sous mes yeux, ou rends-présens à ma mémoire plusieurs ou au moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer ? *C'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présens ou absens (a).* Cette observation

(a) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues me fait éprouver dans l'absence des objets, à

faite, je juge ; c'est-à-dire ; *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presque imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée ; j'examine long-temps & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances ; *je les compare ; c'est-à-dire, je les regarde alternativement.* Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre ; c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire.* (a)

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est

peu près les mêmes sensations qu'ont excité en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présents à mes yeux ou à ma mémoire.

(a) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, point de jugement.

agréable ou désagréable. Or dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce que *juger*? C'est dire ce que je sens. Suis-je frappé à la tête? la douleur est-elle vive? le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugements portés sur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il est une différence qui peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation que toute assertion sur le rapport des objets entr'eux, suppose comparaison de ces objets; toute comparaison, une peine, toute peine, un intérêt puissant pour se la donner. Et qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi; c'est-à-dire, d'une sensation, cette sensation si elle est vive, devient elle-même l'intérêt puissant qui me force à l'attention.

Toute sensation de cette espèce emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai

pas davantage à cette observation, & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-dessus, que dans tous les cas *juger est sentir*.

Cela posé, toutes les opérations de l'esprit se réduisent à de pures sensations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir? Mais cette opinion est générale; j'en conviens : elle doit même l'être. L'on s'est dit, je sens & je compare. Il est donc en moi une faculté de juger & de comparer distincte de la faculté de sentir. Ce raisonnement suffit pour en imposer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fausseté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne désigne aucune opération réelle de l'esprit, que l'opération de comparer, comme je l'ai déjà dit, n'est autre chose *que se rendre attentif aux impressions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement sous nos yeux, ou présents à notre mémoire*. Et qu'en conséquence tout jugement ne peut être que *le prononcé des sensations éprouvées*.

Mais si les jugemens portés d'après la comparaison des objets physiques, ne sont que de pures sensations, en est-il ainsi de toute autre espèce de jugement?

C H A P I T R E V.

Des jugemens qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.

LES mots *foiblesse, force, petitesse, grandeur, crime*, &c. ne sont représentatifs d'aucune substance; c'est-à-dire d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures sensations les jugemens résultants de la comparaison de pareils mots ou idées? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on à dessein ou sans s'en appercevoir à quelque objet déterminé? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport; c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présents à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne fera, comme je le répète, que le *prononcé des sensations éprouvées*.

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algé-

braïques , qui jusqu'à leur application à des objets semblables n'ont aucune signification réelle , & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement , plus promptement & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont dans toutes les langues , créé tant de mots adjectifs & substantifs à la fois si vagues (a) & si utiles. Prenons , pour exemple de ces expressions insignifiantes , celle de *ligne* considérée en géométrie indépendamment de sa longueur , lar-

(a) Dans la composition de la langue d'un peuple poli , il entre toujours une infinité de pronoms , de conjonctions , enfin de ces mots qui , vuides de sens en eux-mêmes , empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit , ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les signes de leurs langues , & au désir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est des choses auxquelles on peut appliquer , par exemple , les adjectifs , *blanc* , *fort* , *gros* , comme un *gros cable* , un *gros bœuf* , un *gros arbre* , &c. il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées , eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui , n'étant en eux-mêmes représentatifs d'aucune idée réelle , n'ayant qu'une signi-

geur & épaisseur. Ce mot en ce sens ne rappelle aucune idée à l'esprit. Une pareille ligne n'existe point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le maître en se servant de cette expression ? Simplement avertir son disciple de porter toute son attention sur le corps considéré comme long , & sans égard à ses autres dimensions.

Lorsque pour la facilité du calcul , on substitue dans cette science les lettres *A* & *B* à des quantités fixes , ces lettres présentent-elles aucunes idées , désignent-elles aucune grandeur réelle ? Non. Or ce qui s'exprime dans le langage algébrique par *A* & par *B* , s'exprime dans la langue usuelle par les mots *foiblesse* , *force* , *petitesse* , *grandeur* , &c. Ces mots ne désignent qu'un rapport vague de choses vagues entr'elles , & ne nous présentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé , & qu'on compare cet objet à un autre. C'est alors que ces mots mis , si je l'ose dire , en équation ou en comparaison , expriment très précisé-

fication locale , & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux , rappelleroient cependant à leur esprit des idées distinctes au moment même , où ces mêmes mots seroient unis aux objets dont ils désignent les rapports.

ment le rapport des objets entr'eux. Jusqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance ; combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles, que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimathias. Que signifie en effet le mot *penfer* ? ou ce mot est vuide de sens, ou comme se *mouvoir*, il exprime simplement une maniere d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une maniere d'être n'est point un corps ou n'a point d'étendue, rien de plus clair. Mais faire de ce monde un être, & même un être spirituel : rien, selon moi, de plus absurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime* ? Pour que ce terme collectif rappelle à mon esprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un assassinat ou à quelque action pareille. Les hommes n'ont inventé ces sortes de mots que pour se communiquer plus facilement ou du moins plus promptement leurs idées. Je

suppose qu'on crée une société, où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de transcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un seul mot, qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* sera-t-il alors représentatif? d'aucune. Ce mot uniquement destiné à rappeler au souvenir de cette société, les actions nuisibles dont ses membres peuvent se rendre coupables, l'avertit seulement d'inspecter leur conduite. Ce mot enfin n'est proprement qu'un son & une manière plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la société.

Aussi dans la supposition, où forcé de déterminer les peines dues au crime, je dusse m'en former des idées claires & précises, il faudroit alors que je rappellasse successivement à ma mémoire les tableaux des différents forfaits que l'homme peut commettre : que j'examinasse lesquels de ces forfaits sont les plus nuisibles à la société, & que je portasse enfin un jugement qui ne seroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des sensations reçues à la présence de divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque, peut donc en dernière analyse se réduire toujours à des faits ou sensations physiques. Ce qui jette quelque obscurité sur les

discussions de cette espèce est la signification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois se donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être est-il aussi difficile d'analyser quelques-unes de ces expressions & de les rappeler, si je l'ose dire, à leurs idées constituantes, qu'il l'est en chimie de décomposer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décomposition la méthode, l'attention nécessaire, l'on est sûr du succès.

Ce que j'ai dit suffit pour convaincre le lecteur éclairé, que toute idée & tout jugement peut se ramener à une sensation. Il seroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'esprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer distincte de la faculté de sentir. Mais quel est, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux, & qui nous donne l'attention nécessaire pour en observer les rapports? L'intérêt, qui est pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la sensibilité physique.



CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des objets entr'eux.

TOUTE comparaison des objets entr'eux, suppose attention, toute attention suppose peine, & toute peine un motif pour se la donner. S'il étoit un homme sans desir, & qu'un tel homme pût exister, il ne compareroit point les corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette supposition, il pourroit encore juger l'impression immédiate des objets sur lui : oui, lorsque cette impression seroit forte. Sa force devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en seroit pas de même si cette sensation étoit foible : il n'auroit alors ni connoissance ni souvenir des jugements qu'elle auroit occasionnés. Un homme est environné d'une infinité d'objets ; il est nécessairement affecté d'une infinité de sensations, il porte donc une infinité de jugements, mais il les porte à son insçu. Pourquoi ? C'est que la nature des jugements suit celle de ses sensations. Ne font-elles sur lui qu'une trace légère effacée aussi-tôt que sentie ? Les jugements portés sur ces sortes de sensations sont de

la même espece, il n'en a point de connoissance. Il n'est point d'homme en effet qui, sans s'en appercevoir, ne fasse tous les jours une infinité de raisonnemens dont il n'a pas de connoissance. Je prends pour exemple ceux qui précèdent presque tous les mouvemens rapides de notre corps.

Lorsque dans un ballet, Vestris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorsque dans la salle d'armes Moté, tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'est point d'effet sans cause, que Vestris & Moté y soient déterminés par un raisonnement trop rapide, pour être, si je l'ose dire, apperçu. Tel est celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main résiste sans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue : mes yeux d'ailleurs me sont plus chers que ma main : je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse en pareil cas le même raisonnement; mais ce raisonnement d'habitude n'est pas cette raison si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu & de l'action & du raisonnement dont cette action est l'effet. Or que de sensations de la nature de ces raisonnemens habituels! que de sensations foibles qui ne fixant point notre at-

tention , ne peuvent produire en nous , ni connoissance , ni souvenir !

Il est des moments où les plus fortes sont , pour ainsi dire , nulles. Je me bats ; je suis blessé. Je poursuis le combat & ne m'apperçois pas de ma blessure. Pourquoi ? c'est que l'amour de ma conservation , la colere , le mouvement donné à mon sang , me rendent insensible au coup qui , dans tout autre moment , eût fixé toute mon attention. Il est au contraire des moments où j'ai connoissance des sensations les plus légères ; c'est lorsque des passions telles que la crainte , l'amour de la gloire , l'avarice , l'envie &c. concentrent tout notre esprit sur un objet. Suis-je conjuré ? il n'est point de geste , de regard qui échappent à l'œil inquiet & soupçonneux de mes complices. Suis-je peintre ? Tout effet singulier de lumière me frappe. Suis-je jouaillier ? Il n'est point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux ? Il n'est point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reste ces mêmes passions qui concentrent toute mon attention sur certains objets , me rendent à cet égard susceptible des sensations les plus fines , m'endurcissent aussi contre toute autre espece de sensations.

Que je sois amant , jaloux , ambitieux , inquiet ; si dans cette situation de mon ame , je
traverse

traverse les magnifiques palais des souverains ; envain suis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres , des statues , des tableaux qui m'environnent : il faut pour réveiller mon attention , qu'un objet inconnu , nouveau , & tout-à-coup offert à mes yeux , fasse sur moi une impression vive. Faute de cette impression , je marche sans voir , sans entendre & sans connoissance des sensations que j'éprouve.

Au contraire si dans le calme des desirs je parcours ces mêmes palais , sensible alors à toutes les beautés dont l'art & la nature les embellissent , mon ame ouverte à toutes les impressions , se partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne serai pas à la vérité doué comme l'amant & l'ambitieux de cette vue aiguë & perçante qu'ils portent sur tout ce qui les intéresse ; je n'appercevrai point comme eux , ce qui n'est , pour ainsi dire , visible qu'aux yeux des passions. Je serai moins finement , mais plus généralement sensible.

Qu'un homme du monde & qu'un botaniste se promènent le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbusstes & de fleurs odorantes ; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux , de la vétusté des chênes , de la variété des arbusstes , de l'odeur suave des fleurs , n'aura pas les yeux du botaniste , pour observer

les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbuſtes. Sans intérêt pour les remarquer , il fera ſans attention pour les appercevoir. Il recevra des ſenſations , il portera des jugemens & n'en aura point de connoiſſance. C'eſt le botaniſte jaloux de la réputation , le botaniſte ſcrupuleux obſervateur de ces fleurs & de ces arbuſtes divers , qui ſeul peut ſe rendre attentif aux différentes ſenſations qu'il en éprouve & aux divers jugemens qu'il en porte (a)

Au reſte ſi la connoiſſance , ou la non-connoiſſance de telles impreſſions , ne changent point leur nature , il eſt donc vrai , comme je l'ai dit plus haut , que toutes nos ſenſations emportent avec elles un jugement dont l'exiſtence ignorée , lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention , n'en eſt cependant pas moins réelle.

Il réſulte de ce chapitre que tous les jugemens occasionnés par la comparaifon des objets entr'eux , ſuppoſent en nous intérêt de les comparer. Or cet intérêt néceſſairement fondé ſur l'amour de notre bonheur , ne peut être qu'un effet de la ſenſibilité phyſique , puisſque toutes nos peines & nos plaiſirs y prennent leur ſource. Cette queſtion examinée , j'en conclurai que la douleur

(a) Il n'eſt point en effet de ſouvenir ſans attention , ni d'attention ſans intérêt.

& le plaisir physique est le principe ignoré de toutes les actions des hommes (a).

CHAPITRE VII.

La sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, & de notre sociabilité.

ACTION.

C'est pour se vêtir, pour parer sa maîtresse, ou sa femme, leur procurer des amusements, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'artisan & le paysan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme. (b) Il n'est donc susceptible,

(a) En plusieurs endroits de son *Emile*, M. Rousseau nie que la sensibilité physique soit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raisons sur lesquelles il se fonde, prouvent qu'il n'a pas sérieusement médité cette question.

(b) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir physique. Deux exemples seront la preuve de cette vérité.

comme je vais le prouver , que de deux especes de plaisirs & de peines. L'une font les peines & les

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroit-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? Non : on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression toujours sentie comme un mal-aise & une douleur physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? L'amour de l'argent, Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le besoin des amusements, le desir de s'arracher à des peines & de se procurer des plaisirs physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? Sans doute. Mais l'émotion sentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou si l'on veut dix mille louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne; fût-ce au jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le livre de l'Esprit, chap. 13 dis. 3, n'est encor qu'un des effets de la sensibilité physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secourt un malheureux, lorsqu'on fait un acte de li-

plaisirs physiques, l'autre sont les peines & les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

héralité ! Ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espèce doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain ? Celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition ; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace, c'est à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau à se demander par quel hasard il n'est point exposé comme cet infortuné aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. L'enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux, cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misère qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général & par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentiments divers se mêlent alors à ce premier sentiment, & de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une âme noble en secourant un misérable, sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur physique de les voir souffrir.

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnaissance qui

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel

produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance, dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance, en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes, peut, ainsi que les richesses, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines & de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentiments divers se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espèce de plaisir réputé intellectuel, & de le rappeler à de pures sensations.

qui marche à l'échaffaut, n'éprouve encore aucun tourment ; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence. (a)

R E M O R D S.

Le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des fouets, des roues, des feux qu'allument, courbent & tressent au Tartare l'imagination du peintre ou du poëte. Un homme est-il sans crainte, est-il au-dessus des loix ? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile, pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans

(a) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse dans ces affreux moments éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance ? Un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots d'intérieurs ou d'extérieurs que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets,

éprouver un mal-aise & une inquiétude secrète à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expose, ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur, (a) est en général une action toujours exécutée sans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient. (b) Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient sans remords. Les princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme

(a) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le déshonoré est en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en société; c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, & rempli de peines, qui toutes sont réductibles à des peines physiques.

(b) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de Clubs ou Sociétés particulières. Ces sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles sans remords: mais l'on n'eût osé aimer une femme d'une autre club: la loi le défendoit, & le remords commence où l'impunité cesse.

lui, sur certains points métaphysiques, & c'est sans remords qu'ils venge par des tourmens affreux l'offense légère que fait à sa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déjà dit, à une peine physique.

A M I T I É.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-il enlevé? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachait à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame qui réellement est une peine physique : je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur & qui sans cesse occupé de ma félicité, vouloit par des plaisirs de toute espèce donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentiments, que les développemens du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur? Par elle le magistrat enchaîne le vice & désarme l'assassin.

P L A I S I R.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleurs : l'un est le plaisir physique, l'autre le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles esclaves & les beaux tableaux ? s'il découvre un trésor il est transporté. Cependant dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or cette prévoyance d'un plaisir prochain, est déjà un plaisir.

Sans amour pour les belles esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma maîtresse qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une sensation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses & sur-tout de pouvoir ? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'acquiescer mon bonheur.

P O U V O I R.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : Tous désirent d'être heureux & croient qu'ils le feroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espèce de plaisir. Le désir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il feroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure statue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister & même penser : Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des rois ? aucun. En effet quel degré de bonheur cet immense pouvoir ajouterait-il à la félicité d'un homme impassible.

Si la puissance est si désirée de l'ambitieux, c'est comme un moyen d'acquérir des plaisirs. Le pouvoir est comme l'argent, une monnaie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change est le même. Suis-je muni d'une telle lettre ? je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus, & par conséquent tous les plaisirs dont cette somme est représentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou du pouvoir ? Je tire pareillement à vue sur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaisirs. Les effets de la richesse & du pou-

voir font à peu près semblables , parce que la richesse est un pouvoir.

Dans un pays où l'argent seroit inconnu , de quelle maniere percevroit-on les impôts ? en nature , c'est-à-dire , en blés , vin , bestiaux , fourrages , graine , gibier , &c. De quelle maniere y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandise portative avec laquelle on est convenu pour la facilité du commerce d'échanger toutes les autres marchandises. En seroit-il de même des dignités & des honneurs avec lesquels les peuples policés , récompensent les services rendus à la patrie ? Pourquoi non ? Que sont les honneurs ? une monnoie pareillement représentative de toute espece de denrées & de plaisirs. Supposons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours ; supposons un peuple trop libre & trop fier pour supporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens & donner aux uns trop d'autorité sur les autres ; de quelle maniere ce peuple récompenseroit-il les actions grandes & utiles à la patrie ? Par des biens & des plaisirs en nature , c'est-à-dire , par le transport de tant de grains , biere , foin , vin , &c. , dans la cave ou le grenier d'un héros , par le don de tant d'arpens de terre à défricher , ou de tant de belles esclaves. C'étoit par la pos-

session de Brizéis (a) que les Grecs récompenseroient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes; (b) la récompense du courage, des talents & des vertus, tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des festins où nourris de mets délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les guerriers écoutoient avec transport les chansons des Bardes.

Il est donc évident que si l'argent & les honneurs sont chez la plupart des peuples policés

(a) Dans l'isle de Rimini, nul ne peut se marier qu'il n'ait tué un ennemi & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouser deux femmes, ainsi de suite jusqu'à cinquante. A quelle cause attribuer l'établissement d'une pareille coutume? A la position de ces Insulaires qui, par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur résister, si pour exciter perpétuellement la valeur de leurs citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenses au courage.

(b) Entre les présents que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du désert, les plus agréables sont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarrafins vainqueurs exigeoient jadis des vaincus. Abdérame, après la conquête des Espagnes, exigea du petit prince des Asturies un tribut annuel de cent belles filles.

les récompenses des actions vertueuses , c'est comme représentatifs des mêmes biens & des mêmes plaisirs que les peuples pauvres & libres accordoient en nature , à leurs héros & pour l'acquisition desquels ces héros s'exposoient aux plus grands dangers. Aussi dans la supposition où ces dignités & ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées & de ces plaisirs , dans l'hypothèse où ces honneurs ne seroient que de vains titres (a) , ces titres appréciés à

(a) Si dans les pays despotiques le ressort de la gloire est communément très-foible , c'est que la gloire n'y donne aucune espèce de pouvoir ; c'est que tout pouvoir est absorbé dans le despote : c'est qu'en ces pays un héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil courtisan ; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens , ni de sa liberté ; c'est qu'enfin il est , à l'ordre du souverain , jetté dans les prisons , dépouillé de ses richesses , de ses honneurs , & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes ? C'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre , que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre ? il peut être impunément vertueux : il ne voit rien au dessus de lui que la loi.

C'est le desir de la gloire qui dans les républiques pauvres doit être le plus puissant principe de leur acti-

leur juste valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut pour aller à la sappe que l'écu donné au Soldat soit représentatif d'une pinte d'eau de vie & de la nuit d'une vivandière. Les soldats d'autrefois & les soldats d'aujourd'hui sont les mêmes. (a) L'homme n'a pas changé, & pour les mêmes récompenses, il fera en tous les temps à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur ? il est sans action ; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir ; parce qu'on est nécessairement insensible au moyen d'acquiescer du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, &

rité, & c'est le desir de l'argent, fondé sur l'amour du luxe, qui dans les pays despotiques est le principe d'action & la force motrice des nations soumises à ce gouvernement.

[a] On fait que l'irruption de Brenus en Italie ne fut pas la première, mais la cinquième qu'y firent les Gaulois. Avant lui Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce chef engageoit-il ses compatriotes à le suivre au-delà des Alpes ? En leur envoyant du vin d'Italie. » Goûtez ce vin, leur écrivoit-il, & si vous le trouvez bon, venez avec moi faire la conquête du pays qui le produit. “

de se procurer des plaisirs physiques. Si l'acquisition de l'or & du pouvoir est toujours un plaisir, c'est que la prévoyance & la mémoire convertit en plaisir réel tous les moyens d'en avoir.

La conclusion générale de ce chapitre, c'est que dans l'homme tout est sentir, vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la sociabilité n'est en lui qu'une conséquence de cette même sensibilité.

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'Homme est de sa nature & frugivore & carnacier. Il est d'ailleurs foible, mal armé & par conséquent exposé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour se nourrir, ou pour se soustraire à la fureur du tigre & du lion dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (a) ou pour les manger, ou pour défendre con-

(a) Il y a, dit-on, en Afrique une espèce de chiens sauvages qui, par le même motif, vont en meute faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

tr'eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartint à l'agriculteur. A cet effet les citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix resserrent les liens d'une union qui, fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique (a). Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée,

(a) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les loups sont sociés & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la divinité doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *l'enfant robuste est l'enfant méchant* : il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes, ces vers si admirés de Corneille.

» Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il
» doit. «

Et cet autre vers de la Fontaine.

» La raison du plus fort est toujours la meilleure. «

Ceux qui font le roman de l'homme, blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'histoire l'admirent, & la nécessité des loix en prouve la vérité.

Tome I.

L

(a) une espèce de beau moral ? ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que dans l'homme comme dans l'animal, la sociabilité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâtureurs, tels que les bœufs, les chevaux &c., le besoin d'attaquer, chasser & combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers, tels que les renards & les loups.

L'intérêt & le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'écrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entr'eux. Aussi la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du besoin. Du moment où le jeune sauvage (b) & le jeune sanglier sont en

(a) La curiosité que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état ; elle n'est que le développement de la sensibilité physique.

(b) Il en est, disent la plupart des voyageurs, de l'attachement des Nègres pour leurs enfants, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez T. I. des Mélanges intéressants, des Voyages d'Asie, d'Amérique, &c.

état de pourvoir à leur nourriture & à leur défense, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bague de ses parents (a).

L'aigle méconnoit ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leur proie, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les enfants au pere & les peres aux enfants, est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien seroit même funeste

Les Anxicos, dit à ce sujet Dapper dans son voyage d'Afrique, mangent leurs esclaves; la chair humaine n'est pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere se repait de la chair de son fils, le fils de celle de son pere; les freres & sœurs se mangent, & la mere se nourrit sans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, sans reconnoissance, sans affection pour leurs parents, sont aussi sans compassion pour les malades; c'est chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres assez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfants à la voracité des tigres.

[a] Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaisser leur pere, lorsque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir sept ou huit enfants, & sept ou huit enfants ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne sont pas aussi durs, s'il en est de tendres & d'humains, c'est à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits sangliers.

aux états. La première passion du citoyen doit être celle des loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être subordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice & de la vertu? dès-lors il n'en est plus & toute morale est détruite.

Par quelle raison en effet auroit-on par dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la justice? C'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils est dès-lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un père, soit pour augmenter son aisance. Autant de familles, autant de petites nations qui divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout écrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins physiques & habituels, trompe les esprits foibles & leur donne de fausses idées de la morale.

La nature a voulu sans doute que la reconnaissance & l'habitude fussent dans l'homme une espèce de gravitation qui le portât à l'amour de

ses parents : mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât dans le desir naturel de l'indépendance une force répulsive qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation. (a) Aussi la fille fort-elle joyeuse de la maison de sa mere , pour passer dans celle de son mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels pour occuper une place dans l'Inde , exercer une charge en province , ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier , de connoissances & d'amis. Veut-on faire des dupes ? L'on exagere la force du sentiment & de l'amitié ; l'on traite la sociabilité *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cette espece , la sensibilité physique ?

C'est à ce seul principe que l'on doit & l'amour de soi & l'amour si puissant de l'indépendance : si les hommes étoient comme l'on dit , portés l'un vers l'autre par une attraction forte & mutuelle , le législateur céleste leur eût-il commandé

(a) L'homme hait la dépendance. De là peut-être sa haine pour ses pere & mere , & ce proverbe fondé sur une observation commune & constante , *l'amour des parents descend & ne remonte pas*.

de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs peres & meres ? (a) Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere & de retirer son doigt du feu ?

Les voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le navigateur échappé du naufrage & jetté sur une côte inconnue ne va pas les bras ouverts se jeter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit au contraire dans un buisson : c'est de-là qu'il étudie les mœurs des habitants, & de-là qu'il sort tremblant pour se présenter à eux.

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens aborde une isle inconnue, les sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire ? Cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel desir succede en eux à ce premier sentiment ? Celui de s'approprier les objets de leur admiration. Devenus

(a) Le commandement d'aimer ses pere & mere prouve que l'amour des parents est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la nature.

alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adresse ou par force, ces objets de leurs desirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, de piller & massacrer les Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices & cruautés.

La conclusion de ce chapitre, c'est que les principes de la morale & de la politique, comme tous les principes des autres sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de faits & d'observations. Or que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent, sur la morale ? C'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, & d'une infinité de besoins dépendants de cette même sensibilité physique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'esprit contre les imputations odieuses du cagotisme & de l'ignorance.



CHAPITRE IX.

*Justification des principes admis dans le livre
de l'esprit.*

L Orsque le livre de l'esprit parut, les théologiens me traitèrent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire ! leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les femmes ? (a) Tout objet désiré peut devenir un encouragement à la vertu, lors-

(a) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions ; & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des femmes soit sur lui sans puissance, qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application : qu'on lui rappelle jusques dans les bras de sa maîtresse, que c'est à ses talents & à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une manière

qu'on n'en obtiendra la jouissance que par des services rendus à la patrie.

Dans les siècles où les invasions des peuples du Nord & les incursions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les femmes souvent exposées aux insultes d'un ravisseur, avoient perpétuellement besoin de défenseurs ; quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Aussi les faveurs des femmes étoient-elles la récompense des plus vaillants : aussi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il pour les obtenir , s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre siècles tous les preux chevaliers.

L'amour du plaisir fut donc en ces siècles le principe productif de la seule vertu connue, c'est-à-dire , de la valeur. Aussi lorsque les mœurs changèrent , lorsque la police plus perfectionnée mit la Vierge timide à l'abri de toute insulte , alors la beauté (car tout se tient dans un gouvernement) moins exposée aux outrages d'un ravisseur, honora moins ses défenseurs. Si l'entousiasme des femmes pour la valeur décrut

utile à sa santé , à son ame , à son esprit , enfin au bien public , les mêmes plaisirs dont il n'eut joui dans une autre position , qu'en s'épuisant , en s'abrutissant , en se ruinant , & en vivant dans la crapule.

alors dans la proportion de leur crainte : si l'estime conservée encore aujourd'hui pour le courage n'est plus qu'une estime de tradition ; si dans ce siècle l'amant le plus jeune , le plus assidu , le plus complaisant & sur-tout le plus riche , est communément l'amant préféré , qu'on ne s'en étonne point ; tout est ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes , selon les changements arrivés dans les mœurs & les gouvernements , ou sont , ou cessent d'être des encouragements à certaines vertus. L'amour en lui-même n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs ? Les hommes ont eu dans tous les temps à peu près les mêmes besoins , & dans tous les temps ils les ont satisfaits. Les siècles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour , furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda , les poésies Euses ; enfin toute l'histoire nous apprend que les siècles réputés héroïques , & vertueux , n'ont pas été les plus tempérans.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes : elle est plus avide de plaisir que l'âge avancé , cependant elle est communement plus humaine & plus vertueuse ; elle est au moins plus active , & l'activité est une vertu.

Ce n'est ni l'amour , ni ses plaisirs qui corrompirent l'Asie , amoïrent les mœurs des Medes , des Assyriens , des Indiens &c. Les Grecs , les Sarrafins , les Scandinaves n'étoient ni plus réservés , ni plus chastes que ces Perfes & ces Medes , & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les peuples efféminés & mous.

S'il est un moment où les faveurs des femmes puissent devenir un principe de corruption , c'est lorsqu'elles sont vénales ; lorsqu'on achete leur jouissance , lorsque l'argent , loin d'être la récompense du mérite & des talents , devient celle de l'intrigue , de la flatterie , & qu'enfin un Satrape ou un Nabab , peut à force d'injustices & de crimes , obtenir du souverain le droit de molester , de piller les peuples de son Gouvernement & de s'en approprier les dépouilles.

Il en est des femmes , comme des honneurs , ces objets communs du desir des hommes ; les honneurs sont-ils le prix de l'iniquité ; faut-il pour y parvenir flatter les grands , sacrifier le foible au puissant & l'intérêt d'une nation à l'intérêt d'un Soudan ? Alors les honneurs si heureusement inventés pour la récompense & la décoration du mérite & des talents , deviennent une source de corruption. Les femmes , comme les honneurs , peuvent donc selon les temps & les

mœurs successivement devenir des encouragements au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne consiste donc que dans la dépravation des moyens employés pour se procurer des plaisirs. Le moraliste austère qui prêche sans cesse contre les plaisirs , n'est que l'écho de sa mie ou de son confesseur. Comment éteindre tout desir dans les hommes sans détruire en eux tout principe d'action ! celui qu'aucun intérêt ne touche, n'est bon à rien & n'a d'esprit en rien.

C H A P I T R E X.

Que les plaisirs des sens sont à l'insu même des nations leurs plus puissants Moteurs.

LEs moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité ? C'est qu'entre tous les besoins , ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin , qui , dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturent. C'est la faim qui fournit aux premiers cent

moyens ingénieux d'attaquer , de surprendre le gibier : c'est la faim qui retenant six mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois , lui apprendra à courber son arc , à tresser ses filets , à rendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés , met tous les citoyens en action , leur fait cultiver la terre ; apprendre un métier & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge , chacun oublie le motif qui la lui fait exercer ; c'est que notre esprit s'occupe , non du besoin , mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger , mais d'apprêter le repas.

Plaisirs & douleur sont & seront toujours l'unique principe des actions de l'homme (a). Si le

(a) Si les besoins sont nos moteurs uniques , c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'invention des arts & des sciences. C'est à celui de la faim , qu'on doit l'art de défricher , de labourer la terre , de forger le soc , &c. C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons qu'on doit l'art de bâtir , se vêtir , &c.

Quant à la magnificence dans les équipages , les étoffes , les ameublements , quant à la musique , aux spectacles , enfin à tous les arts du luxe , c'est à l'amour , au desir de plaire & à la crainte de l'ennemi , qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour , que d'arts encore ignorés ! quel assoupissement dans la nature ! l'hom-

ciel eût pourvu à tous ses besoins ; si la nourriture convenable à son corps eût été comme l'air & l'eau un élément de la nature , l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim , par conséquent la douleur est le principe d'activité du pauvre , c'est-à-dire , du plus grand nombre ; & le plaisir est le principe d'activité de l'homme au dessus de l'indigence , c'est-à-dire , du riche. Or entre tous les plaisirs , celui qui sans contredit agit le plus fortement sur nous & communique à notre ame le plus d'énergie , est le plaisir des femmes. La nature en attachant la plus grande ivresse à leur jouissance , a voulu en faire un des plus puissants principes de notre activité (a).

me sans besoins seroit sans principe d'action ; c'est au besoin du plaisir que la jeunesse doit en partie son activité & la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

(a) Parmi les savants , il en est , dit-on , qui loin du monde se condamnent à vivre dans la retraite. Or comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs physiques & sur-tout sur celui des femmes ? Comment concilier ces inconciliables ? Pour cet effet , supposons qu'il en soit d'un homme à talents comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire , c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau château & l'hom-

Nulle passion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend jusques sur les brutes. L'animal timide & tremblant à

me à talents une belle femme? Si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richesses & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un de son trésor, l'autre de sa renommée. Or, dans l'espace de temps employé à l'acquisition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talents mourront, l'un sans château, l'autre sans maitresse.

Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de ressemblance. Tous deux plus heureux qu'on ne le pense, le sont de la même manière. L'avare en comptant son or, jouit de la possession prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; & la coquette se mirant dans sa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces & sa beauté. Ce que je leur conseille à tous deux, c'est de s'en tenir-là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amans : ils éprouveroient dans la jouissance des objets de leurs desirs, des dégoûts inconnus avant elle.

L'état de desir est un état de plaisir. Les châteaux, les amans & les femmes que les richesses, la beauté & les talents peuvent leur procurer, est un plaisir de prévoyance sans doute moins vif, mais plus durable

l'approche de l'animal même le plus foible, est enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ses égaux ou même les supérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il est la source de la vie. A mesure que ses desirs s'éloignent, l'homme perd son activité; & par degré la mort s'empare de lui.

Plaisir & douleur physique, voilà les seuls & vrais ressorts de tout gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richesses & les honneurs, mais les plaisirs seuls dont cette gloire, ces richesses & ces honneurs sont représentatifs. Et quoiqu'on dise, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont sur nous les plaisirs des sens.

Lorsque j'ai dit dans le livre de l'*Esprit* que c'étoit sur la tige de la douleur & du plaisir physique que se recueilloient toutes nos peines & nos plaisirs, j'ai relevé une grande vérité. Que

que le plaisir réel & physique. Le corps s'épuise, l'imagination jamais. Aussi de tous les plaisirs, ces derniers sont-ils en général ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande somme de bonheur.

s'ensuit-il ?

s'ensuit-il ? Que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce en effet qu'un peuple efféminé & corrompu ? Celui qui se procure par des moyens vicieux les mêmes plaisirs que les nations illustres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques moralistes ne prouveront jamais rien contre un auteur, dont l'expérience justifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette discussion sur la sensibilité physique comme étrangère à mon sujet. Que me suis-je proposé ? De faire voir que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? J'ai distingué l'esprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'est en nous que la faculté de sentir ; que l'esprit en est l'effet ; que dans l'homme tout est sensation : que la sensibilité physique est par conséquent le principe de ses besoins, de ses passions, de sa sociabilité, de ses idées, de ses jugements, de ses volontés, de ses actions, & qu'enfin si tout est explicable par la sensibilité physique, il est inutile d'admettre en nous d'autre faculté (a).

(a) Outre la faculté de sentir, l'homme, dit-on, est encore doué de se ressouvenir. Je le fais, mais comme

L'homme est une machine qui mise en mouvement par la sensibilité physique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui mue par un torrent, élève les pistons & après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

Après avoir ainsi montré qu'en nous tout se réduit à sentir, à se ressouvenir, & qu'on ne sent, que par les cinq sens; pour découvrir ensuite si le plus ou moins grand esprit est l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner si dans le fait, la supériorité de l'esprit est toujours proportionnée à la finesse des sens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la constante inégalité des esprits, ne dépendit d'une autre cause.

C'est donc au seul examen de ce fait que se réduit maintenant la question proposée; c'est à cet examen qu'on en devra la solution.

l'organe de la mémoire est physique; que son office consiste à nous rendre présentes les impressions passées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des sensations actuelles, je ne suis pas moins en droit d'assurer que dans l'homme tout est sentir.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

JE ne ferai sur cette matière que répéter ce que j'ai déjà dit dans le livre de l'*Esprit*, & j'observerai :

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous les prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce soit, & mériter le titre d'inventeur ou d'homme de génie; s'il faut comme le prouve Descartes, encor plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être exclusive du grand esprit (a)

(a) Les mémoires extraordinaires sont les érudits; la méditation fait les hommes de génie. L'esprit original, l'esprit à soi, suppose comparaison des objets entr'eux, & appercevance de rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en est pas ainsi de l'esprit du monde. Ce dernier est un composé de goût & de mémoire. Qui fait le plus de traits d'histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable dans

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or le temps passé à méditer, n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste que sert une grande mémoire ? La plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui fait sa langue a déjà beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il ? Les comparer entr'elles & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conséquent de toutes les idées d'un peuple,

la conversation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon poète, ni bon peintre, ni bon philosophe, ni grand capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes ; & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le peintre a sur cette palette la matière première d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les étendre de manière qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en Angleterre; presque point d'homme bien élevé, qui ne sache trois ou quatre langues. (a) Or, si l'étude de ces langues est comprise dans le plan ordinaire de l'instruction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune. Tous les hommes sont donc doués par la nature, (b) de plus de mémoire que

(a) Si le François ne sait que sa propre langue; c'est un effet de son éducation & non de son organisation; qu'il passe quelques années à Londres ou à Florence, il saura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(b) La nature, dit-on, donne à chaque nation quelque qualité ou quelque génie particulier. Point de nation en Europe qui, d'après les Prussiens, n'ait fait des changements dans ses exercices, dans ses évolutions militaires, & ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs soldats? J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les

n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit, comme le remarque M. Hobbes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots, & s'il n'est point d'homme qui dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives & de lentes. On a, à la vérité, une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure? Sinon qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires, c'est l'inégalité de leur étendue. Or, si tous les hommes communément bien organisés, sont comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'est donc pas le produit

Grecs & les Romains pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, & se réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce seul point de n'être pas le premier à fuir.

de la grande mémoire. Qu'on lise à ce sujet le chapitre 3, discours 3 de l'*Esprit*. J'y considère cette question sous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité, & prouve qu'en général, ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ? Je vais l'examiner. =

CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des sens.

SI dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne diffèrent donc entr'eux, que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont également ouvertes dans tous, & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouïe, (a) du toucher, du goût & de l'odorat, chacun

(a) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes. Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans un com-

ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment ? Entre les hommes enfin, ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (a) & peut-être les seuls qui puissent en avoir ?

L'expérience, répondrai-je, n'est pas sur ce point d'accord avec le raisonnement : elle démontre bien que c'est à nos sens que nous devons nos idées ; mais elle ne démontre point que l'esprit soit toujours en nous proportionné à la finesse plus ou moins grande de ces mêmes sens. Les femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de finesse dans le sens du toucher, n'ont pas plus d'esprit (b) qu'un Voltaire, que cet

cert, au mouvement de certains airs, tous les musiciens, tous les danseurs d'un opéra & tous les soldats d'un bataillon partent également en mesure.

(a) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est, dit-on, parce que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des sens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette supposition, il seroit du moins impossible qu'une bonne éducation sans une finesse particulière & remarquable des sens, pût former de grands hommes. Or ce fait est démenti par l'expérience.

(b) L'organisation des deux sexes est sans doute très-différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité

homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité , l'étendue & la diversité de ses talents.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante ! on en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes , & cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré (a). Parmi ceux dont le sens de l'ouïe est le plus fin , en est-il de supérieurs aux saints Lamberts , aux

de l'esprit des femmes ? Non : la preuve du contraire , c'est que nulle femme n'étant organisée comme un homme , nulle en conséquence ne devroit avoir autant d'esprit. Or les Saphos , les Hyppathies , les Elizabeths , les Catherines II , &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les femmes leur sont en général inférieures , c'est qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaise éducation. Comparons ensemble des personnes de conditions très-différentes , telles que les princesses & les femmes de chambre. Je dis qu'en ces deux états les femmes ont communément autant d'esprit que leurs maris. Pourquoi ? C'est que les deux sexes y reçoivent une aussi mauvaise éducation.

(a) On n'a point observé que le sens de la vue fut dans les plus grands peintres de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

Saurins , aux Nivernois , &c. Ceux dont le sens du goût & de l'odorat sont les plus exquis , ont-ils plus de génie que Diderot , Rousseau , Marmontel , Duclos , &c. ? De quelque maniere qu'on interroge l'expérience , elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprit est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des sens , & que tous les hommes communément bien organisés , sont doués par la nature de la finesse des sens nécessaires , pour s'élever aux plus grandes découvertes en mathématiques , chymie , politique , physique , &c. (a)

(a) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendit de la finesse plus ou moins grande des sens , il est probable que les diverses températures de l'air , la différence des latitudes & des aliments ; auroient quelque influence sur les esprits , qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du Ciel produiroit les habitants les plus spirituels. Or depuis le commencement des siècles , comment imaginer que ces habitants n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres nations , qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures Loix , qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés , qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres nations , & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'hommes célèbres ?

Le climat générateur d'un tel peuple est encore in-

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans les études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carrière des lettres ou de la politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'aigle, le tact de la sensitive, le nez du renard & l'oreille de la taupe.

Les chiens & les chevaux font, dit-on, d'autant plus estimés qu'ils sortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc demander s'il est fils d'un pere spirituel ou

connu. L'histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres : elle prouve au contraire que, depuis Deli jusqu'à Petersbourg, tous les peuples ont été successivement imbéciles & éclairés; que dans les mêmes positions, toutes les nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence sur les esprits, & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les corps. En effet si la plupart des politiques calculent la population des villes ou des empires, d'après la liste de leurs morts, ils ont donc observé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à peu près la même.

stupide. On ne fait aucune de ces questions ; pourquoi ? C'est que les peres les plus spirituels n'engendrent souvent que les plus sots enfans ; c'est que les hommes les mieux organisés n'ont souvent que peu d'esprit , & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles questions. Ce qu'elle nous apprend à ce sujet , c'est qu'il est des hommes de génie de toute espece de taille & de tempérament ; qu'il en est de sanguins , de bilieux , de flegmatiques , de grands , de petits , de gras , de maigres , de robustes , de délicats , de mélancoliques , * 2 Que les hommes les plus forts , les plus vigoureux , ne sont pas toujours les plus spirituels (a).

Mais supposons dans un homme un sens extrêmement fin ; qu'arriveroit-il ? Que cet homme éprouveroit des sensations inconnues au commun des hommes ; qu'il sentiroit ce qu'un moind-

(a) M. Rousseau, P. 300 & 323 de son *Emile*, dit :
 » Plus un enfant se sent fort & robuste , plus il devient
 » censé & judicieux. Pour tirer parti des instrumens de
 » notre intelligence , il faut que le corps soit robuste &
 » sain ». La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit faciles & sûres. Mais que M. Rousseau consulte l'expérience , il verra que les malades , les délicats & les bossus , ont autant d'esprit que les droits & les bien portans. Pascal , Pope , Boileau , Scaron en font la preuve.

dre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit ? Non : parce que ces sensations toujours stériles jusqu'au moment où l'on les compare, conserveroient toujours entr'elles les mêmes rapports.

(a) Supposons l'esprit proportionné à la finesse des sens. Il est des vérités qui ne pourroient être aperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouteroi même que ces hommes si finement organisés parviendroient nécessairement dans les sciences à des résultats incommunicables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes, qui communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les sens de la faveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe & du toucher.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien

(a) Une sensation n'est dans la mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit, parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

de similaire dans la nature (a), qu'entre les hommes les plus finement organisés, il faut qu'à certains égards, chacun le soit encore supérieurement aux autres. Tout homme en conséquence devrait donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommunicables à ses compatriotes. Or il n'est point d'idées de cette espèce. Quiconque en a de nettes, les transporte facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, feroit sans doute la diffé-

(a) La dissemblance des Etres existe-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la même race de bestiaux se fortifie ou s'affoiblit, s'élève ou s'abaisse selon l'espèce ou l'abondance des pâturages. Il en est de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés; aucun enfin qui soit absolument semblable à un autre; c'est peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'est placé à la même exposition, frappé du même vent & semé dans la même veine de terre. Or dans les Etres inanimés le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne sont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé section I, ne peut recevoir précisément les mêmes instructions.

rence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déjà dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit, que le maigre Espagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw, médecin Anglois, qui par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures :

„ Le peu de progrès de ces peuples dans les arts
 „ & dans les sciences, n'est l'effet d'aucune inca-
 „ pacité ou stupidité naturelle. Les Maures ont
 „ l'esprit délié & même du génie. S'ils ne l'appli-
 „ quent point à l'étude des sciences, c'est que
 „ sans motifs d'émulation, leur gouvernement ne
 „ leur laisse ni la liberté ni le repos nécessaire
 „ pour les cultiver & les perfectionner. Les Mau-
 „ res nés esclaves, comme la plupart des Orien-
 „ taux, doivent être ennemis de tout travail, qui
 „ n'a pas directement leur intérêt personnel & pré-
 „ sent pour objet. “

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siècles où semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes paroissent tout-à-coup dans un empire, qu'on ne regarde point cette apparition

comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout gouvernement où l'on récompensera les talents, ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneilles, &c. illustrerent le regne de Louis XIII; les Racines, les Bailes, &c. celui de Louis XIV, les Voltaires, les Montefquieu, les Fontenelles, &c. celui de Louis XV, c'est que les arts, les sciences furent sous ces différents regnes successivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu duc d'Orléans, régent. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, &, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands hommes : l'on se trompe. Racine, avant trente ans, donna l'Alexandre & l'Andromaque, mais à cinquante il écrivit Athalie, & cette dernière piece n'est certainement pas inférieure aux premières. (a) Ce ne sont pas même les

(a) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'est plus, dit-on, le même composé. Le Voltaire de soixante ans n'est plus le Voltaire de trente. Soit : cependant l'un & l'autre ont également d'esprit. Si
légères

légères indispositions qu'occasionne une fanté plus ou moins délicate , qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même fanté , & cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de causes ; le médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades , & l'homme de génie que ne distraient ni les affaires , ni les plaisirs , ni les passions vives , ni les maladies graves , rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que soit la nourriture des nations , la latitude qu'elles habitent (a) ; enfin

deux hommes sans être parfaitement similaires , peuvent sauter aussi haut , courir aussi vite , tirer aussi juste , jouer aussi-bien à la paume ; deux hommes , sans être précisément les mêmes , peuvent donc avoir également d'esprit.

(a) L'aptitude à l'esprit , comme je le montrerai ci-après , n'est que l'aptitude à voir les ressemblances & les différences , les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diversité des températures , la différence des climats , en occasionnent dans les mœurs & les inclinations d'un peuple ; que les Sauvages chasseurs dans les pays de bois deviennent pasteurs dans les pays de pâturages , cela se peut : mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses contrées , les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi du moment où les hom-

leur tempérament, ces différences n'augmentent ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (a), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus

mes errants se sont réunis en nations, où les marais ont été desséchés & les forêts abattues, la diversité des climats n'a point eu d'influence sensible sur les esprits. Aussi trouve-t-on en Suede & en Danne-marck d'aussi bons géometres, chymistes, physiciens, moralistes, &c. qu'en Grece & en Egypte. „ Le climat „ de la Perse, dit Chardin, est le plus propre à en- „ tretenir la vigueur du corps & de l'esprit. “ Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(a) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des sens, où chercher la cause de cette supériorité ? Dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais répondrai-je, si dans la pendule la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de son organisation se manifeste pareillement, (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieure. Or pour prouver que cette dernière espèce de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer [conformément à l'expérience] que leur supériorité est entièrement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

ou moins grande finesse des sens, que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste, c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait ; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement ; & qu'ainsi c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomène de l'inégalité des esprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout est sentir, il faut penser que s'ils diffèrent entr'eux, ce n'est que dans la nuance de leurs sensations.

CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de sentir.

LEs hommes ont des goûts différents : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Nègre, par exemple, ne sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté Africaine, que pour les lis & les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à

tel ou tel genre de musique , & devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions , c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne sont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence , il faudroit avoir été successivement foi & les autres. Or on n'a jamais été que foi. Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différents hommes , qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point ? On sent que si son voisin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; si le lait paroïssoit blanc à l'un & rouge à l'autre , & qu'enfin certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une rose , & que deux monstres dans une d'Egmont & une Forcalquier , il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre & se communiquer leurs idées. Or ils s'entendent & se les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jeter plus de clarté sur cette question , voyons dans un même exemple en quoi les hommes diffèrent & se ressemblent.

Ils se ressembtent tous en ce point : c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui ; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus ; c'est que plus une impression est vive , plus elle leur est agréable , si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils diffèrent en ceci , c'est que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir , est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du degré de lumière qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumière est le plus bel objet de la nature. Or d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? de ce que cette différence est peu considérable , & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un foible degré de lumière , le même plaisir , qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du physique au moral , j'apperçois encore moins de différence dans la manière dont les hommes sont affectés des mêmes objets , & je retrouve en conséquence chez les Chinois , (*a*) tous les proverbes de

(*a*) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux mœurs & au gouvernement Oriental , point de proverbes plus semblables que les proverbes Allemands & Chinois.

notre Europe. D'où je conclus que de légères différences dans l'organisation des divers peuples, ne doivent être comptées pour rien ; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces arts ont été également encouragés par le gouvernement, est une nouvelle preuve de l'inégalité essentielle des esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrais encore citer la ressemblance apperçue entre les loix & les gouvernements des divers peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par les Malais, est gouvernée par nos anciennes loix féodales. Le Malais, comme nos ancêtres, n'est point Agricole, mais il a, comme eux, la valeur la plus déterminée, (a) & la

(a) Si les Malais, dit M. Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet empire eût été bientôt conquis, & la forme de son gouvernement changée. Rien, dit cet auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine : mais sont-ils les seuls peuples voleurs ? Qui lit l'histoire, apprend que cet amour du vol est malheureusement commun à tous les hommes ; il est fondé sur leur paresse. En général ils aiment mieux vivre de rapines, d'incursions, & s'exposer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'assujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi

plus téméraire. Le courage, comme quelques-uns le répètent encore, n'est donc point un effet particulier de l'organisation Européenne. Les hommes sont plus semblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils diffèrent c'est dans la nuance de leurs sensations. La poésie, par exemple, fait sur presque tous une impression agréable. Chacun récite avec un enthousiasme presque égal cet hymne à la lumière qui commence le troisième chant du paradis perdu. Mais dira-t-on, si ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'est que peignant les magnifiques effets de la lumière, le poète se fert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumière la plus agréable à ses yeux. Soit ; mais si la lumière ne faisoit pas sur tous une im-

tous les peuples ne font-ils pas voleurs ? C'est que pour voler, il faut être environné de nations volables, c'est-à-dire de peuples agriculteurs & riches ; faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Chaque pays a ses Malais. Dans les pays catholiques, le clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes, & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le prêtre le fait par la ruse & la terreur panique.

pression vive & forte , seroit-elle universellement regardée comme l'objet le plus admirable de la nature ? Le tourbillon de feu où presque toutes les nations ont placé le trône de la divinité ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions (a) reçues en la présence des mêmes objets. Sans cette uniformité que des philosophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon absolu , sur quel fondement eût-on établi les règles du goût ?

Les simples & magnifiques tableaux de la nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression ? non : mais , comme l'expérience le prouve , une impression à peu près sensible. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns , sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des des-

(a) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets , on cite l'exemple des peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux , & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous leurs objets , ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette , & peindroient blanc , quoiqu'ils vissent gris.

criptions de la poésie, n'est qu'apparente, qu'elle est en partie l'effet de la signification incertaine des mots, & d'un vague dans les expressions (a), parfaitement correspondant aux diverses sensations éprouvées à l'aspect des mêmes objets. En admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralement estimés & par conséquent des règles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question, & l'on apercevra dans la manière différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur physique qu'à leur morale.

Le résultat de ce chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de

(a) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la signification est incertaine, j'ajouterois, à ce que j'ai dit à ce sujet, Chap. 5. de cette Section, que le besoin a présidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créaient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différents de grandeur, de lumière, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargerait leur mémoire; qu'il falloit par conséquent conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

différence dans la nuance de leurs sensations : c'est que l'uniformité de leurs jugemens prouvée , par l'uniformité des proverbes des nations par la ressemblance de leurs loix & de leurs gouvernemens , par le goût que toutes ont pour la poésie , & pour les simples & magnifiques tableaux de la nature , démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impressions sur tous les hommes ; que s'ils diffèrent , ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations (a).

(a) Si la nature , comme on le dit , donnoit aux hommes des dispositions si inégales à l'esprit , pourquoi dans les arts de la danse , de la musique , du dessin , &c. les amateurs n'égaleroient-ils presque jamais leurs maîtres ? Pourquoi l'inégale disposition de la nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention , que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur art ?



C H A P I T R E X I V .

*La petite différence apperçue entre nos sensations ,
n'a nulle influence sur les esprits.*

LES hommes à la présence des mêmes objets peuvent sans doute éprouver des sensations différentes : mais peuvent-ils en conséquence appercevoir des rapports différents entre des mêmes objets ? Non : & supposé , comme je l'ai dit ailleurs, que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres , tous conviendroient également que la neige est le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçussent des rapports différents entre les mêmes objets , il faudroit que ces objets excitassent en eux des impressions d'une nature tout-à-fait particulière ; que le charbon en feu glaçât les uns ; que l'eau condensée par le froid brûlât les autres ; que tous les objets de la nature s'offrissent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente ; & qu'enfin les hommes fussent les uns à l'égard des autres , ce qu'ils sont par rapport à ces insectes dont les yeux taillés en facettes , voient les objets sous des formes sans contredit très-diverses.

Dans cette supposition les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs sentiments. Les hommes ne pourroient , ni se communiquer leurs lumieres , ni perfectionner leur raison ; ni travailler en commun à l'immense édifice des arts & des sciences. Or l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes , qu'ils se communiquent leurs idées & que les arts & les sciences se perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouissance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voisin plus d'ivresse que dans la mienne : mais cette jouissance est pour moi , comme pour lui , le plus vif des plaisirs. Que deux hommes reçoivent le même coup , ils éprouvent peut-être deux impressions différentes : mais qu'on double , triple , quadruple la violence de ce coup , la douleur qu'ils ressentiront sera dans chacun d'eux pareillement double , triple , quadruple.

Supposons la différence de nos sensations à l'aspect des mêmes objets , plus considérables qu'elle ne l'est réellement , il est évident , que les objets conservant entr'eux les mêmes rapports nous frapperoient dans une proportion toujours constante & uniforme. Mais , dira-t-on , cette différence dans nos sensations ne peut-elle changer nos

affections morales , & ce changement produire , & la différence & l'inégalité des esprits ? Je réponds à cette objection que toute diversité d'affection (a) occasionnée par quelque différence dans l'organisation physique , n'a , comme l'expérience le prouve , nulle influence sur les esprits. On peut donc préférer le verd au jaune , & comme Dalambert & Clairaut , être également grand géometre : on peut donc avec des palais inégalement délicats , être également bon poëte , bon dessinateur , bon physicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'anchois , être également un grand orateur & grand médecin , &c. Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées , jusqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or pour se donner la peine de les comparer , il faut y être excité par quelque intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées , pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats ? C'est que malgré la différence de leurs affections , & l'inégale perfection de leurs organes , tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet tant que l'échelle des proportions dans

[a] Les seules affections dont l'influence sur les esprits soit sensible , sont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

laquelle les objets nous frappent , n'est pas rompue , nos sensations conservent toujours entr'elles le même rapport. Une rose d'une couleur très-foncée & comparée à une autre rose , paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugemens sur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées , par conséquent la même étendue d'esprit.

Les hommes communément bien organisés ; font comme certains corps sonores , qui sans être exactement les mêmes , rendent cependant le même nombre de sons (a)

(a) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons , mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend , si je l'ose dire , des idées ou des images également belles , mais différentes , selon les objets divers dont le hazard a chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges , les glaçons , les tempêtes du Nord , que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla ? Avec ces matériaux , quel tableau composer ? Celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes , que les fleurs du printemps , les ondes argentées des ruisseaux , la mousse des gazons & le dais odoriférant des orangers , que composerai-je avec ces objets agréables ? Le bosquet où l'amour entraîne Renaud. Le genre de nos idées & de

Le résultat de ce Chapitre , c'est que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets , l'inégale perfection de leurs sens n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante , en attachant une idée nette au mot *Esprit*.

CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

QU'est-ce que l'esprit en lui-même ? *l'aptitude à voir les ressemblances & les différences , les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit ? Sa sensibilité physique , sa mémoire & sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entr'elles (a).

nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit , le même dans tous les hommes , mais de l'espece d'objets que le hazard grave dans leur mémoire & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

[a] Supposons qu'en chaque genre de science & d'art , les hommes eussent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déjà connus , & qu'ils fussent enfin parve-

L'esprit n'est donc en lui que *le résultat de ses sensations comparées* , & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes , il est vrai , n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations , mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'esprit. (a).

nus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire , ce qu'on appelle l'esprit n'existeroit plus. Alors tout seroit science , & l'esprit humain nécessité à se reposer , jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permit de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux , seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer , jusqu'à la formation de nouveaux filons.

[a] Il suit de cette définition de l'esprit , que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences , les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers , les hommes , comme on l'a tant de fois répété , ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talents est dans les hommes l'effet de la même cause , c'est-à-dire , du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout , s'appliquer indifféremment aux objets de la poésie , de la géométrie , de la physique , de la peinture , &c. comme la main de

En

En effet si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets : si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques ; si d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur manière de voir ; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'élève du sein des mers, tous les habitans des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'Astre le plus brillant de la nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens sur les mêmes objets, qu'ils peuvent atteindre aux mê-

l'organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différens genres, c'est, répondrai-je, que la science est en chaque genre la matière première de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matière première de la sottise, & qu'on est rarement savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalember, à la science d'un Newton ou d'un Euler, l'art si difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point, d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît poète & qu'on devient orateur*, mais j'assurerais au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les sens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est*.

mes vérités (a), & qu'enfin si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit (b), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (c).

[a] Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable? Oui : lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déjà dit, être savant & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premières, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand philosophe, parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie philosophique.

b Quelques-uns, comme je l'ai déjà dit, attribuent au physique différent des latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'apperçussent, ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entr'eux & avec nous. Or ce climat est encore à découvrir.

c C'est parce que l'esprit est rare qu'on le prend pour un don particulier de la nature. Un alchymiste, un joueur de gobelets, étoient des hommes rares dans les siècles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des forciers ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant

Je n'insisterai pas davantage sur cette question, je me contenterai de rappeler à ce sujet une observation que j'ai déjà faite dans le livre de *l'Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire & sur la vérité de laquelle

pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des fots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que les hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'arts aussi fertiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquiescer. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie; pourquoi? C'est qu'il est peu de gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talens.

En comparant les alchymistes, les joueurs de gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait depuis si long-temps regarder comme un don de la nature: je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la médecine, de la chirurgie, de tous les arts & de toutes les sciences utiles. Rien par conséquent sur la terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

ils soient indifférents, tous porteront le même jugement (a), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or il en est du mot *esprit juste*, comme de celui d'*humanité éclairée*. Cette espèce d'humanité condamner-elle un assassin au supplice ? elle ne s'occupe en cet instant que du salut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de justice & par conséquent de presque toutes les vertus se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *humanité*. Il en est de même du mot *esprit juste*. Cette expression prise dans sa significa-

(a) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question ? Cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présents à leurs yeux & à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférents à la question même, ils mettent peu d'intérêts à son examen & peu d'importance à leur jugement.

Or supposons que forcés à l'attention par un intérêt puissant & commun, les hommes s'entendissent, qu'ils eussent d'ailleurs les mêmes objets présents à leurs yeux ou à leur mémoire. Je dis qu'apercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

tion étendue, renferme pareillement toutes les différentes sortes d'esprit. Ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation, & comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit que celui qui compare, & compare juste.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'égale aptitude, qu'ont à l'esprit les hommes communément bien organisés, c'est qu'une fois convenu.

Que dans les hommes tout est sentir ;
Qu'ils ne sentent & n'acquierent d'idées que
par les cinq sens ;

Que la finesse plus ou moins grande de ces cinq sens, en changeant la nuance de leurs sensations, ne change point le rapport des objets entr'eux :

Il est évident, puisque l'esprit consiste dans la connoissance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande supériorité de l'esprit est indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organisation. Aussi les femmes dont le sens du toucher est plus délicat que celui des hommes, ne leur sont-elles point supérieures en lumières. Il est, je crois, difficile de se refuser à cette conclusion.

Mais , dira-t-on , si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques , comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets , pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matière de morale , politique & métaphysique , comme la preuve qu'au moins dans ces dernières sciences les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

C H A P I T R E X V I .

*Cause de la différence d'opinions en Morale ,
Politique & Métaphysique.*

LA marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent , ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vraie cause en est facile à décou-

vrir. En la cherchant on voit , par exemple , que si les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques ;

C'est qu'ils sont indifférents à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations ;

C'est qu'ils attachent non-seulement des idées nettes , mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette science ;

C'est qu'enfin ils se font la même image du cercle , du quarré , du triangle , &c.

Au contraire en morale , politique & métaphysique , si les opinions des hommes sont très-différentes ,

C'est qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choses telles qu'elles sont réellement ;

C'est qu'ils n'ont souvent que des idées obscures & confuses des questions qu'ils traitent ;

C'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux ;

C'est qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon* , *intérêt* & *vertu*.

D U M O T B O N.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification ? pour s'assurer si les hommes peu-

vent s'en former la même idée , sachons la manière dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot , on le prononce en lui montrant quelque sucrerie , ou ce qu'on appelle des *bons bons*. Ce mot pris dans sa signification la plus simple , n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue ? on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant , c'est-à-dire , à l'animal , à l'homme , au camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques , tels sont , par exemple , une étoffe , un outil , une denrée , les hommes s'en forment à peu près la même idée , & cette expression rappelle du moins confusément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (a) pour eux.

(a) C'est de cet adjectif *bon* qu'on a fait le substantif *bonté* , pris par tant de gens pour un être réel , ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on ignorer que dans la nature , il n'est point d'être nommé *bonté* ; que cette bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *bon* pour lui , & qu'enfin ce

Prend-on enfin ce mot dans une signification encore plus étendue ; l'applique-t-on à la morale & aux actions humaines ? on sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique , & que pour convenir en ce genre de ce qui est bon , il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine , les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bonté* arbitrairement employé par eux , ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire ; * 3 applications toujours différentes & contradictoires , selon la diversité , & des intérêts , & des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon* appliqué à la morale , il faudroit qu'un excellent dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet ouvrage , toute

mot *bonté* , comme celui de grandeur , est une de ces expressions vagues , vuides de sens & qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment où , malgré soi & sans s'en appercevoir , on en fait l'application à quelque objet particulier.

dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot intérêt.

I N T É R Ê T.

Parmi les hommes peu sont honnêtes , & le mot *Intérêt* doit en conséquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire , ou d'un objet aussi méprisable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée ? non : ce mot lui rappelle uniquement le sentiment de l'amour de soi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le ressort puissant & général qui , moteur de tous les hommes , les porte tantôt au vice , tantôt à la vertu. Mais les Jésuites attachoient-ils à ce mot une idée aussi étendue , lorsqu'ils combattoient mon opinion ? je l'ignore. Ce que je sais c'est qu'alors banquiers , commerçants , banqueroutiers , ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'est que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or un si vil intérêt leur ordonnoit de poursuivre un homme persécuté , peut-être en adoptoient-ils en secret les opinions. La preuve , c'est un ballet donné à Rouen en 1750 , dont l'objet étoit de montrer que *le plaisir forme la jeunesse aux vraies vertus* , c'est-à-dire , *premiere entrée, aux vertus civiles ; seconde entrée, aux*

vertus guerrieres ; troisieme entrée , aux vertus propres à la religion. Ils avoient dans ce ballet prouvé cette vérité par des danfes. La religion personnifiée y avoit un pas de deux avec le plaisir , & pour rendre le plaisir plus piquant , difoient alors les janséniftes , les jésuites l'ont mis en culotte (a). Or si le plaisir , selon eux ,

(a) Il faut rendre justice aux jésuites , cette accusation est fautive. Ils font rarement libertins. Le jésuite contenu par sa regle , indifférent au plaisir est tout entier à l'ambition. Ce qu'il desire , c'est de s'affervir par la force ou la séduction les riches & les puissants de la terre. Né pour leur commander , les grands sont à ses yeux des pantins , qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confession. Son mépris intérieur pour eux , se cache sous les apparences du respect. Les grands s'en contentent , & sont , sans s'en appercevoir , réduits par lui à l'état de marionnettes. Ce que le jésuite ne peut opérer par la séduction , il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'histoire , on y voit ces mêmes jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine , au Japon , en Ethiopie , & dans tous les pays où ils prêchent l'évangile de paix. On apprend qu'en Angleterre , ils chargerent la mine destinée à faire sauter le parlement ; qu'en Hollande , ils firent assassiner le prince d'Orange ; en France , Henri IV ; qu'à Geneve , ils donnerent le signal de l'escalade : que leur main souvent armée du stylet , a rarement cueilli les plaisirs , & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses , mais des forfaits.

peut tout sur l'homme , que ne peut , sur lui l'intérêt ! Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir ? (a).

Plaisirs & douleurs sont les moteurs de l'uni-

(a) Pourquoi donc les jésuites s'élevèrent-ils alors avec tant de fureur contre moi ? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture & répéter sans cesse, comme le pere Canaye au maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit*, *Messeigneurs*, *point d'esprit* ? c'est qu'uniquement jaloux de commander, le jésuite desira toujours l'aveuglement des peuples. En effet les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut, savent-ils que toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt ; que c'est à leurs loix & non à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie & leur vertu ; qu'avec la forme du gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates ; & qu'enfin par une sage distribution des peines & des récompenses de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & nécessiter les citoyens à la vertu. Alors quel moyen de cacher aux peuples l'inutilité & même le danger du sacerdoce. Ignoreroient-ils long-temps que la chose vraiment importante au bonheur des peuples n'est point la création des prêtres, mais des loix sages & des magistrats instruits. Plus les jésuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été soigneux d'obscurcir l'évidence d'un tel principe.

vers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le paradis pour les vertus & l'enfer pour les crimes. L'église catholique elle-même en est convenue, lorsque dans la dispute de Mrs. Bosfuet & Fénelon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu * 4 pour lui-même, c'est-à-dire, indépendamment des peines & des récompenses dont il est le dispensateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme mû par le sentiment de l'amour de soi, n'obéit jamais qu'à la loi de son intérêt (a).

Que prouve sur ce sujet la diversité d'opinions ? Rien ; sinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorsqu'on parle de vertu.

V E R T U.

Ce mot rappelle souvent des idées très-différentes, selon l'état & la position où l'on se trouve, la société où l'on vit, le pays & le siècle où

(a) Le guerrier veut-il s'avancer ? Il desire la guerre. Mais qu'est-ce que le souhait de la guerre dans l'officier subalterne ? C'est le souhait d'une augmentation de six ou sept cents francs d'appointements, le souhait de la dévastation des empires, de la mort des amis, des connoissances avec lesquelles il vit & qui lui sont supérieurs en grade.

l'on naît. Que dans la coutume de Normandie un cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frere pour lui ravir son droit d'aînesse, ce feroit un frippon déclaré tel dans tous les tribunaux. Qu'un homme à l'exemple de David, fit périr le mari de sa maîtresse ; on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les assassins en font quelquefois une pareille, & ne font point donnés pour des modeles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens disoient de la vérité. *Elle est comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considere.*

Dans les premiers siècles de l'église, les chrétiens étoient en horreur aux nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors ? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jesus doux avec les Esséniens, les juifs & les payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ses injustices : il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui ? non :

la haine du prochain, la barbarie sous les noms de zèle & de police, sont en France, en Espagne & en Portugal, maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'église naissante, quelle que fût la religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de sa croyance. » Celui-là, dit saint Justin, est chrétien qui est vertueux; fût-il d'ailleurs Athée. *Et quicumque secundum rationem & verbum vixere, Christiani sunt, quamvis athei.*

Jésus préféreroit (a) dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. St. Paul n'étoit guere plus difficile que Jésus & St. Justin. Cornelius, ch. 10. v. 2. des actes des Apôtres, est cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête : * 5. néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie, chap. 16. v. 14. des mêmes actes, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul & ne s'étoit point convertie.

(a) Jésus se déclare par-tout ennemi des prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jésus fut puni de sa véracité. O prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les prêtres Juifs ? Et le sincère adorateur de Jésus vous doit-il moins de haine ?

Du temps de Jesus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jesus n'avoit désiré, ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu? Point de prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'ordre religieux qui ne s'intrigue dans les cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jesus & ses Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers la persécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à emprisonner le gentil ou l'incrédule. Celui qui dans ce siècle eût voulu s'affervir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le tribunal de l'inquisition, brûler ses semblables & s'en approprier les richesses, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu sans horreur les sentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté sacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, sont dans les pays d'inquisition, mis au rang des vertus.

Jesus haïssoit le mensonge. Il n'eût donc point, comme l'église, obligé Galilée de venir la torche au poing, rétracter aux autels du Dieu de vérité, celles

celles qu'il avoit découvertes. L'église n'est plus ennemie du mensonge : elle canonise les fraudes pieuses * 6.

Jesus fils de Dieu étoit humble ; * 7 & son orgueilleux vicaire prétend commander aux souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clement. Sa vertu n'est donc pas celle de Jesus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes , n'est plus regardée comme telle dans les monasteres. La regle l'y rend même criminelle. * 8. Le vieillard malade & languissant dans sa cellule y est délaissé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux moines un précepte de la haine mutuelle, il ne seroit pas plus fidèlement observé dans le cloître.

Jesus vouloit qu'on rendit à César ce qui appartient à César ; il défendoit de s'emparer par ruse ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de justice , ne la rappelloit plus du temps de St. Bernard , lorsqu'à la tête des croisés , il ordonnoit aux nations de désertir l'Europe pour ravager l'Asie , pour détrôner les Sultans & briser des couronnes sur lesquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorsque pour enrichir son ordre , ce Saint promettoit cent arpens dans le Ciel à qui lui en

donneroit dix sur la terre ; lorsque par cette promesse ridicule & frauduleuse , il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes ; il falloit que l'idée de vol & d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu. * 9

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Espagnols , lorsque l'église leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richesses & de s'asseoir sur les trônes du Mexique & du Pérou ? Les moines , maîtres alors de l'Espagne eussent pu la forcer de restituer aux Mexiquains & aux Péruviens , * 10. leur or , leur liberté , leurs pays & leur prince : ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Espagnols. Que firent alors les théologiens ? ils se turent. Ont-ils en d'autres temps montré plus de justice ? non. Le P. Hennepin recolet répète sans cesse qu'il n'est qu'un seul moyen de convertir les sauvages , c'est de les réduire à l'esclavage (a) Un moyen aussi injuste , aussi barbare se fût-il présenté au récolet Hennepin , si les théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jesus ? St. Paul dit expressément que la persuasion est la seule arme

[a] Voyez description des mœurs des Sauvages de la Louisiane , page 105.

que l'on puisse employer à la conversion des gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques ? Quel homme ne fait pas que la vertu se recommande d'elle-même ? Quel est donc le cas où l'on peut faire usage des prisons, des tortures & des bâchers ? Lorsqu'on prêche le crime, l'erreur & l'absurdité.

C'est le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ses dogmes. Une religion, disoient alors les chrétiens, qui permet à l'homme, de forcer la croyance de l'homme, est une religion fausse. Ils condamnoient Mahomet dans leurs discours & le justifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman si dur dans ses principes, fût dans ses mœurs plus doux que le catholique ? Faut-il que le Turc soit tolérant envers le chrétien, * 11. l'incrédule, le juif, le gentil, & que le moine à qui sa religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Espagne ses semblables, & précipite en France dans les cachots le Janséniste & le Déiste ?

Le chrétien commettrait-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu, & si le prêtre docile aux seuls conseils de son ambition, n'étoit sourd à ceux de l'évangile. Si l'on attachoit une idée nette, pré-

cise & invariable au mot vertu , * 12. les hommes n'en auroient pas toujours des idées si différentes & si disparates.

CHAPITRE XVII.

La vertu ne rappelle au clergé que l'idée de sa propre utilité.

SI presque tous les corps religieux , dit l'illustre & malheureux procureur-général du parlement de Bretagne , sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public , comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu ? Parmi les prélats , il est peu de Fénétons ; * 13. peu d'entr'eux ont ses vertus , son humanité & son désintéressement. Parmi les moines , on compte beaucoup de Saints , mais peu d'honnêtes gens. Tout corps religieux est avide de richesses & de pouvoir ; nulle borne à son ambition (a). Cent bulles ridicules rendues

[a] L'humble clergé se déclare le premier corps de l'état ; cependant (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit) il n'est que trois corps absolument essentiels à l'administration ; le premier est le corps de la magistrature. Il est chargé de défendre ma propriété

par les papes en faveur des jésuites en sont la preuve. Mais si le jésuite est ambitieux, l'église l'est-elle moins ? Qu'on ouvre l'histoire ; c'est-à-dire , celle des erreurs & des disputes des peres , des entreprises du clergé & des crimes des papes , par-tout l'on voit la puissance spirituelle ennemie de la temporelle , (a) oublier

contre l'usurpation de mon voisin. Le second est le corps de l'armée pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisieme est le corps des citoyens , qui nommés à la perception des impôts , doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'ordre du clergé plus coûteux à l'état que les trois autres semblables ? A maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensilvanie & point de clergé.

(a) L'église , en se déclarant seule juge de ce qui est péché ou non péché , crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine puissance & la suprême juridiction. En effet , si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise , le juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul juge légitime d'une nation ; les magistrats & les princes ne sont plus que les exécuteurs de ses sentences : leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand ; il étoit couvert du voile de la religion. Il n'alarma pas d'abord les magistrats. L'église soumise en apparence à leur autorité , attendoit pour les en dépouiller , qu'universellement reconnue pour seule juge du mérite des actions humaines , cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pou-

que son royaume n'est pas de ce monde , tenter par des efforts toujours nouveaux , de s'emparer des richesses & du pouvoir de la terre ; vouloir non-seulement enlever à César ce qui est à César , mais vouloir frapper impunément César. S'il étoit possible que des catholiques superstitieux , conservassent quelque idée du juste & de l'injuste , ces catholiques révoltés à la lecture d'une pareille histoire , auroient le sacerdoce en horreur.

Un prince a-t-il permis telle année , la suppression de tel impôt ? l'année révolue , manque-t-il hautement à sa parole , pourquoi l'église ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole ? C'est qu'indifférente au bonheur public , à la justice , à l'humanité , elle ne s'occupe

voir les rois eussent-ils opposé à celui de l'église ? Nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux puissances dont les volontés & les loix eussent été souvent contradictoires , le peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du clergé n'a point eu , j'en conviens , sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai , malgré la distinction insignifiante du temporel & du spirituel , qu'en tout état catholique , il est réellement deux royaumes & deux maîtres absolus de chaque citoyen.

uniquement que de son intérêt. Que le prince soit tyran, elle l'absout; mais qu'il soit ce qu'elle appelle hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'hérésie? Ce mot *hérésie* prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particulière*. Ce n'est point d'une telle église qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le clergé n'accordera jamais le nom de vertueuses, qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir & de ses richesses. A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du prêtre, attribuer les décisions contradictoires (a) de la Sorbonne? Sans cet intérêt, eût-elle soutenu dans un temps, & toléré dans tous la doctrine régicide des jésuites? se fut-elle caché l'odieux de cette doctrine? Eut-elle attendu que le magistrat la lui indiquât?

Mais en recevant cette doctrine, ses docteurs ont montré plus de sottise que de méchanceté. Qu'ils soient sots, j'y consens : mais peut-on les supposer honnêtes, lorsqu'on considère la fureur avec laquelle ils se sont élevés contre les livres des philosophes, & le silence qu'ils ont gardé sur

(a) Ce seroit un recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

ceux des jésuites. En approuvant dans leur assemblée (a) la morale de ces religieux ; ou les docteurs la jugeoient saine * 14. sans l'avoir examinée ; (en ce cas quelle opinion avoir de juges si étourdis ?) ou ils la jugeoient saine après l'avoir examinée & reconnue telle ; (en ce cas quelle opinion avoir de juges aussi ignorants ?) ou ces docteurs enfin après l'avoir examinée, & trouvée mauvaise, l'approuvoient par crainte, * 15. intérêt ou ambition ; (en ce dernier cas quelle opinion avoir des juges aussi fripons ?)

Dans un journal intitulé *chrétien ou religion vengée*, si le théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les philosophes & les écrivains les plus estimés de l'Europe, s'est toujours rû sur le compte des jésuites, c'est qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugements des théologiens : on le fait. Ce n'est donc plus aux sorbonistes à prétendre au titre de moralistes, ils ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques cadrans solaires, *quod ignoro, doceo*, devrait être la devise de la Sorbonne. Prendroit-

(a) Il est parmi les docteurs des hommes éclairés & honnêtes ; mais ils se rendent rarement à de pareilles assemblées : elles ne sont, dit M. de Voltaire, communément composées que de cuistres de college.

on pour ses guides au Ciel & à la vertu , les approbateurs de la morale jésuitique ? Que les docteurs exaltent encore l'excellence des vertus théologales. Ces vertus sont locales , la vraie vertu est réputée telle dans tous les siècles & les pays * 16. L'on ne doit le nom de vertueuses qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La théologie a-t-elle toujours éloigné des peuples la connoissance de cette espece de vertu ; en a-t-elle toujours obscurci en eux les idées ? c'est un effet de son intérêt ; c'est conséquemment à cet intérêt que le prêtre a par-tout sollicité le privilège exclusif de l'instruction publique. Des comédiens François élèvent un théâtre à Séville, le chapitre & le curé le font abattre : ici, leur dit un des chanoines , notre troupe n'en souffre point d'autre.

O ! homme , s'écrioit autrefois un sage , qui faura jamais jusqu'où tu portes la folie & la sottise ! Le théologien le fait , en rit & en tire bon parti. =

Sous le nom de religion , ce fut toujours l'accroissement de ses richesses (a) & de son auto-

(a) Pourquoi tout moine , qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur , se moque-t-il de l'existence attestée des Vampires ? C'est qu'il est sans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reste la raison ; & la raison n'est pas crédule.

rité , que le théologien pourfuivit. Qu'on ne s'étonne donc point fi les hommes changent selon fa position , s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées , qu'il en avoit autrefois , & fi la morale de Jesus n'est plus celle de ses ministres.

Ce n'est point uniquement la secte catholique , mais toutes les sectes & tous les peuples qui , faute d'idées nettes de la probité , en ont eu selon les siècles & les pays divers , des notions très-différentes * 17.



CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers peuples se sont formé de la vertu.

EN Orient & sur-tout en Perse, le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la nature & du créateur que le célibat (a). L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la nature ? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile ; il voulut qu'on en fit usage.

Le sage législateur d'Athènes, Solon faisoit peu de cas de la chasteté monacale. * 18. Si dans ses loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves, de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet historien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de deshonnête. Mais ces fiers républicains qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours ne se

(a) En Perse, au moment que les enfans atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur; ils n'eussent point trahi l'intérêt de la patrie, ni attenté à la propriété des biens de leurs concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas même sans horreur la vue d'un Despote d'Asie.

Du temps de Caton, le censeur Euménès vint à Rome, A son arrivée, toute la jeunesse s'empresse autour de lui; le seul Caton l'évite,
 * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un souverain qui le recherche, un roi si bon, si ami des Romains? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton, *tout prince despote est un mangeur de chair humaine*, * 20. *que tout vertueux doit fuir.*

En vain essaieroit-on de nombrer les différentes idées qu'ont eu de la vertu les peuples, * 21. & les particuliers divers. * 22. Ce qu'on fait, c'est que le catholique qui se sent plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue &c. n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, selon le hazard de son éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille est élevée par une mere stu-

pide & devote. Cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les religieuses se fessent, jeûnent & récitent leur rosaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de discipline, de haine & de parents.

Une autre fille au contraire est-elle élevée par des parens instruits & patriotes? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuses que les actions utiles à la patrie? N'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c.? Cette fille aura nécessairement de la vertu, des idées différentes de la première. L'une admirera dans Arie & la force de la vertu & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une payenne, une femme mondaine, suicidé & damnée, qu'il faut fuir & détester.

Qu'on répète sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles; que l'un d'eux, lecteur assidu de la vie des saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourmens que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se paître des femmes de neige, &c. il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modèles, les Socrates, les Scipions, les Aristides, les Timoléons, pour me rapprocher de mon siècle, les Mi-

rons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons. * 23.
 » Ce furent ces magistrats respectables, ces
 » illustres victimes de leur amour pour la patrie,
 » qui par leurs bonnes & sages maximes, dissipe-
 » rent, dit le cardinal de Retz, plus de factions,
 » que n'en peut allumer tout l'or de l'Espagne
 » & de l'Angleterre ». Il est donc impossible que
 ce mot *vertu* ne réveille en nous des idées diver-
 ses, * 24. selon qu'on lit Plutarque ou la lé-
 gende dorée. Aussi, dit M. Hume, a-t-on dans
 tous les siècles & les pays, élevé des autels à des
 hommes d'un caractère tout-à-fait différent.

Chez les Payens, c'étoit aux Hercules, aux
 Castors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus
 qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les
 musulmans, comme chez les catholiques, c'est
 à d'obscurs dervis, à des moines vils, enfin à
 un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces
 mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monstres &
 puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs
 talents, leur bienfaisance & leur humanité que
 les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olym-
 pe: c'est aujourd'hui par le jeûne, la discipline,
 la poltronnerie, l'aveugle soumission & la plus
 vile obéissance que le moine s'ouvre celui du
 ciel.

Cette révolution dans les esprits, frappa sans

doute Machiavel. Aussi dit-il, discours 4. „Toute
 » religion qui fait un devoir des souffrances &
 » de l'humilité, n'inspire aux citoyens qu'un
 » courage passif; elle énerve leur esprit, l'avilit,
 » le prépare à l'esclavage ». L'effet sans doute
 eût suivi de près cette prédiction, si, comme
 l'observe M. Hume, les mœurs & les loix des
 sociétés, ne modifioient le caractère & le génie
 des religions.

On a vu dans ces deux chapitres les idées peu
 nettes jusqu'à présent attachées aux mots *bon*,
intérêt, *vertu*. J'ai fait sentir que ces mots tou-
 jours arbitrairement employés, rappellent & doi-
 vent rappeler des idées différentes, selon la so-
 ciété dans laquelle on vit, & l'application qu'on
 en entend faire. Qui veut examiner une question
 de cette espèce, doit donc convenir d'abord de la
 signification des mots. Sans cette convention
 préliminaire, toute dispute de ce genre devient
 interminable. Aussi les hommes sur presque toutes
 les questions morales, politiques & métaphy-
 siques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en
 raisonnent plus.

Les mots une fois définis, une question est
 résolue presque aussitôt que proposée. Preuve
 que tous les esprits sont justes, que tous apper-
 çoivent les mêmes rapports entre les objets;
 preuve qu'en morale, politique & métaphysi-

que , * 25. la diversité d'opinion est uniquement l'effet de la signification incertaine des mots , de l'abus qu'on en fait , & peut-être de l'imperfection des langues. Mais quel remède à ce mal ?

C H A P I T R E X I X .

Il est un seul moyen de fixer la signification incertaine des mots ; & une seule nation qui puisse en faire usage.

P Our déterminer la signification incertaine des mots , il faudroit composer un dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expressions. * 26. Cet ouvrage est difficile , & ne peut s'exécuter que chez un peuple libre. L'Angleterre est peut-être en Europe la seule contrée dont l'univers puisse attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y est-elle sans protecteur ? Nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entremêler les ténèbres du mensonge aux lumières de la vérité. Le desir des aveugles , c'est que l'aveuglement soit universel. Le desir des fripons , c'est que la stupidité s'étende & que les dupes se multiplient. En Angleterre , comme en Portugal , il est de Grands injustes ,
mais

mais que peuvent-ils à Londres contre un écrivain ? Point d'Anglois qui derrière le rempart de ses loix , ne puisse braver leur pouvoir , insulter à l'ignorance , à la superstition & à la sottise. L'Anglois est né libre , qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde ; qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece , ceux que lui rendra la postérité , & que ce spectacle l'encourage.

Ce siecle est , dit-on , le siecle de la philosophie. Toutes les nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes semblent aujourd'hui s'occuper à la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément les publier ? Il n'en est qu'un ; c'est l'Angleterre.

Anglois (*a*) , usez de cette liberté , de ce don qui distingue l'homme de l'esclave vil & de l'animal domestique , pour dispenser la lumiere aux nations ! un tel bienfait vous assure leur éternelle reconnoissance. Quels éloges refuser à un peuple assez vertueux pour laisser ses écri-

(*a*) Tout gouvernement , disent les Anglois , qui , défend de penser & d'écrire sur les objets de l'administration , est à coup sûr un gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

vains fixer dans un dictionnaire la signification précise de chaque mot , & dissiper par ce moyen l'obscurité mystérieuse , qui enveloppe encore la morale , la politique , la métaphysique , la théologie. * 27 , &c. C'est aux auteurs d'un tel dictionnaire qu'il est réservé de terminer tant de disputes , qu'éternise l'abus * 28. des mots. Eux seuls peuvent réduire la science des hommes à ce qu'ils savent réellement.

Ce dictionnaire traduit dans toutes les langues , seroit le recueil général de presque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expression des idées précises , & le scholastique qui par la magie des mots , a tant de fois bouleversé le monde , ne sera qu'un magicien sans puissance. Le talisman dans la possession duquel consistoit son pouvoir , sera brisé. Alors tous ces fous qui , sous le nom de métaphysiciens , errent depuis si long-temps dans le pays des chimères , & qui sur des outres pleins de vent , traversent en tout sens les profondeurs de l'infini , ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas , qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas. Ils n'en imposeront plus aux nations. Alors les propositions morales , politiques & métaphysiques devenues aussi susceptibles de démonstration que les propositions de géométrie , les hommes auront de ces sciences les mêmes idées , parce que

tous (comme je l'ai montré) apperçoivent nécessairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité , c'est qu'en combattant à peu près les mêmes faits , soit dans le monde physique , comme le démontre la géométrie , soit dans le monde intellectuel , comme le prouve le scholastique , tous les hommes sont en tous les temps à peu près parvenus au même résultat.



CHAPITRE XX.

Les excursions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les pays imaginaires que parcourt l'esprit humain , celui des fées , des génies , des enchanteurs est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit , les écoute , & s'en fait. Un desir confus du bonheur nous promene avec complaisance dans le pays des prodiges & des chimères.

Quant aux chimeres , elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre , un pouvoir sans bornes ,

des voluptés sans fin ; & ce desir vole toujours au delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre , disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussitôt que formés ! ô insensés ! ignorerez-vous toujours que c'est dans le desir même que consiste une partie de votre félicité. Il en est du bonheur comme de l'oiseau doré , envoyé par les fées à une jeune princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre , s'avance doucement , elle est prête à le saisir : l'oiseau vole à trente pas plus loin ; elle s'avance encore , passe plusieurs mois à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre , la princesse l'eût mis en cage , & huit jours après s'en fût dégoûtée. C'est l'oiseau du bonheur que poursuivent sans cesse l'avare & la coquette. Ils ne l'attrappent point , & sont heureux dans leurs poursuites , parce qu'ils sont à l'abri de l'ennui. Si nos souhaits étoient à chaque instant réalisés , l'ame languiroit dans l'inaction , & croupiroit dans l'ennui. Il faut des desirs à l'homme ; il faut pour son bonheur qu'un desir nouveau & facile à remplir , succède toujours au desir satisfait.

* 29. Peu d'hommes reconnoissent en eux ses besoins. Cependant c'est à la succession de leurs desirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les satisfaire , les hom-

mes bâtissent sans cesse des châteaux en espagne ; ils voudroient intéresser la nature entière à leur bonheur. N'est-elle pas assez puissante pour l'opérer ? C'est à des êtres imaginaires , à des fées , à des génies qu'ils s'adressent. S'ils en desirerent l'existence , c'est dans l'espoir confus que favoris d'un enchanteur , ils pourrônt par son secours , devenir comme dans les mille & une nuits , possesseurs de la lampe merveilleuse , & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'est donc l'amour du bonheur productif de l'avidité & de l'amour du merveilleux , qui chez les divers peuples créa ces êtres surnaturels , qui , sous les noms de fées , de génies , de dives , de péries , d'enchanteurs , de sylphes , d'ondins , &c. , n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les contes de cette espèce plus graves , plus imposans , mais quelquefois aussi frivoles & moins amusans que les premiers , ont à peu près conservé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces contes à la fois si ingénieux & si

ennuyeux , je place le beau moral (a) , la bonté naturelle de l'homme , enfin les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devoit en être l'architecte ; le philosophe ne la consulte-t-il pas , n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque ? il croit faire un systême & ne fait qu'un conte.

Ce philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences , & de remplir par des conjectures l'intervalle immense , que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance passée , laisse entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions , elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les philosophes anciens , voit que tous adoptent à peu-près le même plan , & que s'ils diffèrent , c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

Dans la nature entière Thalès ne vit qu'un seul élément ; c'étoit le fluide aqueux. Protée ce Dieu marin , qui se métamorphose en feu , en arbre , en eau , en animal étoit l'emblème de son systême. Héraclite reconnoissoit ce même Protée dans l'élément de la lumière. Il ne voyoit dans la

[a] Le beau moral ne se trouve que dans le paradis des fous , où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus , les scapulaires , les chapelets , les indulgences.

terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamane faisoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le pere commun de tous les éléments. L'air dense formoit les eaux, l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différents degrés de densité des airs, que tous les êtres devoient leur existence. Ceux qui d'après ces premiers philosophes se firent comme eux, les architectes du palais du monde, & travaillèrent à sa construction, tomberent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain & sur-tout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente, * 30 mais toujours si sûre : ils veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du système du monde, & que c'est uniquement du hasard, de l'analyse & de l'observation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience. Il est temps enfin

que tout entier à ce travail , & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projeté , les philosophes disciples plus assidus de l'expérience sentent que sans elle , on erre dans le pays des chimères , où les hommes dans tous les siècles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes , & toujours embrassé des erreurs , dont la ressemblance prouve à la fois , & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets , & l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

C O N T E S R E L I G I E U X .

Ces sortes de contes sont moins amusants que les premiers , moins ingénieux que les seconds , & cependant plus respectés , ont armé les nations les unes contre les autres , ont fait ruisseler le sang humain & porté la désolation dans l'univers. Sous ce nom de contes religieux , je comprends généralement toutes les fausses religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention , * 31 je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve , si l'on en croit Warburton , & quelques autres savants , que Dieu est l'auteur de la loi des Juifs , c'est , disent-ils , qu'il n'est question dans la loi

mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la religion juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un être immortel, un intérêt vif & puissant les eût porté à la croire telle : * 32. cet intérêt c'est leur horreur pour la mort & l'anéantissement. Cette horreur eût suffi sans le secours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & se croiroit tel, si la dissolution de tous les corps qui l'environnent, ne lui annonçoit chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desireroit pas moins l'immortalité. La chaudière du rajeunissement d'Eson prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet l'on composa l'ame d'une matière extrêmement déliée, on en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet être sous le nom d'ame (a), devoit conserver après la mort, tous les goûts dont elle

(a) Les Sauvages ne refusent l'ame à quoi que ce soit. Ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudières & à leurs briquets. Voyez le P. Hennepin, voyage de la Louisiane, page 94.

avoit été susceptible , lors de son union avec le corps. Ce système imaginé , l'on douta d'autant moins de l'immortalité de son ame , que ni l'expérience , ni l'observation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence à la vérité n'étoit pas démontrée , mais qu'a-t-on besoin de preuves pour croire ce qu'on desire , & quelle démonstration est jamais assez claire , pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chère ? Il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin ; & c'est pour rendre raison de ce fait , que les hommes après la création des ames crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation & même chaque individu , selon ses goûts & la nature particulière de ses besoins , en donna un plan particulier. Tantôt les peuples sauvages transporterent cette habitation dans une forêt vaste , giboyeuse , arrosée de rivières poissonneuses , tantôt ils la placèrent dans un pays découvert , plat , abondant en pâturage , au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une montagne , dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture & celle de sa famille.

Les peuples moins exposés aux besoins de la faim & d'ailleurs plus nombreux & plus instruits , y rassemblèrent tout ce que la nature a

d'agréable, & lui donnerent le nom d'éliée. Les peuples avarés le modelerent sur le jardin des Hespérides & y cultiverent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, & couler des fleuves de lait, ils le peuplerent enfin des Houris. Chaque peuple fournit ainsi le pays des ames de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conséquence peu variée dans l'invention des fausses religions.

Si l'on en croit le président de Brossé dans son excellente histoire du Fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le fétichisme fut non seulement la premiere des religions, mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique & sur-tout en Nigritie, fut jadis le culte universel (a). On fait ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bœtites* c'étoit *Venus Uranie*; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On fait que les dieux, chiens, chats, crocodiles, serpens,

(a) Si catholique veut dire universel, c'est à tort que le papisme en prend le titre. La religion du fétichisme & celle des payens ont été les seules vraiment catholiques.

éléphants , lions , aigles , mouches , singes &c. avoient des autels , non-seulement en Egypte , mais encore en Syrie , en Phénicie & dans presque toute l'Asie. On fait enfin que les lacs , les arbres , la mer & les rochers informes , étoient pareillement l'objet de l'adoration des peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une semblable uniformité dans les premières religions , en prouve une d'autant plus grande dans les esprits , qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des religions ou plus modernes ou moins grossières. Telle étoit la religion Celtique. Le Mitras des Perses se retrouve dans le dieu Thot , l'Ariman dans le loup , Feuris l'Apollon des Grecs , dans le Balder. la Vénus dans la Fréia , & les Parques dans les trois sœurs Urda , Verandi , Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine dont les eaux arrosent une des racines du frêne fameux nommé *Ydrafil*. Son feuillage ombrage la terre , & sa cime élevée au dessus des cieux en forme le dais.

Les fausses religions ont donc presque partout été les mêmes. D'où naît cette uniformité ? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt , ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux & le même instrument , c'est-à-dire le même esprit pour les combiner , ont dû nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est

parce qu'en général, tous sont orgueilleux, que sans aucune révélation particulière, par conséquent sans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ses soins. Ne pourroit-on pas d'après un certain moine se répéter quelquefois ,

*Qu'est-ce qu'un capucin devant une
planete ?*

Faut-il fonder , sur des faits , l'orgueilleuse prétention de l'homme , supposer , comme dans certaines religions , qu'abandonnant le ciel pour la terre , la divinité sous la forme d'un poisson , d'un serpent , d'un homme , y venoit jadis en bonne fortune converser avec les mortels ? Faut-il pour preuve de l'intérêt que le ciel prend aux habitants de la terre , publier des livres où , selon quelques imposteurs , sont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme ?

Un tel livre , si l'on en croit les Musulmans , composé dans le ciel , fut apporté sur la terre par l'ange Gabriël , & remis par cet ange à Mahomet. Son nom est le *Koran*. Ouvre-t-on ce livre ? Il est susceptible de mille interprétations , il est obscur , inintelligible ; & tel est l'aveuglement humain , qu'on regarde encore comme divin , un ouvrage où Dieu est peint sous la for-

me d'un tyran, où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible, où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles sans le commentaire d'un Iman, n'est proprement qu'un législateur stupide, dont les loix ont toujours besoin d'interprétation. Jusqu'à quand les musulmans conserveront-ils tant de respect pour un ouvrage si rempli de sottises & de blasphème?

Au reste si la métaphysique des fausses religions, si l'excursion des esprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, faisons encore si les impostures * 33. du corps sacerdotal pour le soutien de ces fausses religions, n'auroient pas en tous les pays, conservé entr'elles les mêmes ressemblances.



CHAPITRE XXI.

Impositions des ministres des fausses religions.

EN tout pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner ont fourni au corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux peuples, en tous pays les prêtres en ont fait usage (a).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possède, un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le desir du clergé fut en tous les temps d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire? par la vente de la crainte & de l'espérance. Les prêtres négociants en gros de cette espèce de denrée, sentirent que le débit

(a) Aux Indes les prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Pépee, jésuite vendoit pareillement de petites prières à la Vierge : il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondoient mieux.

en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & que le charlatan qui vend sur des tréteaux l'espoir de la guérison & de la santé, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs temples la crainte de l'enfer & l'espoir du paradis : que si le charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux especes de denrées, c'est-à-dire l'espérance, les prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, se font-ils dit, est timide, ce sera par conséquent sur cette dernière marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte ? aux pécheurs. A qui vendre l'espoir ? aux pénitents. Convaincu de cette vérité, le sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs, & que si les présents malades enrichissent le médecin, ce seroit les offrandes & les expiations qui désormais enrichiroient les prêtres ; qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres, le pécheur devient toujours l'esclave du prêtre. C'est la multiplication des péchés qui favorise le commerce des indulgences, des messes, &c., accroît le pouvoir & la richesse du clergé. Mais parmi les péchés, si les prêtres n'eussent compté que les dictions vraiment nuisibles à la société, la puissance

fance sacerdotale eût été peu considérable. Elle ne se fût étendue que sur un certain nombre de scélérats & de fripons. Or le clergé vouloit même l'exercer sur les hommes vertueux. Pour cet effet il falloit créer des péchés que les honnêtes gens pussent commettre. Les prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le desir seul du plaisir fût un péché. De plus ils instituerent un grand nombre de rits & de cérémonies superstitieuses, ils voulurent que tous les citoyens y fussent assujettis; que l'inobservation de ces rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la loi rituelle, s'il étoit possible, fût comme chez les Juifs plus sévèrement puni que les forfaits les plus abominables.

Ces rits & ces cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverses nations, furent partout à peu près les mêmes : par-tout ils furent sacrés, & assurèrent au sacerdoce la plus grande autorité sur les divers ordres de l'état. * 34.

Cependant parmi les prêtres des différentes nations, il en fût, qui plus adroits que les autres exigèrent du citoyen, non-seulement l'observation de certains rits, mais encore la croyance de certains dogmes. Le nombre de ces dogmes insensiblement multiplié par eux,

accrut celui des incrédules & des hérétiques (a). Que prétendit ensuite le clergé ? que l'hérésie fût punie en eux par la confiscation de leurs biens, & cette loi augmenta les richesses de l'église ; elle voulut depuis que la mort fût la peine des incrédules , & cette loi augmenta son pouvoir. Du moment où les prêtres eurent condamné Socrate , le génie , la vertu & les rois eux-mêmes tremblèrent devant le sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les ténèbres de l'ignorance , devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumières de la raison , alors sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la loi naturelle ? Les fausses religions sont elles-mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens : mais la loi naturelle n'est autre chose que la raison même * 35. Or comment croire à sa raison , lorsqu'on s'en est défendu l'usage ? qui peut d'ailleurs appercevoir

(a) On peut dire en Europe , Dieu est au ciel , le dire en Bulgarie est une hérésie & une impiété.

les préceptes de la loi naturelle à travers le nuage mystérieux , dont le corps sacerdotal les enveloppe ? Cette loi , dit-on , est le canevas de toutes les religions. Soit : mais le prêtre a sur ce canevas brodé tant de mystères que la broderie a entièrement couvert le fond. Qui lit l'histoire , y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur superstition augmente (a). Quel moyen d'instruire un superstitieux de ses devoirs ? Est-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le sentier de la justice ? Un pays où l'on ne trouve d'hommes instruits que dans l'ordre sacerdotal , est un pays où l'on ne se formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des prêtres n'est pas que le citoyen agisse bien , mais qu'il ne pense point. *Il faut*, disent-ils , *que le fils de l'homme sache peu & croie beaucoup* (b).

(a) La superstition est encore aujourd'hui la religion des peuples les plus sages. L'Anglois ne se confesse ni ne fête les saints. Sa dévotion consiste à ne point travailler , à ne point chanter le dimanche. L'homme qui , ce jour-là joueroit du violon , seroit un impie. Mais il est bon chrétien , s'il passe ce même jour au cabaret avec des filles.

(b) Les prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres , mais selon sa croyance.

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les prêtres acquièrent leur puissance , examinons si les moyens par lesquels ils la conservent ne feroient pas encore les mêmes.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les ministres de fausses religions conservent leur autorité.

DAns toute religion le premier objet que se proposent les prêtres , est d'engourdir la curiosité de l'homme & d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme , dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines ; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes qu'ils desirassent être aveugles & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au Bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller aux pieds des autels , d'y offrir un sacrifice , de se baigner dans le Gange * 36. & de manger maigre un vendredi, que de pardonner comme Camille à des citoyens ingrats , que de fouler aux

pieds les richesses comme Papirius, que d'instruire l'univers comme Socrate. Flavons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs: substituons les offrandes & les expiations aux vertus, & persuadons aux hommes qu'on peut par certaines cérémonies superstitieuses; blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richesses & le crédit des Bonzes. Ils en sentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & on l'a reçue avec joie, parce que les prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgents aux crimes, qu'ils étoient plus sévères dans leur discipline & plus exacts à punir la violation des rits. (a).

Tous les temples devinrent alors l'asyle des forfaits; la seule incrédulité n'y trouva point de refuge. Or s'il est en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des prêtres.

Entre les tropiques, dit un navigateur, sont deux isles en face l'une de l'autre. Dans la pre-

(a) Si les catholiques sont en général sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les prêtres ont dans la religion papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

miere, on n'est point honnête si l'on ne croit un certain nombre d'absurdités, & si l'on ne peut sans se toucher, soutenir la plus cuisante démangeaison; c'est à la patience avec laquelle on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre isle, on n'impose nulle croyance aux habitans; l'on peut se gratter où cela démange & même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les peuples? Un prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien austere, un langage obscur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs? il séduit le peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges, & si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les prêtres cachent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévère à certains égards, & sa sévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore : son

dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au-dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition & tous les maux, qui successivement ont ravagé la terre. Or je demande, lorsqu'on voit en tous les temps les ministres des fausses religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richesses & leur crédit (a), pour conserver leur autorité & multiplier le nombre de leurs esclaves; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses religions, mêmes impostures dans leurs ministres & même crédulité dans tous les peuples, * 37. s'il est possible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

Je veux que l'esprit & les talens soient l'effet d'une cause particulière, comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes par conséquent doués de cette singulière organisa-

(a) Si les prêtres se font par-tout les dépositaires & les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit & soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit paroît légitime aux prêtres. C'est sans honte que le clergé catholique charge des réparations des églises les peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les églises sont les fermes du clergé; & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

tion, aient cru les fables du paganisme, aient adopté la croyance du vulgaire, & se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus grossières ? Un tel fait inexplicable, tant qu'on considère l'esprit comme le produit d'une organisation plus ou moins parfaite, devient simple & clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions, dont ils ne se sont point occupés & qu'ils ont peu méditées. On fait que dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres, (avantage sans doute considérable) c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question, avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

L'uniformité des ruses * 38. employées par les ministres des fausses religions; la ressemblance des fantômes aperçus par eux dans les régions intellectuelles; * 39. l'égale crédulité des peuples prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en morale, politique & métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugemens très-différents, c'est un effet de leurs préjugés & de la

signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports, qu'ont entr'eux les objets divers, & si quelle que soit l'organisation des individus, cette organisation, comme le démontre la géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des sens, n'ait aucune influence sur nos idées, & que tous les hommes organisés, comme le commun d'entr'eux, aient par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il est possible, cette vérité plus évidente, c'est d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir, par un autre enchaînement de propositions.



CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.

DE l'aveu de presque tous les philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées & réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, & dès-lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc, le noir est noir.* * 40. L'obscurité apparente de certaines vérités, n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la manière peu nette de la présenter & l'impropriété des mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait simple ? si tout fait peut être également aperçu de tous les hommes * 41. organisés comme le commun d'entr'eux, il n'est point de vérités qu'ils ne puissent saisir. Or pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité, soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées ? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déjà données les philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain : l'esprit en est

susceptible : l'expérience le démontre. Or que suppose cette perfectibilité ? deux choses :

L'une que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits ;

L'autre que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'apprendre un métier en est la preuve. Si les plus sublimes découvertes des anciens mathématiciens aujourd'hui comprises dans les éléments de géométrie , sont sues des géometres les moins célèbres , c'est que ces découvertes sont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de simplicité , si parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne pussent atteindre , c'est alors qu'appuyé sur l'expérience , on pourroit dire que semblable à l'aigle , le seul d'entre les oiseaux qui plane au-dessus des nues & fixe le soleil , le génie seul peut s'élever aux royaumes intellectuels , & y soutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité ? la présente-t-il clairement ? à l'instant même tous les esprits ordinaires la saisissent & se l'approprient. Le génie est un chef hardi ; il se fait jour aux régions des découvertes : il y ouvre un chemin , & les esprits communs se précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la

force nécessaire pour le suivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit seul. Or jusqu'à ce jour, son unique privilège fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il est un instant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des esprits les plus communs, quel est cet instant? Celui où dégagées de l'obscurité des mots, & réduites à des propositions plus ou moins simples, elles ont passé de l'empire du génie dans celui des sciences. Jusque-là semblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures célestes, attendant l'instant qu'elles doivent animer un corps & paroître à la lumière, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y saisisse & les transporte au séjour terrestre. Une fois descendues sur la terre & déjà apperçues des excellents esprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce siècle, dit M. de Voltaire, si l'on écrit communément mieux en prose que dans le siècle passé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modèles exposés devant eux. Les modernes ne se vanteroient pas de cette supériorité, si le génie du dernier siècle déjà converti en science, * 42. ne fût, si je l'ose dire, entré dans la circulation. Lorsque les découvertes du génie se sont métamorphosées en sciences, chaque dé-

couverte déposée dans leur temple y devient un bien commun ; le temple s'ouvre à tous. Qui veut savoir , fait , & est à peu près sûr de faire tant de toises de science par jour. Le temps fixé pour les apprentissages en est la preuve. Si la plupart des arts au degré de perfection où maintenant ils sont portés , peuvent être regardés comme le produit des découvertes des hommes de génie mises bout-à-bout , il faut donc pour exercer ces arts , que l'ouvrier réunisse en lui , & sache heureusement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'esprit humain & de son aptitude à saisir toute espèce de vérité !

Si des arts je passe aux sciences , on reconnoît également que les vérités dont l'aperce-
 vance eût autrefois déifié leur inventeur , sont aujourd'hui très-communes. Le système de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle , comme d'un Astronome que le desir de la gloire ou la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les Cieux. A-t-il aperçu dans leur profondeur quelqu'astre ou quelque Satellite nouveau ? il appelle ses amis : ils montent , regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même astre , parce qu'avec des organes à peu près semblables , les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever , il seroit des vérités qui dans l'étendue des siècles , n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organisés. Le reste des habitants seroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du carré de l'hypoténuse égal au carré des deux autres côtés du triangle , ne seroit connu que d'un nouveau Pythagore : l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées , sont conçues de tous : de-là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorsqu'on se dit , *rien de plus simple que cette vérité , comment ne l'aurois-je pas toujours aperçue ?* Ce langage a sans doute quelquefois été celui de l'envie. Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique , *rien* , disoient les courtisans , *de plus fou que cette entreprise*. A son retour , *rien* , disoient-ils , *de plus facile que cette découverte*. Ce langage , souvent celui de l'envie , n'est-il jamais celui de la bonne foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle , & bientôt accoutumé à la regar-

der comme triviale , on croit l'avoir toujours sue.

A-t-on une idée nette de l'expression d'une vérité ; a-t-on non seulement dans sa mémoire , mais encore habituellement présentes à son souvenir toutes les idées de la comparaison desquelles cette vérité résulte ; n'est-on enfin aveuglé par aucun intérêt , par aucune superstition ? cette vérité bientôt réduite à ses moindres termes , c'est-à-dire , à cette proposition simple , *le blanc est blanc , le noir est noir* , sera conçue presque aussitôt que proposée.

En effet si les systèmes des Lockes & des Newtons , sans être encore portés au dernier degré de clarté , sont néanmoins généralement enseignés & connus , les hommes organisés , comme le commun d'entr'eux , peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or concevoir leurs idées , * 43. c'est avoir la même aptitude à l'esprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités , & de ce que leur science est en général toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre , peut-on en conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues ? cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'Esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

U Ne vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ses élèves les principes d'une science & leur en démontrer les vérités déjà connues ? que fait-il ? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais qui les lui présente ? le hasard. C'est le maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer, enfin les mêmes

mêmes opérations à faire [a]. L'esprit nécessaire pour atteindre aux vérités déjà connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élèvent; mais cette différence entr'eux est l'effet; 1°. des différentes positions où ils se trouvent & de cet enchaînement de circonstances auquel on donne le nom de hazard; 2°. du desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parens, pour voir & entretenir

[a] Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour suivre la démonstration d'une vérité déjà connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique, l'inventeur en ce genre fait déjà la géométrie, il en a les figures habituellement présentes à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement; son attention enfin peut se porter toute entière sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'élève, ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à son souvenir, & l'observation de leurs rapports.

son amour? La plus sotte est souvent la plus inventive.

L'homme sans passions est incapable du degré d'application auquel est attachée la supériorité d'esprit; supériorité, dis-je, qui peut-être est moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais si tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence?



NOTES.

1. **S**I les hommes & sur-tout les Européens, disent les Baniens, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parents *Cutteri* & *Toddicastrée*. Ce Cutteri second fils de *Pourons* & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du monde, tourne les pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *Chuchery* & lui d'une épée. Dès qu'ils s'aperçoivent, ils s'attaquent, se frappent ; le combat dure deux jours & demi : le troisième, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

2. Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le fais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que

l'homme doit son esprit : le besoin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce n'est point parce que je suis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit malheur ; *ce grand maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur & le desir de s'y soustraire nous force à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet ? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les Fortaines, ni les Scarrons n'ont passé pour tristes, & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier ? cette figure se grave dans ma mémoire comme modele de beauté ; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. De-là, la diversité de nos goûts & la raison pour laquelle l'un préfère la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

4. Cette décision de l'église fait sentir le ridi-

cule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque ? Mais si l'église & les jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or de quelle nature peut être cette cause ? ce n'est pas de l'espece de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur : c'est au contraire de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes que ce n'est pas sans honte que j'y répons.

5. La primitive église ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siècle. Il étoit philosophe Platonicien. Théophile alors évêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de le laisser baptiser. Ce philosophe y consentit à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de temps après les habitants de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur évêque. Synésius refuse l'épiscopat ; & tels sont les motifs que dans sa cent cinquieme lettre il donne à son frere de son refus. » Plus je m'examine, dit-il, moins je me sens propre à l'é-

» piscopat : j'ai jusqu'ici partagé ma vie entre
» l'étude de la philosophie & l'amusement. Au
» sortir de mon cabinet je me livre au plaisir.
» Or il ne faut pas, dit-on, qu'un évêque se ré-
» jouisse ; c'est un homme divin. Je suis d'ail-
» leurs incapable de toute application aux affaires
» civiles & domestiques. J'ai une femme que
» j'aime : il me seroit également impossible de la
» quitter ou de ne la voir qu'en secret. Thé-
»ophile en est instruit ; mais ce n'est pas tout.
» L'esprit n'abandonne pas les vérités qu'il s'est
» démontrées. Or les dogmes de la philosophie
» sont contradictoires à ceux qu'un évêque doit
» enseigner. Comment prêcher la création de
» l'ame après le corps, la fin du monde, la ré-
» surrection, & enfin tout ce que je ne crois
» pas ? je ne puis me résoudre à la fausseté. Un
» philosophe dira-t-on, peut se prêter à la
» foiblesse du vulgaire, lui cacher des vérités
» qu'il ne peut pas porter. Oui : mais il faut
» alors que la dissimulation soit absolument né-
» cessaire. Je serai évêque, si je puis conserver
» mes opinions, en parler avec mes amis ; & si
» pour entretenir le peuple dans l'erreur, l'on
» ne me force point à lui débiter des fables :
» mais s'il faut qu'un évêque prêche contre ce
» qu'il pense, & pense comme le peuple, je
» refuserai l'épiscopat. Je ne fais s'il est des vé-

» rités qu'on doit cacher au vulgaire : mais je
 » fais qu'un évêque ne doit pas prêcher le con-
 » traire de ce qu'il croit. Il faut respecter la vé-
 » rité comme Dieu, & je proteste devant Dieu
 » que je ne trahirai jamais mes sentimens dans
 » mes prédications « — Synésius malgré sa ré-
 pugnance fut ordonné évêque & tint parole. Les
 hymnes qu'il composa ne sont que l'exposition
 des systêmes de Pythagore, de Platon & des
 Stoïciens ajustés aux dogmes & au culte des
 chrétiens.

5. La pieuse calomnie est encore une vertu
 de nouvelle création. Rousseau & Moi en avons
 été les victimes. Que de faux passages de nos
 ouvrages cités dans les mandemens de saints
 évêques ! Il est donc maintenant de saints calom-
 niateurs.

7. Le clergé qui se dit humble, ressemble à
 Diogène dont on voyoit l'orgueil à travers les
 trous de son manteau.

8. Qu'en lise à ce sujet les derniers chapitres
 de la règle de St. Benoît, l'on y verra que si les
 moines sont impitoyables & méchants, c'est
 qu'ils doivent l'être.

En général des hommes assurés de leur sub-
 sistance & sans inquiétude à cet égard, sont
 durs : ils ne plaignent point dans les autres des
 maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs le

bonheur ou le malheur des moines retirés dans un cloître est entièrement indépendant de celui de leurs parens & de leurs concitoyens. Les moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les loix monastiques qui condamnent le religieux à l'inhumanité. En effet qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance ? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassemble les hommes en société. Les loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public ? Dès-lors je deviens méchant. De là la dureté des gouvernemens arbitraires, & la raison pour laquelle les moines & les despotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, selon les temps divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'église s'en est clairement expliquée dans le concile de Bâle tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les écritures ; les peres de ce concile leur répondirent par la bouche du cardinal de Casan : « que les » écritures n'étoient point absolument nécessaires pour la conservation de l'église, mais seulement pour la mieux conserver : qu'il falloit

» toujours interpréter l'écriture selon le courant
 » de l'église actuelle, qui changeant de senti-
 » ment, nous oblige de croire que Dieu en
 » change aussi „

10. On vante beaucoup les restitutions que fait faire la religion. J'ai vu quelquefois restituer le cuivre, & jamais l'or. Les moines n'ont point encore restitué d'héritage, ni les princes catholiques les royaumes envahis en Amérique.

11. C'est une justice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au prince d'opposer à une armée une armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie, art. *vertu*, quelle surprise d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation sur ce sujet. *O homme ! s'écrie le compositeur de cet article. Veux-tu savoir ce que c'est que vertu ? Rentre en toi-même. Sa définition est au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne seroit-elle pas également au fond du cœur de l'auteur, & supposé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée ? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une si bonne opinion de leurs lecteurs, & si peu d'eux-mêmes. Si cet écrivain eût médité plus long-temps le mot *vertu*, il eût senti qu'elle consiste dans la connoissance de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'elle suppose par conséquent la

formation des sociétés. Avant cette formation , quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante ? L'homme des forêts , l'homme nu & sans langage , peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse , mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une isle déserte , abandonné à moi-même , j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un , ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses* ? Les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est , à mon sens , préférable à toute déclamation obscure & empoulée sur la vertu.

Un prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu ; un moraliste qui soutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injustes , est quelquefois un sot , mais plus souvent un fripon qui veut être cru honnête , simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidele de l'humanité , peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je fais , c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne , je me supposerois citoyen de Rome ou de la Grece , & me demanderois si dans la position d'un Coërus , d'un

Regulus, d'un Brutus & d'un Leonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares & les tièdes communs.

13. L'humanité de M. Fénelon est célèbre. Un jour qu'un curé se vantoit devant lui d'avoir les dimanches pros crit les danses de son village, Mr. le curé, dit l'archevêque, soyons moins sévères que les autres; abstenons-nous de danser, mais que les payfans dansent. Pourquoi ne pas leur laisser quelques instans oublier leur malheur? Fénelon, vrai & toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrâce. Bossuet, son rival en génie, étoit moins honnête, il fut toujours en crédit.

14. La morale des jésuites & celle de Jesus, n'ont rien de commun : l'une est destructive de l'autre. Ce fait est prouvé par les extraits qu'en ont donné les parlemens. Mais pourquoi le clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les jésuites & la religion? C'est que dans la langue ecclésiastique, religion est synonyme de superstition. Or, la superstition ou la puissance Papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces religieux. Qu'au reste les Jésuites ne se flattent point de leur rappel en France & en Espagne. On fait de quelles prof-

criptions leur retour y seroit suivi , à quel excès se porte la cruauté d'un jésuite offensé.

15. La crainte qu'inspiroient les jésuites sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues , il falloit des Chauvelins , des âmes nobles , des citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel ordre , le courage seul eût-il suffi ? Non ; il falloit encore du génie : il falloit pouvoir montrer aux citoyens le poignard régicide enveloppé du voile du respect & du dévouement ; faire connoître l'hypocrisie des jésuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels ; il falloit enfin pour enhardir la prudence timide des parlements , leur faire nettement distinguer *l'extraordinaire de l'impossible*.

16. Il en est de l'esprit comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies sciences de la géométrie , de la physique , &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses sciences de la magie , de la théologie , &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre ce que la monnoie africaine , nommée la coquille *Coris* , est à la monnoie d'or & d'argent ; l'une a cours chez quelques nations negres , l'autre dans tout l'univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes

d'une bonne morale? Sur un grand nombre de faits & d'observations. C'est donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obscurité & leur fausseté. En morale, comme en toute autre science, avant d'édifier un système, que faire? Ramasser les matériaux nécessaires pour les construire. On ne peut pas maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée sur l'étude de l'homme & des choses, ne l'emporte autant sur une morale spéculative & théologique, que la physique expérimentale sur une théorie vague & incertaine. C'est parce que la morale religieuse n'eut jamais l'expérience pour base, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténèbres.

18. Les moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns sous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit sans péché prendre la gorge d'une religieuse. Il n'est point d'acte d'impudicité dont la superstition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété : c'étoit un hommage aux Dieux & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

19. Mde. Makaley , illustre auteur d'une histoire d'Angleterre , est le Caton de Londres.
» Jamais , dit-elle , la vue d'un despote , ou d'un
» prince n'a souillé la pureté de mes regards. »

20. Une absurdité commune à tous les peuples , c'est d'attendre de leur Déspote humanité , lumieres. Vouloir former de bons écoliers sans punir les paresseux & récompenser les diligens , c'est folie. Abolir la loi qui punit le vol & l'assassinat , vouloir qu'on ne vole , ni n'assassine , c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un prince s'occupe des affaires de l'état , & qu'il n'ait point d'intérêt de s'en occuper ; c'est-à-dire , qu'il ne puisse être puni , s'il les néglige ; vouloir enfin qu'un homme au-dessus de la loi , c'est-à-dire un homme sans loi , soit toujours humain & vertueux , c'est vouloir un effet sans cause. Transporte-t-on des hommes liés & garrottés dans la caverne de l'ogre , il les dévore. Le despote est l'ogre.

21. Les Calmouks épousent tant de femmes qu'ils veulent ; ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceste chez eux n'est point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un pere épouse sa fille sans scrupule ; aucune loi ne le lui défend.

22. Chacun se dit , j'ai les plus saines idées de

la vertu : qui ne pense pas comme moi a tort. Chacun se moque de son voisin. Tout le monde se montre au doigt, & ne rit jamais de soi què sous le nom d'autrui. Le même inquisiteur qui condamnoit Galilée, méprisoit certainement la scélératesse & la stupidité des juges de Socrate ; il ne pensoit pas qu'un jour, il seroit, comme eux, le mépris de son siècle & de la postérité. La sorbonne se croit-elle imbécille pour avoir condamné Rousseau, Marmontel, moi, &c. ? Non. C'est l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboise ; & Richelieu qui le relégua , fut le premier des ministres, dit le cardinal de Retz, qui osa punir dans les magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au roi des vérités, pour la défense desquelles leur serment les obligeoit d'exposer leur vie.*

24. S'il est vrai que la vertu soit utile aux états, il est donc utile d'en présenter des idées nettes, & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le livre de *l'Esprit*, discours 3, chap. 13, m'a paru la seule vraie. » La vertu, » ai-je dit, n'est autre chose que le desir du bonheur public. Le bien général est l'objet de la » vertu & les actions qu'elle commande, sont » les moyens dont elle se sert pour remplir cet

» objet. L'idée de la vertu , ai-je ajouté , peut
 » donc être par-tout la même.

« Si dans les siècles & les pays divers , les hommes ont paru s'en former des idées différentes : si des philosophes ont en conséquence » cité
 » l'idée de la vertu comme arbitraire ; c'est qu'ils
 » ont pris pour la vertu même , les divers moyens
 » dont elle se sert pour remplir son objet ,
 » c'est-à-dire , les diverses actions qu'elle commande. Ces actions ont sans contredit été
 » quelquefois très-différentes , parce que l'intérêt
 » des nations change selon les siècles & leur
 » position , & qu'enfin le bien public peut jusqu'à un certain point , s'opérer par des moyens
 » différens. »

L'entrée d'une marchandise étrangère aujourd'hui permise en Allemagne , comme avantageuse à son commerce & conforme au bien de l'état , peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel , si par quelques circonstances , cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. » Les mêmes actions peuvent donc
 » successivement devenir utiles & nuisibles à un
 » peuple , mériter tour-à-tour le nom de vertueuses ou de vicieuses , sans que l'idée de la vertu
 » change , & cesse d'être la même. »

Rien de plus d'accord avec la loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des principes
 aussi

aussi sains, aussi conformes au bien général, eussent été condamnés? Imagineroit-on qu'on eût poursuivi un homme, » qui définissant la » vraie probité, l'habitude des actions utiles à » la patrie, regarde comme vicieuse toute action nuisible à la société? » N'étoit-il pas évident qu'un tel écrivain ne pouvoit avancer des maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même. Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même clergé, qui sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'église romaine, sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice, » nisi vellet contra » conscientiam peccare* ». Le pape, selon ce jésuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste, & de replonger enfin la morale dans le cahos dont les philosophes ont tant de peine à la tirer. L'église devoit-elle approuver ces principes? Pourquoi le pape en permit-il la publication? C'est qu'ils flattoient son orgueil.

L'ambition papale, toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix des

moyens. En quel pays la maxime la plus abominable , la plus contraire au bien public , n'est-elle pas tolérée du puissant auquel elle est favorable ? En quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil & bas , qui répète sans cesse au prince » Ton pouvoir sur tes sujets est sans bornes ; tu peux à ton gré les dépouiller de leurs biens , les jeter dans les fers , & les livrer au plus cruel supplice. » C'est toujours impunément que le renard répète au lion :

» Vous leur fîtes , seigneur ,

» En les croquant beaucoup d'honneur. »

Les seules phrases qu'on ne répète point sans danger aux princes , sont celles où l'on fixe les bornes que la justice , le bien public & la loi naturelle , mettent à leur autorité.

25. Par métaphysique , je n'entends pas ce jargon inintelligible qui , transmis des prêtres Egyptiens à Pythagore , de Pythagore à Platon , de Platon à nous , est encore enseignée dans quelques écoles. Par ce mot , j'entends , comme Bacon , la science des premiers principes de quelque art ou science que ce soit. La poésie , la musique , la peinture ont leurs principes fondés sur une observation constante & générale ; elles ont donc aussi leur métaphysique.

Quant à la métaphysique scholastique , est-ce

une science ? Non : mais , comme je viens de le dire , un jargon : elle n'est goûtée que de l'esprit faux qui s'accommode d'expressions vuides de sens ; que de l'ignorant qui prend les mots pour des choses , & que du fripon qui veut faire des dupes. L'homme sensé la méprise.

Toute métaphysique non fondée sur l'observation , ne consiste que dans l'art d'abuser des mots. C'est cette métaphysique qui dans les pays des chymeres court sans cesse après des boules de savon , dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les écoles théologiques , elle les divise encore par ses subtilités ; elle peut encore rallumer le fanatisme , & faire de nouveau ruisseler le sang humain.

Je compare ces deux sortes de métaphysiques aux deux philosophies différentes de Démocrite & de Platon. C'est de la terre que le premier s'élève , par degré , jusqu'au ciel ; & c'est du ciel que le second s'abaisse , par degré , jusqu'à la terre. Le système de Platon est fondé sur les nues , & le souffle de la raison a déjà en partie dissipé les nuages & le système.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent , si l'on lui conserve la même valeur numéraire , le soldat croit avoir à-peu-près la même paye. Le magistrat en droit de juger

définitivement jusqu'à la concurrence de certaine somme, c'est-à-dire, tels poids en argent, n'ose juger jusqu'à la concurrence de la moitié de cette somme. Voilà comme les hommes sont dupes des mots & de leur signification incertaine. Les écrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, sans attacher à ce mot d'idées nettes & précises? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* est une des expressions vagues, dont chaque nation se forme des idées différentes; que s'il est de *bonnes mœurs universelles*, il en est aussi de *locales*; & qu'en conséquence, je puis sans blesser les *bonnes mœurs*, avoir un sérail à Constantinople & non à Vienne.

27. Les disputes théologiques ne sont & ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Si ces disputes ont souvent occasionné de grands mouvements sur la terre, c'est que les princes, dit M. de la Chalotais, séduits par quelques théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les gouvernements les méprisent, les théologiens, après s'être injuriés, & s'être réciproquement accusés d'hérésie, &c. se laisseront de parler sans s'entendre & sans être entendus. La crainte du ridicule leur imposera silence.

28. C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme. Il n'est point d'homme éclairé

qui ne reconnoisse une force dans la nature. Il n'est donc point d'Athée.

Celui-là n'est point Athée qui dit, le mouvement est Dieu ; parce qu'en effet le mouvement est incompréhensible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par ses effets, & qu'enfin c'est par lui que tout s'opère dans l'univers.

Celui-là n'est pas Athée, qui dit au contraire : le mouvement n'est pas Dieu, parce que le mouvement n'est pas un être, mais une manière d'être.

Ceux-là ne sont pas Athées qui soutiennent le mouvement essentiel à la matière, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre ; voit-on tous les corps se détruire & se reproduire sans cesse sous des formes différentes ; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une dissolution éternelle, qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue, inhérent aux corps, & que le mouvement ne soit cause de ce qui est. En effet, diroit M. Hume, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concomitance de deux faits, & que par-tout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mou-

vement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénètre la substance. Mais les philosophes qui sont de cette dernière opinion sont-ils Athées ? Non : ils reconnoissent également une force inconnue dans l'univers. Ceux-mêmes qui n'ont point d'idée de Dieu, sont-ils Athées ? Non : parce que tous les hommes le feroient ; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité ; parce qu'en ce genre toute idée obscure est égale à zero , & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu , c'est comme le prouve M. Robinet, dire sous un tour de phrase différent , qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talents puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espece ; le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire. S'alume-t-il également en tous les pays ? Il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers. Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un royaume, où l'on a si maltraité les Voltaires, les Montesquieux, &c. Si la France, disent les Anglois, est réputée un pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

30. Loin de condamner l'esprit de système, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux

efforts faits pour défendre ou détruire ces systèmes qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe tous les phénomènes physiques de la nature; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les contes & les systèmes: ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les écoles publiques: pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain cardinal, fut-il en tous les temps des prêtres, des religions & des forciers? C'est, répondit-il, qu'en tous les temps, il fut des abeilles & des frêlons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des fripons.

32. Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé publiquement comme utile. Il

prit naissance dans les écoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, le crut si dangereux qu'il défendit, sous peine de mort, de l'enseigner dans ses états.

33. On fait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le prêtre papiste : qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication ; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux peuples & aux rois ; & qu'ils prétendoient avoir, comme les inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les peuples où ils s'établissoient.

34. J'assistois un jour aux représentations que le clergé d'une cour d'Allemagne faisoit à son prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le clergé croyoit assurer le prince que la religion étoit perdue dans ses états, que la débauche & l'impiété y marchaient le front levé, que les saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondemens du trône & des autels, & qu'en conséquence les évêques enjoignoient au souverain d'armer les loix contre la liberté de penser,

de protéger l'église , & d'en détruire les ennemis , telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

» Prince , votre clergé est riche & puissant ,
 » & voudroit l'être encore davantage. Ce n'est
 » point la perte des mœurs & de la religion ,
 » c'est celle de son crédit qu'il déplore. Il desire
 » le plus grand , & vos peuples sont sans res-
 » pect pour le sacerdoce. Nous les déclarons
 » donc impies : nous vous sommons de rani-
 » mer leur piété , & donner à cet effet à votre
 » clergé plus d'autorité sur eux. Le moment
 » choisi pour se porter accusateur de vos peu-
 » ples & vous irriter contr'eux , n'est peut-être
 » pas le plus favorable , jamais vos soldats n'ont
 » été si braves , vos artisans plus industrieux ,
 » vos citoyens plus amis du bien public & par
 » conséquent plus vertueux. On vous dira sans
 » doute que les peuples les plus immédiatement
 » soumis au clergé , que les romains modernes,
 » n'ont , ni la même valeur , ni le même
 » amour pour la patrie , ni par conséquent la
 » même vertu. On ajoutera peut-être que l'Es-
 » pagne & le Portugal où le clergé commande
 » si impérieusement , sont ruinés & dévastés par
 » l'ignorance , la paresse & la superstition , &
 » qu'enfin entre tous les peuples , ceux qui
 » sont généralement honorés & respectés , sont

» ces mêmes peuples éclairés auxquels l'église
» catholique donnera toujours le nom d'im-
» pies. »

» Que votre oreille, ô prince, soit toujours
» fermée à de pareilles représentations : que de
» concert avec son clergé, elle répande les téné-
» bres dans son empire, & sache qu'un peuple
» instruit, riche & sans superstition est aux yeux
» du prêtre un peuple sans mœurs. Sont-ce en ef-
» fet des citoyens aisés & industrieux qui, par
» exemple, auront pour la vertu de la continence
» tout le respect qu'elle mérite ?

» Il en est, dira-t-on, à cet égard du siècle
» présent, comme des siècles passés. Charle-
» magne créé saint pour sa libéralité envers le
» sacerdoce, aimoit les femmes comme Fran-
» çois I. & Henri VIII. Henri III, roi de France,
» avoit un goût moins décent. Henri IV, Elisa-
» beth, Louis XIV, la reine Anne caressaient
» leurs maîtresses ou leurs amants de la même
» main dont ils terrassoient leurs ennemis. On
» ajoutera que les moines eux-mêmes ont pres-
» que toujours cueilli en secret les plaisirs dé-
» fendus, & qu'enfin sans changer la constitu-
» tion physique des citoyens, il est très-difficile
» de les arracher au penchant damnable qui les
» porte vers les femmes. Il est cependant un
» moyen de les y soustraire. C'est de les appau-

» vrir. Ce n'est point des corps sains & bien
 » nourris qu'on peut chasser le démon de la
 » chair : l'on n'y parvient que par la priere &
 » le jeûne.

» Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voi-
 » sins, Votre Majesté nous permette donc de
 » dépouiller ses sujets de toute superfluité, de di-
 » mer leurs terres, de piller leurs biens & de les
 » tenir au plus étroit nécessaire. Si touchée de
 » ces pieuses remontrances, elle se rend à nos
 » prieres, que de bénédictions accumulées sur
 » elle ? Tout éloge seroit au-dessus d'une action
 » si méritoire. Mais dans un siècle où la corrup-
 » tion infecte tous les esprits, où l'impiété en-
 » durcit tous les cœurs, peut-on espérer que Vo-
 » tre Majesté & ses ministres adoptent un con-
 » seil si salutaire, un moyen si facile d'assurer
 » la continence de ses sujets ?

» Quant à la profanation des saints jours, nos
 » remontrances à cet égard paroîtront encore ab-
 » surdes. L'homme qui travaille fêtes & diman-
 » ches, ne s'enivre point, il ne court point les
 » femmes, il ne nuit à personne ; il fert son pays,
 » il accroît l'aisance de sa famille ; il augmente
 » le commerce de sa nation.

» De deux peuples également puissans & nom-
 » breux, que l'un fête, comme en Espagne cent-
 » trente deux jours de l'année & quelquefois le

» lendemain, que l'autre au contraire n'en fête
» aucun, le dernier de ces peuples aura 80. ou
» 90. jours de travail plus que le premier. Il
» pourra donc fournir à plus bas prix les mar-
» chandises de ses manufactures; ses terres se-
» ront mieux cultivées, ses moissons plus abon-
» dantes Il aura mis la balance du commerce
» en faveur de son pays. Ce dernier peuple plus
» riche & plus puissant que le premier; pourra
» donc un jour lui donner la loi. Rien de com-
» mun entre l'intérêt national & l'intérêt du
» clergé. Uniquement jaloux de commander,
» que veut le prêtre? Rétrécir l'esprit des sou-
» verains, éteindre en eux jusqu'aux lumières
» naturelles. Un peuple est-il gouverné par de
» tels princes? Il est tôt ou tard la proie d'un
» voisin plus riche, plus éclairé, & moins su-
» perstitieux. Aussi la grandeur du clergé catho-
» lique est-elle toujours destructive de la gran-
» deur d'un état. Les prêtres déclament-ils contre
» la profanation des fêtes; qu'on ne s'y trompe
» pas, ce n'est point l'amour de Dieu, c'est l'a-
» mour de leur autorité qui les anime. Ce que
» leur apprend à ce sujet l'expérience, c'est que
» moins un homme fréquente les temples,
» moins il a de respect pour leurs ministres, &
» moins ces ministres ont de crédit sur lui. Or
» si la puissance est la première passion du pré-

» tre, peu lui importe que le jour de fête soit
 » pour l'artisan un jour de débauche, qu'au for-
 » tir du temple il coure les filles & les cabarets ,
 » & qu'enfin les après vêpres soient si scandaleux.
 » Plus de péchés , plus d'expiations , plus d'of-
 » frandes , plus le sacerdoce acquiert de richesses & de pouvoir. Quel est l'intérêt de l'église ?
 » de multiplier les vices. Que demande-t-elle
 » aux hommes ? d'être stupides & pécheurs. Voi-
 » là, SIRE , ce que nous reprochent les impies.
 » Quant à la liberté de la presse , si votre clergé
 » s'élève si violemment contr'elle , s'il vous re-
 » dit sans cesse qu'elle sappe les fondements
 » de la foi & rend la religion ridicule , ne l'en
 » croyez pas.

» Ce n'est pas que le clergé ne sente comme
 » le solide & l'ingénieux auteur , de l'*investigator*
 » *anglois* , que la vérité est à l'épreuve du ridi-
 » cule , que le ridicule ne mord point sur elle &
 » qu'il en est la pierre de touche. Un ridicule
 » jetté sur une démonstration est de la boue jet-
 » tée sur du marbre , elle le tache un instant ,
 » se sèche ; il pleut & la tache a disparu. Con-
 » venir qu'une religion ne peut supporter le ri-
 » dicule , ce seroit en avouer la fausseté. L'é-
 » glise catholique ne répète-t-elle pas sans cesse
 » que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais

» contre elle ? Oui : mais les prêtres ne font pas
» la religion. Le ridicule peut affoiblir leur auto-
» rité, peut enchaîner leur ambition. Ils crie-
» ront donc toujours contre la liberté de la pres-
» se, exigeront que votre Majesté interdise à ses
» sujets le droit d'écrire & de penser, qu'elle les
» dépouille à cet égard des privileges de l'hom-
» me & ferme enfin la bouche à quiconque pour-
» roit l'instruire.

» Si tant de demandes vous paroissent indis-
» crettes & que jaloux du bonheur de vos peu-
» ples, vous vouliez, SIRE, ne commander qu'à
» des citoyens éclairés, sachez que la même
» conduite qui vous rendra cher à vos sujets &
» respectable à l'étranger, vous fera imputée à
» crime par votre clergé. Redoutez la vengeance
» d'un corps puissant, & pour la prévenir, re-
» mettez-lui votre épée, c'est alors qu'assuré de
» la piété de vos peuples, le sacerdoce pourra
» recouvrer sur eux son ancienne autorité, l'é-
» tendre de jour en jour, & lorsque cette auto-
» rité sera affermie, s'en servir pour vous y sou-
» mettre vous-même.

» Nous desirons d'autant plus vivement que
» Votre Majesté ait égard à cette supplique &
» nous octroie notre demande, qu'elle nous dé-
» livrera d'une iniquité sourde, & qui n'est pas
» sans fondement. Il peut établir des Quakers

» dans ses états , ils peuvent se proposer de don-
 » ner gratis aux villes , bourgs , villages , &
 » hameaux , toute l'instruction morale & reli-
 » gieuse qui leur est nécessaire. Il peut d'ail-
 » leurs se former quelque compagnie de fi-
 » nance qui prenne au rabais de l'entreprise de
 » cette même instruction , & la fournisse meil-
 » leure & à meilleur compte. Qui fait s'il ne
 » prendroit point alors envie aux magistrats de
 » s'emparer de nos richesses , d'acquitter avec
 » nos biens une partie de la dette nationale , &
 » par ce moyen de faire peut-être de votre na-
 » tion la plus redoutable de l'Europe. Or il nous
 » importe peu , SIRE , que vos peuples soient
 » heureux & redoutés , mais beaucoup que le
 » sacerdoce soit riche & puissant. «

Voilà ce que me parurent contenir les repré-
 sentations du clergé. Je ne me lassais point de
 considérer l'adresse , l'habileté avec laquelle les
 Prêtres avoient en tous pays toujours demandé
 au nom du ciel , la puissance & les richesses de
 la terre ; j'admirois la confiance qu'ils avoient
 toujours eue dans la sottise des peuples & sur-
 tout des puissants. Mais ce qui m'étonnoit en-
 core plus , c'étoit (en me rappelant les siècles
 d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des
 souverains avoient toujours été au-delà de l'attente
 du clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la loi naturelle. Le contraire est prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la loi naturelle, c'est en tant qu'il est l'auteur de la sensibilité physique, & qu'elle est mere de la raison humaine. Cette espece de sensibilité, lors de la réunion des hommes en société les força, comme je l'ai dit, de faire entr'eux des conventions & des loix dont la collection compose ce qu'on appelle la loi naturelle. Mais cette loi fut-elle la même chez les divers peuples ? Non : sa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'esprit humain, à la connoissance plus ou moins étendue que les sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuisible, & cette connoissance fut chez toutes les nations le produit du temps, de l'expérience & de la raison.

Pour nous faire voir en Dieu l'auteur immédiat de la loi naturelle, & par conséquent de toute justice, les théologiens doivent-ils admettre en lui des passions telles que l'amour ou la vengeance ? Doivent-ils le peindre comme un Etre susceptible de prédilection, enfin comme un assemblage de qualités incohérentes ? Est-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la justice ? Falloit-il ainsi vouloir concilier

lier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, sans s'appercevoir de l'impossibilité d'un tel alliage ? Il est tems que l'homme sourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les seuls enseignemens de la sagesse : sortons, dit S. Paul, de notre assoupissement ; la nuit de l'ignorance est passée ; le jour de la science est venu. Couvrons-nous des armes de la lumière pour détruire les fantômes des ténèbres, & pour cet effet rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raison.

36. Se peut-il qu'on ait chez presque tous les peuples attaché l'idée de sainteté à l'observation d'une cérémonie rituelle, d'une Ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les seuls citoyens constamment vertueux & humains, sont les hommes heureux par leur caractère. En effet quels sont parmi les dévots les hommes les plus estimables ? Ceux qui pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un Enfer. Quels sont au contraire parmi ces mêmes dévots les hommes les plus odieux & les plus barbares ? Ceux qui timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'Enfer ouvert sous leurs pas. Pourquoi les dévotes sont-elles en général le tourment de leur maison, crient-elles sans cesse après leurs valets, en sont-elles si haïes ? C'est que toujours en transe du Diable, elles le voient toujours

prêt à les emporter , & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la jeunesse est en général plus vertueuse & plus humaine que la vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé, qu'elle est plus heureuse. La nature fut sage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80. ou 100. ans. Si le Ciel eût prolongé sa vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie sous le nom de Dalai Lama, si le grand pontife est immortel : en Italie, sous le nom de Pape, le même pontife est infailible. Dans les pays des Mongales, si le vicaire du grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, vicaire du Dieu vivant; en Europe le pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, si dans le dessein d'avilir & de soumettre les rois, les pontifes sous les noms de Califes, de Lama, de Daïro, ont fait baisser leurs pieds aux empereurs : si ces pontifes ont exigé que montés sur leur mule, les empereurs en tinsent la bride & les promenaient ainsi par les rues, le pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des empereurs & des monarques d'Occident ? Les pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les princes la même soumission.

Si les disputes pour le califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la pa-

pauté, l'ont pareillement fait couler en Occident. Six papes assassinerent leurs prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Orthodoxie donné à la religion du plus fort, & celui d'hérésie à celle du foible ? Par-tout le pouvoir Sacerdotal fut producteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre. Par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises théologiques & donnèrent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de religion que les peuples se sont par-tout montrés les mêmes : ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux, lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux vainqueurs des Chinois veulent leur couper les cheveux : ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes, ils se révoltent. Le roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Écossais, ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les peuples sont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes causes élèvent & détruisent les empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel prince en occupoit le trône? Un imbécille, une Idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, & qui toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intrigants sans esprit, sans lumière & sans courage. Qui commandoit aux empires d'Orient & d'Occident, lorsque Rome & Constantinople furent prises & saccagées par Alaric & Mahomet second? Des princes de la même espece. Tel étoit peut-être l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes, c'est l'avilissement & l'ignorance où tombent successivement tous les peuples selon l'intérêt que le gouvernement croit avoir de les abrutir. Un ministre est-il inepte? Craint-il si les peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés, & la stupidité d'un peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale.

Une cause de la même espece n'aime-t-elle pas du même esprit, ceux que le hazard élève aux mêmes emplois? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue & la même incapacité pour les affaires d'administrations, à quoi l'attribuer ? Au défaut de leur organisation ? Non : mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des loix ; il agrandit sa mémoire & retrecit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises & les bras des bouchers en font la preuve. Si les muscles de la raison sont dans les gens de loix communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes ; que la différence des climats n'a point d'influence sur les esprits & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois comme l'Islandois s'assied près de sa barrique d'eau-de-vie jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les pays les femmes ont comme en France le même desir de plaire, le même goût pour la parure ; le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la capitale, où toujours environnées d'un

plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promene ses regards sur l'univers entier, si l'on reconnoît la même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes sensibles les uns aux autres, ne different que par la diversité de leur instruction; qu'en tous les pays leurs organes sont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même usage, & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoises, sont par cette raison aussi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains Européennes. Rien n'indique donc, comme on le répète sans cesse, que ce soit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des esprits.

38. Les ruses des prêtres sont les mêmes partout. Par-tout les prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des laïcs. L'église romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les prêtres pour

les mêmes sommes , vendent à peu près les mêmes espérances.

„ A Tinagogo , (dit l'auteur de l'Histoire
 „ générale des Voyages , *Tom. IX. Pag. 462.*)
 „ le troisieme jour d'après un sacrifice qui se fait
 „ à la nouvelle lune de décembre , on place dans
 „ six longues & belles rues , une infinité de ba-
 „ lances suspendues par une verge de bronze.
 „ Là , chaque dévot pour obtenir la rémission de
 „ ses péchés , monte dans l'un des plateaux de
 „ ces balances , & selon l'espece différente de ses
 „ fautes , met pour contrepoids dans l'autre pla-
 „ teau différentes especes de denrées ou de mon-
 „ noies. Se reproche-t-il la gourmandise , la
 „ violation du jeûne ? il se pese contre du miel ,
 „ du sucre , des œufs , & du beurre. S'est-il li-
 „ vré aux plaisirs sensuels ? Il se pese contre du
 „ coton , de la plume , du drap , des parfums &
 „ du vin. A-t-il été dur envers les pauvres ? Il
 „ se pese contre des pieces de monnoie. Est-il
 „ paresseux ? contre du bois , du riz , du char-
 „ bon , des bestiaux & des fruits. Est-il enfin
 „ orgueilleux ? il se pese contre du poisson sec ,
 „ des balais , de la fiente de vaches , &c. Tout
 „ ce qui sert de contrepoids aux pécheurs appar-
 „ tient aux prêtres. Toutes ces especes de dons ,
 „ forment des piles d'une grande hauteur. Les
 „ pauvres même qui n'ont rien à donner , ne

„ font point exempts de ces aumônes. Ils offrent
 „ leurs cheveux. Plus de cent prêtres font assis les
 „ ciseaux en main pour les leur couper. Ces che-
 „ veux forment aussi de grands monceaux. Plus
 „ de mille prêtres rangés en ordre, en font des
 „ cordons, des tresses, des bagues, des brace-
 „ lets, &c. que des dévots achètent & empor-
 „ tent comme des précieux gages de la faveur
 „ du Ciel. Pour se faire une idée de la somme à
 „ laquelle on peut évaluer ces aumônes pour la
 „ seule Pagode de Tinagogo, il suffira, dit Pin-
 „ to, auteur de cette relation, de rapporter
 „ que l'ambassadeur ayant demandé aux prê-
 „ tres, à quelle somme ils estimoient ces aumô-
 „ nes, ils lui répondirent sans hésiter, que des
 „ seuls cheveux des pauvres, ils en tiroient cha-
 „ que année plus de cent mille Pardins, qui font
 „ quatre-vingt-dix-mille ducats portugais ”.

39. Quelques philosophes ont défini l'homme, *un singe qui rit*, d'autres, *un animal raisonnable*. Quelques-uns enfin, *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de besoin, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs aussi vain & aussi orgueilleux que crédule, il pense que tous les mondes sont faits pour la terre, & que la terre est faite pour lui. Cette définition ou descrip-

tion de l'homme ne seroit-elle pas la plus vraie ?

40. Chacun demande qu'est-ce que vérité ou évidence ? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence est un dérivé de *vide-dere*, *video*, je vois.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour moi ? C'est un fait de l'existence duquel je puis m'assurer par le témoignage de mes sens, jamais trompeurs, si je les interroge avec la précaution & l'attention requise.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour le général des hommes ? C'est pareillement un fait dont tous peuvent s'assurer par le témoignage de leurs sens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque instant l'existence. Tels sont ces deux faits, *deux & deux font quatre*, *le tout est plus grand que sa partie*.

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord, il est un Polype monstrueux nommé Kraken, & que ce Polype est grand comme une petite Ile, ce fait évident pour moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire.

Mais si d'après les voyageurs , je décris la véritable forme des édifices de Pékin , cette description évidente pour ceux qui l'habitent , n'est que plus ou moins probable pour les autres. Aussi le vrai n'est-il pas toujours évident , & le probable est-il souvent vrai. Mais en quoi l'évidence diffère-t-elle de la probabilité ? Je l'ai déjà dit ;

« évidence est un fait qui tombe sous nos sens , &
 » dont tous les hommes peuvent à chaque ins-
 » tant vérifier l'existence. Quant à la probabi-
 » lité , elle est fondée sur des conjectures , sur
 » le témoignage des hommes , & sur cent preu-
 » ves de cette espece. Evidence est un point uni-
 » que. Il n'est point divers degrés d'évidence : il
 » est au contraire divers degrés de probabilité se-
 » lon la différence 1^o. des gens qui attestent ;
 » 2^o. du fait attesté. » — Cinq hommes me di-
 sent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne.
 Ce fait que rien ne contredit , est pour moi très-
 probable. Mais que non-seulement ces cinq hom-
 mes , mais encore cinq cents autres , m'attestent
 avoir rencontré dans ces mêmes forêts , des spec-
 tres , des ogres , des vampires , leur témoignage
 réuni n'a pour moi rien de probable ; parce qu'il
 est en pareil cas encore plus commun de ras-
 sembler cinq cents menteurs , que de voir de tels
 prodiges.

41. Met-on sous nos yeux tous les faits de la

comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle ? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer ? Rien alors ne la dérobe à nos regards ; & cette vérité bientôt réduite à un fait simple , sera par-tout homme attentif , conçue presque aussitôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les sciences ? A deux causes.

L'une au défaut de méthode dans les maîtres.

L'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'élève.

42. Cette métamorphose perpétuelle du génie en science , m'a souvent fait soupçonner que tout dans la nature se prépare & s'amène de lui-même. Peut-être la perfection des arts & des sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la nécessité. Le progrès uniforme des sciences dans tous les pays confirmeroit cette opinion. En effet si dans toutes les nations , comme l'observe M. Hume , *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en prose* , une marche si constante de la raison humaine , me paroîtroit l'effet d'une cause générale & sourde. Elle supposeroit du moins une égale aptitude à l'esprit dans tous les hommes de tous les siècles & de tous les pays.

43. Puisque les hommes convergent & dispu-

tent entr'eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités & par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des politiques & des philosophes ? Que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre ? Si l'on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

Aussi, dit à ce sujet un des plus illustres écrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume, sect. 8. of. Liberty and necessity.

Ce fait prouvé par l'expérience donne la solution du problème proposé, il y a cinq ou six ans, par l'académie de Berlin : savoir, *si les vérités métaphysiques en général, si les premiers principes de la théologie naturelle & de la morale, sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité* ? La regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la patrie* ? Que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses ? Nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Or en général rien de plus facile. Il est donc cer-

tain, si le bien public est l'objet de la morale ; que ses préceptes fondés sur des principes aussi sûrs que ceux de la géométrie, sont comme les propositions de cette dernière science, susceptibles de démonstrations les plus rigoureuses. Il en est de même de la métaphysique. C'est une science vraie, lorsque distinguée de la scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.





SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des esprits.



CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes.

Elles se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événements, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hazard.)

L'autre est le désir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hazard n'est pas précisément aussi favorable à tous ; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hazard, qu'on consulte l'expérience ; elle nous apprendra, que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En chymie, c'est au travail du grand œuvre

que les Adeptes (a) doivent la plupart de leurs secrets. Ces secrets n'étoient pas l'objet de leur recherche ; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différents genres de sciences ce que je dis de la Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hazard a tout découvert. Notre mémoire est le creuset des souffleurs. C'est un mélange de certaines matieres jettées sans dessein dans un creuset, que résultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnans ; & c'est pareillement du mélange de certains faits placés sans dessein dans notre souvenir, que résultent nos idées les plus neuves & les plus sublimes. Toutes les sciences sont également soumises à l'empire du hazard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une maniere aussi frappante.

[a] Quelques adeptes cherchent dans la Genèse la pierre philosophale. Les seuls ecclésiastiques l'y ont trouvée.



CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hazard.

UNE vérité entièrement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation ; lorsque je l'entrevois , elle est déjà découverte. Le premier soupçon est en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier soupçon ? Est-ce à mon esprit ? Non : il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence. Ce soupçon est donc l'effet d'un mot , d'une lecture , d'une conversation (a) , d'un accident , enfin d'un rien auquel je donne le nom de hazard. Or si nous lui sommes redevables de ces premiers soupçons , & par conséquent de ces découvertes , peut-on affurer que nous ne lui devons pas

(a) C'est à la chaleur de la conversation & de la dispute qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y représentent plus & sont perdues sans retour , c'est qu'il est presque impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours de circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hazard.

encore

encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La Syrene de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a longtemps montré cette Syrene à la foire sans que personne en devinât le mécanisme, c'est que le hazard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'est-il pas en France compté parmi les grands esprits ? C'est que son mécanisme est plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres ; il eût dû sa découverte au hazard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-il de cet exemple ?

1. Que toute idée neuve est un don du hazard ;

2. Que s'il est des méthodes sûres pour former des savans & même des gens d'esprit, il n'en est point pour former des génies & des inventeurs. Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hazard, n'est-il pas dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous ? En ce cas, pour-

quoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation ?

La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouïe aux sourds, & la parole aux muets, l'éducation est absolument inutile. Au contraire si le génie est en partie un don du hazard, les hommes après s'être assurés par des observations répétées, des moyens employés par le hazard pour former de grands talens, peuvent en se servant à peu près des mêmes moyens opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talens.

Supposons que pour produire un homme de génie, le hazard doive se combiner en lui avec l'amour de la gloire. Supposons encore qu'un homme naisse dans un gouvernement où loin d'honorer, on avilisse les talens : dans cet empire il est évident que l'homme de génie sera entièrement l'œuvre du hazard. ---

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservé pour les talens, la société particulière où il s'est trouvé (a). ; ou il aura

(a) Il est de telles sociétés chez tous les peuples & même chez les plus stupides, s'ils sont policés,

vécu dans la retraite , & devra alors ce même amour pour la gloire , à l'étude de l'histoire , au souvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent , enfin à l'ignorance du mépris que ses concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons au contraire que cet homme naisse dans un siècle & sous une forme de gouvernement où le mérite soit honoré. Dans cette hypothèse , il est évident que son amour pour la gloire , & son génie ne fera point en lui l'œuvre du hasard , mais de la constitution même de l'état ; par conséquent de son éducation , sur laquelle la forme des gouvernements a toujours la plus grande influence.

Considère-t-on l'esprit & le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hasard ? * 1. il est certain , comme je l'ai déjà dit , qu'en observant les moyens employés par le hasard pour former de grands hommes , on peut d'après cette observation modérer un plan d'éducation qui les multipliant dans une nation , y rétrograisse infiniment l'empire de ce même hasard , & diminue la part immense qu'il a maintenant à notre instruction.

Cependant si c'est à des causes , à des accidents imprévus qu'on doit toujours le premier soupçon , par conséquent la découverte de toute idée

neuve, le hazard conservera donc toujours une certaine influence sur les esprits ; j'en conviens ; mais cette influence a aussi des bornes.

CHAPITRE III.

Des limites à poser au pouvoir du hazard.

SI presque tous les objets considérés avec attention n'enfermoient point en eux la semence de quelque découverte ; si le hazard ne partageoit pas à peu près également ses dons & n'offroit point à tous des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées grandes & neuves, l'esprit seroit presque en entier le don du hazard.

Ce seroit à son éducation qu'on devroit fa science, au hazard qu'on devroit son esprit ; & chacun en auroit plus ou moins, selon que le hazard lui auroit été plus ou moins favorable. Or que nous apprend à ce sujet l'expérience ? C'est que l'inégalité des esprits, est moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hazard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des esprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'observation des ressem-

blances & des différences, des convenances & des disconvenances, qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention est en nous le produit nécessaire de la force inégale de nos passions.

Il n'est point d'homme animé du desir ardent de la gloire, qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'art ou la science qu'il cultive. Il est vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illustrer, c'est le hazard qui présentant à l'un deux des objets de la comparaison desquels il résulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide sa supériorité. Le hazard par l'influence qu'il aura toujours sur le choix des objets qui s'offrent à nous, conservera donc toujours quelque influence sur les esprits. Content-on sa puissance dans ces étroites limites, on a fait tout le possible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitants d'un Empire. Ce qu'elle peut, c'est de les y multiplier; c'est de faire du plus grand nombre des citoyens, des hommes de sens & d'esprit. Voilà jusqu'où s'étend son pouvoir. C'en est assez pour réveiller l'attention des citoyens & les encourager à la culture d'une science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité & en

particulier tant d'ouvrages aux nations qui s'en occuperoient.

Un peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens , & du sens à presque tous , seroit sans contredit le premier peuple de l'univers. Le seul & sûr moyen d'opérer cet effet est d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention.

Les semences de découvertes présentées à tous par le hazard , sont stériles , si l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? Allumer en eux les passions de l'émulation , de la gloire & de la vérité. C'est la force inégale de ces passions , qu'on doit regarder en eux comme la cause de la grande inégalité de leurs esprits. —



CHAPITRE IV.

De la seconde cause de l'inégalité des esprits.

PResque tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire. * 2. Loin d'en exciter en eux le désir, la plupart des gouvernements par une petite & fausse politique, * 3. cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférens à la gloire, les concitoyens font peu de cas de l'estime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçants avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement sensibles à l'espoir du gain, ce qu'ils craignent, c'est que leur vaisseau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne sont pas celles des découvertes. Que le navire soit par le hazard ou la tempête porté sur des isles inconnues; le Pilote forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitans. Il y fait de l'eau, remet à la voile & court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le port, il désarme, & remplit le magasin du propriétaire des richesses & des denrées du retour & ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de Colons ; & sur les mers de ce monde , uniquement jaloux d'honneurs , de places , de crédit & de richesses , peu d'hommes s'embarquent pour la découverte des vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner si ces découvertes sont rares ?

Les vérités sont par la main du ciel , semées çà & là dans une forêt obscure & sans route. Un chemin borde cette forêt : il est fréquenté par une infinité de voyageurs. Parmi eux il est des curieux à qui l'épaisseur & l'obscurité même du bois , inspire le desir d'y pénétrer. Ils y entrent , mais embarrassés dans les ronces ; déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas , ils abandonnent l'entreprise & regagnent le chemin. D'autres , mais en petit nombre , animés , non par une curiosité vague , mais par un desir vif & constant de gloire , s'enfoncent dans la forêt , en traversent les fondrières & ne cessent de la parcourir jusqu'à ce que le hazard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite , ils reviennent sur leurs pas , percent une route de cette vérité jusqu'au grand chemin , & tout voyageur alors la regarde en passant , parce que tous ont des yeux pour l'apercevoir & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le desir vif de la chercher & la patience nécessaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom se met-il à la poursuite d'une vérité importante ? Il doit s'armer de la patience du chasseur. Il en est du philosophe comme du Sauvage : le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier ; & la moindre distraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de tenir longtemps son corps & son esprit dans le même état d'immobilité ou d'attention, c'est le produit d'une grande passion. Dans le Sauvage c'est le besoin de manger, dans le philosophe c'est celui de la gloire qui opère cet effet.

Mais qu'est-ce que ce besoin de la gloire ? Le besoin même du plaisir. Aussi dans tous pays où la gloire cesse d'en être représentative, le citoyen est indifférent à la gloire ; le pays est stérile en génies & en découvertes. Il n'en est cependant point qui de temps en temps ne produise des hommes illustres ; parce qu'il n'en est aucun où il ne laisse de loin en loin quelque citoyen , qui , frappé , comme je l'ai dit , des éloges prodigués dans l'histoire aux talents , ne desire d'en mériter de pareils , & ne se mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obstine-t-il à sa recherche ; Parvient-il à sa découverte ? Est-il enorgueilli de sa conquête ? La porte-t-il en triomphe dans sa patrie ? Quelle est sa surprise lorsque l'indifférence avec laquelle on la re-

çoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de persécution, il perd courage, il se rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, se livre à la paresse, & s'arrête à moitié de sa carrière.

Notre attention est fugitive : il faut des passions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amusant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume qu'on n'y soit forcé par l'intérêt puissant de sa gloire ou de sa fortune. Ce sont les passions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte.

Qu'est-ce encore une fois que l'esprit ? La connoissance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette reconnoissance ? A la méditation, à la comparaison des objets. Mais que suppose cette comparaison ? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'esprit est donc en nous le produit de cet intérêt & non de la finesse plus ou moins grande de nos sens.

Mais, dira-t-on, si la force de notre consti-

tution déterminoit celle de nos désirs; si l'homme devoit son génie à ses passions, & ses passions à son tempérament, dans cette supposition, le génie feroit encore en nous l'effet de l'organisation & par conséquent un don de la nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question: c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution. —



N O T E S.

1. J' Ai connu la sottise & la méchanceté des rhéologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveler de temps en temps la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hazard comme un être ; que je n'en fais point un Dieu , & que par ce mot, je n'entends que » l'enchaînement des effets dont » nous n'appercevons pas les causes ». C'est en ce sens qu'on dit du hazard , *il conduit le dé*. Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jeter ce dé , est la raison suffisante qui fait amener plutôt telle que telle.

2. Permis aux insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet , c'est que sans elles , il n'est ni grand artiste , ni grand général , ni grand ministre , ni grand poëte , ni grand philosophe ; c'est que la philosophie , comme le prouve l'étymologie de ce mot , consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui dans leurs travaux ont toujours soutenu les New-

tons, les Lockes, les Bailes, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, & cette poursuite une passion.

On n'est point philosophe, lorsqu'indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie & à ce repos prétendu philosophique qui retient l'ame dans l'engourdissement, & retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots & qu'en conséquence, *le paresseux se dise prudent ; soit : mais qu'il ne se dise pas philosophe.* Quelle est la société la plus dangereuse pour la jeunesse ? Celle de ces hommes prudents, discrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'adolescent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la persécution, par conséquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les apôtres de l'oïveté, il est quelquefois des gens de beaucoup d'esprit. Ce sont ceux qui ne doivent leur paresse qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres sont des hommes médiocres ; ce qu'ils désirent c'est que tous le soient. C'est l'envie qui leur fait prêcher la paresse.

Que faire pour échapper à la séduction de leurs discours ? En suspecter la sincérité : se rappeler qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes ; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une paresse réputée philosophique ; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de supérieurs.

3. Le projet de la plupart des despotes est de régner sur des esclaves , de changer chaque homme en automate. Ces despotes séduits par l'intérêt du moment , oublient que l'imbécillité des sujets , annonce la chute des rois , qu'elle est destructive de leur empire , & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un peuple éclairé , qu'un peuple stupide.





SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place. Le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes.



CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractère des hommes.

AU moment où l'enfant se détache des flancs de la mère & s'ouvre les portes de la vie , il y entre sans idées , sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil , de l'avarice , de l'envie , de l'ambition , du désir de l'estime & de la gloire. Ces

passions factices (a) nées au sein des bourgs & des cités supposent des conventions & des loix déjà établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en société. De telles passions seroient donc inconnues, & de celui qui porté au moment de sa naissance par la tempête & les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, allaité par une louve, & de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une fée ou un génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & solitaires où se promenoient jadis tant de princesses & de chevaliers. Or si l'on naît sans passions, l'on naît aussi sans caractère. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de

(a) En Europe l'on peut, au nombre des passions factices, compter encore la jalousie. L'on y est jaloux parce qu'on y est vain. La vanité entre dans la composition de presque tous les grands amours Européens. Il n'en est pas de même en Asie. La jalousie y peut être un pur effet de l'amour des plaisirs physiques. Sait-on par expérience que plus les desirs des sultanes sont contraints, plus ils sont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaisir. La jalousie, fille de la luxure des sultans & des vizirs, y peut construire des serails & y renfermer les femmes.

l'espece

l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractère ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles donnât constamment la même maniere de penser, que la nature retranchât certains fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres ; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire ? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation ? Le moral change-t-il le physique ? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouïe aux sourds ? Les plus sages leçons d'un précepteur aplatisent-elles le dos d'un bossu ? Allongent-elles la jambe d'un boiteux ? Elevent-elles la taille d'un pigmée ? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux : aussi dans tous les temps & les pays, s'est-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentiments, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Or si ces causes sont variables, leurs

effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des nations.

CHAPITRE II.

Des changements survenus dans le caractère des nations, & des causes qui les ont produits.

CHaque nation a sa manière particulière de voir & de sentir qui forme son caractère, & chez tous les peuples, ce caractère, ou change tout-à-coup, ou s'altère peu-à-peu, selon les changements subits ou insensibles survenus dans la forme de leur gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique. (a)

Celui des François depuis long-tems regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractère, comme le mien, est austère * 1. & sérieux.*

Le caractère des peuples change donc. Mais

(a) La forme du gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir ? Dans les moments de révolution où les peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible & pusillanime ; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place ; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce peuple enfin découragé se dit comme l'âne de la fable : *quel que soit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un citoyen libre est passionné pour la gloire de sa nation, autant un esclave est indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie est sans vertus, sans talens : les facultés de son ame sont engourdis : il néglige les arts, le commerce, l'agriculture &c. Ce n'est point à des mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler & de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un empire despotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le peuple libre est courageux, franc, humain & loyal. * 2. Le peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare : il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'officier trop sévère au moment du combat a tout à redouter du soldat maltraité ; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour du ressentiment ; celui de la sédition est pareillement pour l'esclave opprimé le jour long-

temps attendu de la vengeance : elle est d'autant plus atroce que la crainte en a plus longtemps concentré la fureur (a).

Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractère d'une nation , nous présente l'histoire Romaine. Quel peuple avant l'élévation des Césars montra plus de force , de vertu , plus d'amour pour la liberté , plus d'horreur pour l'esclavage , & quel peuple (le trône des Césars affermi) montra plus de foiblesse & de vileté ?

* 3. Sa bassesse fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté , Trajan la lui offre ; il la refuse. Il dédaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang. Tout change alors dans Rome & l'on voit à ce caractère opiniâtre & grave qui distinguoit ses premiers habitants , succéder ce caractère léger & frivole que Juvénal leur reproche dans sa dixième satire.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement ? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps d'Henri VIII , d'Edouard VI , de Marie & d'Elizabeth. Ce peuple maintenant si humain , si tolérant , si

[a] La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan , rapportée dans la gazette de Leide du 23 juin 1761 , en est la preuve.

éclairé, si libre, si industrieux, si ami des arts & de la philosophie, n'étoit alors qu'un peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans art & sans industrie.

Un prince usurpe-t-il sur ses peuples une autorité sans bornes ? Il est sûr d'en changer le caractère, d'énervier leur ame, de la rendre craintive & basse. * 4. C'est de ce moment qu'indifférents à la gloire, ses sujets perdent ce caractère d'audace & de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

Que fatigué de la contradiction, * 5. le prince donne le nom de factieux à l'homme vrai ; il a substitué dans sa nation le caractère de la fausseté à celui de la franchise. Que dans des moments critiques, ce prince livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite, à qui s'en prendre ? A lui seul, c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit en considérant les maux de la servitude, qu'il fût encore des princes assez petits pour vouloir régner sur des esclaves, des princes stupides pour ignorer les changements funestes que le despotisme opère dans le caractère de leurs sujets ?

Qu'est-ce que le pouvoir arbitraire ? Un germe

de calamités qui , déposé dans le sein d'un état , ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misère & de la dévastation. Croyons-en le roi de Prusse. „ Rien de meilleur “ , dit-il , dans un discours prononcé à l'académie de Berlin , „ que le gouvernement arbitraire ; mais „ sous des princes justes , humains & vertueux : „ rien de pis sous le commun des rois “. Or que de rois de cette espece ! Combien compte-t-on de Titus , de Trajans & d'Antonins ? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'ame , quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un monarque ! Qu'annonce en effet le pouvoir despotique ? Souvent la ruine du despote & toujours celle de sa postérité. * 6. Le fondateur d'une telle puissance met son royaume à fonds perdu : ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la royauté , c'est-à-dire , celui de l'orgueil , de la paresse ou d'une passion semblable , qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux , à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée * 7. sur un peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble , ni la sédition , mais le despotisme , * 8. Il change le caractère d'une

nation, & toujours en mal ; il n'y porte que des vices. Quelle que soit la puissance d'un sultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ses esclaves les vertus des hommes libres. La chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un esclave que la bassesse qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractère & l'esprit des peuples changent avec la forme de leur gouvernement ; qu'un gouvernement différent donne tour-à-tour à la même nation un caractère élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naissant, ou nulle disposition, ou des dispositions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne sont donc que le produit de leur éducation. Si le Persan n'a nulle idée de la servitude, c'est un effet de leur différente instruction.

Pourquoi, disent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans les François qu'un même esprit & un même caractère, comme une même physionomie dans tous les Negres ? C'est que les François ne jugent & ne pensent point d'après eux, * 9. mais d'après les gens en place. Leur manière de voir par cette raison doit être assez

uniforme. Il en est des François comme de leurs femmes, ont-elles mis leur rouge, font-elles au spectacle? Toutes semblent porter le même visage. Je fais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les esprits des individus, mais il faut du temps pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'inquisition de leur police, le crédit de leur clergé les rend en général plus semblables entr'eux qu'on ne l'est partout ailleurs. Or, si telle est l'influence de la forme du gouvernement sur les mœurs & le caractère des peuples, quel changement dans les idées & le caractère des particuliers, ne doit point produire les changements arrivés dans leur fortune & leur position?



CHAPITRE III.

Des changements survenus dans le caractère des particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les nations, s'opere en petit & d'une maniere moins sensible dans les individus. Presque tout changement dans leurs positions en occasionne dans leurs caractères. Un homme est sévère, chagrin, impérieux ; il gronde, il maltraite ses esclaves, ses enfants, ses domestiques. Le hazard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre. Des lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractère dur & chagrin ? Non : il se tapit dans un coin de l'antre & n'excite par aucun geste la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion physique, qu'on transporte ce même homme dans la caverne du lion moral : qu'on l'attache au service d'un prince cruel & despote ; doux & modéré en présence du maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ses esclaves. Mais, dira-t-on, son caractère contraint ne sera pas changé : c'est un arbre courbé avec effort que son élasti-

cité naturelle rendra bientôt à sa premiere forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet arbre quelques années assujetti par des cables à une certaine courbure pût jamais redresser ? Quiconque assure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres , ne dit rien autre chose , sinon qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve , parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en présence du lion ou du despote , nul doute qu'une contrainte longue , répétée & transformée en habitude , n'adoucisse son caractere. En général , tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles , les seuls défauts & les seuls vices incurables , sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les m eurs , les loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Qu'on médite ce sujet , l'on sentira que notre premiere nature , comme le prouve Pascal , & l'expérience , n'est autre chose que notre premiere habitude. (a)

(a) Si l'auteur de l'Emile a ni  la vérité de cet axiome , c'est qu'il n'a pas saisi le sens de Pascal.

L'homme naît sans idées, sans passions ; il naît imitateur ; il est docile à l'exemple : c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractère. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne feroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires ? Que de gens ne voit-on pas changer de caractère selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la cour & dans le ministère, enfin selon le changement arrivé dans leurs positions ? Pourquoi le bandit transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête ? C'est qu'il devient propriétaire, c'est qu'il a des terres à cultiver & qu'enfin sa position a changé.

Le militaire est dans les camps dur & impitoyable ; l'officier accoutumé à voir couler le sang, devient insensible à ce spectacle. Est-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin ? Il redevient humain & compatissant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractère comme l'effet d'une organisation particulière, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation ? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cause d'un phénomène moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi, peut si clairement & si facilement expliquer ?

CHAPITRE IV.

De l'amour de soi.

L'Homme est sensible au plaisir , & à la douleur physique : en conséquence , il fuit l'un & cherche l'autre , & c'est à cette fuite & à cette recherche constante qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment est l'effet immédiat de la sensibilité physique , & par conséquent commun à tous & inséparable à l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence , l'impossibilité de le changer ; ou même de l'altérer. De tous les sentiments , c'est le seul de cette espèce ; nous lui devons tous nos desirs , toutes nos passions : elles ne peuvent être en nous que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet.

C'est donc à ce sentiment diversément modifié selon l'éducation qu'on reçoit , selon le gouvernement sous lequel on vit , & les positions différentes où l'on se trouve , qu'on doit attribuer l'étonnante diversité des passions & des caractères.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous sommes. Par quelle raison est-on si

avide d'honneur & de dignités ? C'est qu'on s'aime, c'est qu'on desire son bonheur, & par conséquent le pouvoir de se le procurer. L'amour de la puissance & des moyens de l'acquérir est donc nécessairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même. * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître sa félicité, & pour cet effet que tous ses concitoyens s'en occupassent. Or entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr est celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir fondé sur celui du bonheur, est donc l'objet commun de tous nos desirs. * 11. Aussi les richesses, les honneurs, la gloire, l'envie, la considération, la justice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les passions factices (a) ne sont-elles en nous que l'amour du pouvoir déguisé sous ces noms différents ?

Le pouvoir est l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les passions ci-dessus citées, ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir, & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous sont susceptibles du desir de l'estime & de la gloire, par conséquent de l'espece de

[a] Tout en nous est passion factice, à l'exception des besoins, des douleurs & des plaisirs physiques.

passion propre à mettre en action l'égal aptitude qu'ont à l'esprit les hommes organisés comme le commun d'entr'eux.

CHAPITRE V.

• De l'amour des richesses & de la gloire.

A La tête des vertus cardinales, on place la force & le pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces nations Orientales dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes, & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales ? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un despotisme honteux & cruel ? Un tel mépris seroit juste ; mais non, nous les méprisons comme lâches & non exercées aux armes. C'est donc la force * 12. qu'on respecte & la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force & du pouvoir est commun à tous (a). Tous le

[a] L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit sans doute insensible à

desirent ; mais tous, comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême ; peu d'hommes en conçoivent le projet ; encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir, & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert ou par les armes ou par l'éloquence. On fait quelle estime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduisoit aux grandeurs & à la puissance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron, *sunt unum & idem*. Chez ces peuples un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'orateur célèbre commandoit à une multitude de clients. Or, dans tout état républicain, quiconque est suivi d'une foule de clients, est toujours un citoyen puissant. L'Hercule Gaulois de la bouche

l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espece ? Oui : mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

duquel sortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblème de la force morale de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis si respectée, n'est-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre ? C'est que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime, de la considération, n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la maîtresse de presque tous les grands hommes : ils la poursuivent à travers les dangers ; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux. * 13. Mais dans quel pays ? Dans ceux où la gloire fait puissance. Par-tout où la gloire ne sera qu'un vain titre, où le mérite sera sans crédit réel, le citoyen indifférent à l'estime publique fera peu d'effort pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle regardée comme une plante du sol républicain, qui dégénérée dans les pays despotiques, n'y pousse jamais avec une certaine vigueur ? C'est que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un gouvernement arbitraire, tout pouvoir dispaeroit devant celui du despote. L'homme qui passe la nuit sous les armes ou dans ses bureaux, s'imagine aimer l'estime, il se trompe. L'estime n'est que le nom qu'il donne à l'objet
de

de son amour, & le pouvoir est la chose même.

Sur quoi j'observerai que ce même éclat, que cette même puissance dont quelquefois la gloire est environnée, & qui nous la rend si chère, doit souvent nous la rendre odieuse dans nos concitoyens, & de là l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'Envie

LE mérite, dit Pope, produit l'envie comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on se rappelloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs semés sur les pas des grands talens, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon ouvrage : demain est le jour de la récompense : demain le public reconnoissant s'acquitte envers moi : demain enfin, je reçois la couronne de l'immortalité. Cet homme oublie qu'il est des envieux. En

effet , demain arrive ; l'ouvrage est publié ; il est excellent , & le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges (a). Elle y substitue l'odeur empestée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne lui presque jamais que sur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'estime , rarement en jouit , & qui sème le laurier se repose rarement sous son ombrage (b).

(a) De toutes les passions l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne fais quel poète est effrayant.

La compassion , dit-il , s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passions qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide , & l'envie de celle du bon & du spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame y brûlent une heure , un jour , une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la bannière de l'envie marchent la haine , la calomnie , la trahison & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine , les venins de la peste & la rage de la guerre.

(b) Si les grands écrivains deviennent après leur mort les précepteurs du genre humain , il faut convenir que de leur vivant , les précepteurs sont bien châtiés par leurs élèves.

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs ? Il n'en est point du moins où elle ne pénètre. Que de grands hommes ne peuvent souffrir des concurrents, ne veulent entrer en partage d'estime avec aucun de leurs concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, si je l'ose dire, que chacun ait sa portion !

Les ames même les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie : elles résistent à ses conseils ; mais non sans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'est vouloir qu'il cesse de s'aimer ; c'est vouloir l'impossible. Que le législateur ne se propose donc point d'imposer silence à la jalousie, mais d'en rendre la rage impuissante, & d'établir, comme en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du ministre & le fanatisme du prêtre. C'est tout ce que la sagesse peut en faveur des talens. Prétendre plus & se flatter d'annéantir l'envie, c'est folie. Tous les siècles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations ? Rien. L'envie existe encore & n'a rien perdu de son activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il est un moment où l'envie lui est inconnue : ce moment est celui de la première jeunesse. Peut-on encore se flatter de surpasser ou du moins d'égaliser en mérite des hommes déjà

honorés de l'estime publique , espere-t-on entrer en partage de la considération qui leur est décernée : Alors plein de respect pour eux , leur présence excite notre émulation : on les loue avec transport , parce qu'on a intérêt de les louer & d'accoutumer le public à respecter en eux nos talens futurs. La louange est donc un tribut que la jeunesse paye volontiers au mérite , & que l'âge mûr lui refusera toujours.

A trente ans l'émulation de vingt s'est déjà transformée en envie. Perd-on l'espoir d'égaliser ceux qu'on admire , l'admiration fait place à la haine. La ressource de l'orgueil , c'est le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre , c'est de n'avoir point de supérieur. Que d'envieux répètent tout bas , d'après je ne fais quel comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'estime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célèbre , on exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à Mr. Diderot , jusqu'à ces mots du commencement de son interprétation de la nature , *jeune homme , prends & lis*. L'on étoit jadis moins difficile. Le jurifconsulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal , & qui suis supérieur à tout le monde*. Tant d'actes d'humilité exigés maintenant

de la part des auteurs, suppose un singulier accroissement dans l'orgueil des lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine est naturelle. En effet, si jaloux de leur bonheur, les hommes desirer le pouvoir & par conséquent la gloire & la considération qui le procurent, ils doivent détester dans un homme trop illustre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'esprit ? C'est qu'on se sent intérieurement forcé d'en penser du bien. Lorsqu'on tire le gâteau des rois, l'on en conserve une part pour Dieu ; lorsqu'on détaille le mérite d'un homme supérieur, on lui trouve quelque défaut, c'est la part de l'envie.

Ne s'élève-t-on point au-dessus de ses concitoyens, on veut les abaisser jusqu'à soi. Qui ne peut leur être supérieur, veut du moins vivre avec des égaux * 14. Tel est & sera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuses & les plus au-dessus de la jalousie, peut-être n'en est-il aucune qui ne soit en ce genre souillée de quelque tache légère. Qui peut en effet se vanter d'avoir toujours loué courageusement le génie ? de n'avoir à cet égard jamais dissimulé son estime ? de n'avoir pas, en présence du maître, gardé un silence coupable, & dans les éloges donnés aux talents, de n'avoir point ajouté un de ces

mais perfides , qui si souvent échappent à la jalousie ? (a)

Tout grand talent est en général un objet de haine , & déjà l'empressement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire ? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût * 15 ? Mais les auteurs de ces feuilles n'en font ni des Longins , ni des Despréaux : ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut composer de bons ouvrages ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire , produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent , c'est en qualité de consolateurs des fots (b). C'est l'amertume de leur satire qui proclame le génie.

Blâmer avec acharnement , est la manière de louer de l'envie. C'est le premier éloge que re-

(a) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence sur les modernes , pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur société un Locke , un Sénèque , un Virgile , &c.

(b) Racine & Pradon font chacun une Phèdre. Les Desfontaines du siècle s'éleverent contre Racine , & leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque temps les fots du poids insupportable de l'estime.

çoit l'auteur d'un bon ouvrage, & le seul qu'il puisse arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire; c'est uniquement foi qu'on veut trouver estimable. Il n'est presque point d'homme qui ne parvienne à se le persuader. A-t-on le sens commun? On le préfère au génie. A-t-on quelques petites vertus? On les met au-dessus des plus grands talents. On déprise tout ce qui n'est pas foi.

En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt. C'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le génie a pour protecteur * 16. & panégyriste, la jeunesse & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuissante protection ne lui donne ni crédit ni considération. Quelle est cependant la nourriture commune du talent & de la vertu? La considération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt; l'activité & l'énergie de l'âme s'éteint. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En presque tous les gouvernements, les talents, comme les prisonniers des Romains, condamnés & livrés aux bêtes, en sont la proie. Le génie est-il en mépris à la cour? L'envie fait le reste * 18. Elle en détruit jusqu'à la semence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie?

il se fatigue, & quitte l'Arene, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime ni l'étude ni la gloire pour elles-mêmes; mais pour les plaisirs, l'estime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi? C'est qu'en général on desire moins d'être estimable que d'être estimé; c'est que jaloux de la gloire du moment * 19. la plupart des écrivains uniquement attentifs à flatter le goût de leur siècle & de leur nation * 20. ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils esperent obtenir argent, considération & même un succès éphémere.

Mais il est des hommes qui le dédaignent. Ce sont ceux qui, transportés en esprit dans l'avenir, & jouissant d'avance des éloges de la considération, de la postérité, craignent de survivre à leur réputation * 21. Ce seul motif leur fait sacrifier la gloire & la considération du moment à l'espoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une considération plus grande. Ces hommes sont rares. Ils ne desireront que l'estime des citoyens estimables.

Qu'importe à Marmontel les censures * 22. de la Sorbonne? Il eût rougi de ses éloges. La couronne tressée par la sottise ne s'ajuste point sur la tête du génie. C'est le nouvel ornement d'architecture dont on avoit en Languedoc cou-

ronné la maison carrée. Un voyageur passe devant l'édifice, & s'écrie : » je vois le château d'Arlequin sur la tête de César.

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une estime durable, aime, & la gloire, & la vérité même. Si telle est la nature de chaque individu qu'il soit nécessité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai est toujours en lui subordonné à l'amour de son bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître sa félicité. Aussi ne recherche-t-il ni la gloire ni la vérité dans les pays & les gouvernements où l'un & l'autre sont méprisés.

Le résultat de ce Chapitre & du précédent, c'est que la fureur de l'envie, le desir des richesses & des talents, l'amour de la considération, de la gloire & de la vérité, ne sont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir : * 23. déguisé sous ces noms différents.



CHAPITRE VII.

De la Justice.

LA justice est la conservatrice de la vie , de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ses diverses propriétés. Chacun aime donc la justice dans les autres , & veut qu'il soit juste à son égard. Mais qui lui feroit desirer de l'être à l'égard des autres ? Aime-t-on la justice pour la justice même ou pour la considération qu'elle procure ? C'est l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore si souvent lui-même ; on aperçoit tant de contradiction entre sa conduite & ses discours (a) que pour la connoître, c'est

(a) En morale comme en religion , il est peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens se parent de sentiments qu'ils n'ont , ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs discours ? On ne voit en eux que des frippons qui veulent faire des dupes. On doit en général se méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop austères & se donne pour Romain. Il en est qui se montrent réellement vertueux au moment que la toile se leve & qu'ils vont jouer un grand rôle sur la scène de ce monde. Mais dans le déshabillé combien en est-il

dans ses actions & dans sa nature même qu'il le faut étudier.

qui conservent la même honnêteté & soient toujours justes ?

Ce qui m'assure de l'amour des premiers Romains pour la vertu , c'est la connoissance de leurs loix & de leurs mœurs. Sans cette connoissance , la vertu des Romains modernes me feroit suspecter celle des premiers , & je dirois , comme le cardinal de Bessarion au sujet des miracles , *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juste ; mais éclairé , ne prétend point aimer la justice pour la justice même. Est-on sans reproche ? On avoue sans honte que dans toutes ses actions , on n'eut jamais que son bonheur en vue ; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ses concitoyens. Peu le placent aussi heureusement.



C H A P I T R E V I I I .

De la Justice considérée dans l'homme de la nature.

Pour juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un Sauvage encore farrouche. Est-ce l'équité que ce Sauvage aime & respecte? Non : mais la force. Il n'a ni dans son cœur d'idée de la justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'est-ce en effet qu'une injustice? La violation d'une convention ou d'une loi, faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précède donc pas l'établissement d'une convention, d'une loi & d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'est donc pas d'injustice. *Si non effet lex, non effet peccatum.* Or, que suppose l'établissement des loix?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande société.

2°. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées. (a)

(a) Selon M. Locke, « une loi est une règle prescrite aux citoyens avec la sanction de quelque peine » ou récompense propre à déterminer leurs volontés.

Or, il est des Sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou six sons ou cris, la formation d'une langue est donc l'œuvre de plusieurs siècles. Jusqu'à cette œuvre accomplie, les hommes sans conventions & sans loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, est un état de malheurs, & le malheur créateur des loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais jusqu'à cette acceptation, si les hommes sont malheureux, ils

» Toute loi, selon lui, suppose peine & récompense
» attachée à son observation ou à son infraction. »

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un peuple policé une convention non encore revêtue de cette sanction, n'est point punissable ; cependant il est injuste. Mais pouvoit-il l'être avant l'établissement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer ? Non, parce que dans cet état, l'homme n'a d'idée, ni de la propriété, ni par conséquent de la justice.

Que nous apprend à ce sujet l'expérience, à laquelle en morale comme en physique, il faut soumettre les théories les plus ingénieuses, & qui seule en constate la vérité ou la fausseté ? C'est que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la justice, c'est qu'en général il est sans amour pour elle ; c'est que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, personne ne la consulte qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou supérieur au sien.

ne sont pas du moins injustes. Comment usurper le champ, le verger du propriétaire, & commettre enfin un vol, lorsqu'il n'est encore ni propriétaire, ni partage de champ ou de verger ? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi sacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un canton giboyeux, dont un Sauvage plus fort eût voulu le chasser ?

Quel est ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce canton ?

A quel titre, diroit le second, prétends-tu le posséder ?

Le hazard, répondroit le foible, y a porté mes pas : il m'appartient parce que je l'habite & que la terre est au premier occupant.

Quel est ce droit de premier occupant * 24. répondroit le puissant ? Si le hazard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hazard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel des deux droits donner la préférence ? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien ? Leve les yeux au ciel ; tu vois l'aigle fondre sur la colombe ; abaisse-les sur la terre, tu vois le cerf déchiré par le lion. Porte tes regards sur la profondeur des mers, tu vois la dorade dévorée par le requin. Tout dans la nature t'annonce que le foible est la proie du puissant. La force est un

don des dieux. Par elle je possède tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux, cede à la force ou combats * 25.

Que répondre aux discours de ce Sauvage, & quelle injustice lui reprocher, lorsque le droit du premier occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose loix établies. Observation de la justice suppose équilibre de la puissance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef-d'œuvre de la science de la législation. C'est une crainte mutuelle & salutaire qui force les hommes d'être justes les uns envers les autres. Que cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire & dès-lors la législation d'un peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice.

La justice est inconnue du Sauvage isolé. Si l'homme policé en a quelque idée, c'est qu'il reconnoît des loix. Mais aime-t-il la justice pour elle-même ? C'est à l'expérience à nous en instruire,



CHAPITRE IX.

De la justice considérée dans l'homme & les peuples policés.

Quel amour l'homme a-t-il pour la justice ? Pour le savoir qu'on élève le citoyen au-dessus de tout espoir & de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'Orient.

Affis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses peuples. Le doit-il ? Non. Toute taxe a les besoins de l'état pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de despote Asiatique qui ne commette cette injustice, & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait ? Que l'amour de l'homme pour la justice, est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des loix sages, d'établir une excellente
forme

forme de gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples sont voisins, ils sont à certains égards dans une dépendance réciproque ; ils sont en conséquence forcés de faire entr'eux des conventions & de créer un droit des gens. Le respectent-ils ? Oui, tant qu'ils se craignent réciproquement ; tant qu'une certaine balance de pouvoir subsiste entr'eux. Cette balance est-elle rompue ? La nation la plus puissante viole sans pudeur ces conventions * 26. Elle devient injuste, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le respect tant vanté des hommes pour la justice, n'est jamais en eux qu'un respect pour la force

Cependant point de peuple qui dans la guerre ne réclame la justice en sa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle position ? Lorsque ce peuple est entouré de nations puissantes, qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation ? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux, redoutable ; d'exciter contre lui la jalousie des autres peuples, de s'en faire des alliés & de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance, & d'assurer sa supériorité sur une

nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la justice, n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux nations rivales, ne puissent prendre part à leurs querelles & leur prêter secours, qu'arrivera-t-il ? C'est que sans appel à la justice & sans égard à l'équité, la nation la plus puissante portera le fer & le feu chez la nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens ; » Quelles offenses, lui dirent les » ambassadeurs Romains, les Clusiens vous ont- » ils faites ? » Brennus à cette demande se prit à rire. » Leur offense, répondit-il, c'est le refus » qu'ils font de partager leurs terres avec moi. » C'est la même que vous ont faite jadis, & » ceux d'Albe, & les Fidéantes & les Ardéates ; » que vous faisoient naguere les Veïens, les Car- » penates, une partie des Falisques & des Vols- » ques. Pour vous en venger, vous avez pris les » armes, vous avez lavé cette injure dans leur » sang, vous avez asservi leurs personnes, pillé » leurs biens, ruiné leurs villes & leurs cam- » pagnes : & en ceci vous ne leur avez fait ni » tort ni injustice ; vous avez obéi à la plus an-

» cienne des loix , qui donne au fort le bien du
 » foible , loi souveraine dans la nature , qui com-
 » mence aux Dieux & finit aux animaux. Etouf-
 » fez donc , ô Romains , votre pitié pour les Clu-
 » siens. La compassion est encore inconnue aux
 » Gaulois : ne leur en inspirez pas le sentiment ,
 » ou craignez qu'ils n'aient aussi pitié de ceux que
 » vous opprimez. »

Peu de chefs de nations ont l'audace & la fran-
 chise de Brennus. Leurs discours seront différents ,
 leurs actions sont les mêmes , & dans le fait , tous
 ont le même mépris pour la justice * 27.

L'histoire du monde n'est que le vaste recueil
 des preuves multipliées de cette vérité * 28. Les
 invasions des Huns , des Goths , des Vandales ,
 des Sueves , des Romains , les conquêtes & des
 Espagnols , & des Portugais dans l'une & l'autre
 Inde , enfin nos croisades ; tout prouve que dans
 leurs entreprises , c'est leur force que les nations
 consultent. Tel est le tableau que nous présente
 l'histoire. Or le même principe qui meut les na-
 tions , doit , & nécessairement & pareillement
 mouvoir les individus qui les composent. Que la
 conduite des nations nous éclaire donc sur la
 nôtre.



CHAPITRE X.

Le particulier comme les nations , n'estime dans la justice que la considération & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme est-il par rapport à ses concitoyens à-peu-près dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre ? Cet homme n'aime dans la justice * 29. que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cause en effet , sinon à cet extrême amour pour le pouvoir , attribuer notre admiration pour les conquérans ? * 30. Le conquérant , dit le corsaire Démétrius à Alexandre , est un homme qui à la tête de cent mille autres , vole à la fois cent mille bourses , égorge cent mille citoyens , fait en grand le mal que le brigand fait en petit , & qui , plus injuste que ce dernier , est plus nuisible à la société. Le voleur est l'effroi du particulier. Le conquérant est comme le despote , le fléau d'une nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandres , les Cortès , & notre mépris pour les Cartouches , les Raffiats ? La puissance des uns & l'impuissance des autres. Dans le brigand , ce n'est pas proprement le crime , mais la foiblesse qu'on mé-

prise. * 31. Le conquérant se présente comme fort. On veut être fort : on ne peut mépriser ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en tous les cas l'exercice lui en est agréable , parce qu'il lui en rappelle l'existence. Tout homme desiré une grande puissance , & tout homme fait qu'il est presque impossible d'être à la fois toujours juste & puissant. On fait sans doute de son pouvoir un usage meilleur ou moins bon , selon l'éducation différente qu'on a reçue ; mais enfin quelque heureuse qu'elle ait été , il n'est point de grand qui ne commette encore des injustices. L'abus du pouvoir est lié au pouvoir , comme l'effet l'est à la cause. Corneille l'a dit :

| *Qui peut tout ce qu'il veut , veut plus que ce qu'il doit* * 32.

Ce vers est un axiome moral , confirmé par l'expérience , & cependant personne ne refuse une grande place , dans la crainte de s'exposer à la tentation prochaine d'une injustice. L'amour de l'équité est donc toujours en nous subordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même , ne cherche que son bonheur. S'il respecte l'équité c'est le besoin qui l'y nécessite * 33. *

S'éleve-t-il un différent entre deux hommes à-peu-près égaux en force & en puissance ; tous

deux contenus par une crainte réciproque , ont recours à la justice : chacun en réclame la décision. Pourquoi ? Pour intéresser le public en sa faveur , & par ce moyen acquérir une certaine supériorité sur son adversaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifestement plus puissant que l'autre , puisse impunément l'outrager ; alors sourd au cri de la justice , il ne discute plus , il commande. Ce n'est ni l'équité , ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible & le puissant ; mais la force , le crime & la tyrannie. C'est à ce titre que le divan donne le nom de séditieuses aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement sentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir , je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes , c'est la plus forte.



CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute espèce de gouvernement, est le seul moteur des hommes.

DANS chaque forme de gouvernement, dit M. de Montesquieu, il est un différent principe d'action. » La crainte dans les états despotiques, » l'honneur dans les monarchiques, la vertu dans » les républicains sont ces divers principes moteurs. »

Mais sur quelle preuve M. de Montesquieu (a)

(a) La crainte, dit M. de Montesquieu, est le principe moteur des empires despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit au contraire le ressort des âmes. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation que les objets constans du desir de presque tous ses citoyens. Or dans les états despotiques, il n'en est que deux, l'un le desir de l'argent, l'autre la faveur du prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il est, selon le même écrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très différente; l'un est l'honneur : il s'applique aux états monarchiques; l'autre est la vertu : il n'est applicable qu'aux républicains.

fonde-t-il cette assertion ? Est-il bien vrai que la crainte, l'honneur & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers gouvernemens ? Ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications , est également le principe

Les mots *honneur* & *vertu* ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonymes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu , ces mots ne diffèrent donc entr'eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fut pas proposé de donner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action , il eut reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir , par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes constitutions des états & leurs diverses législations. Si la vertu , comme il le dit , est le principe d'activité des états républicains , ce n'est du moins que dans des républiques pauvres & guerrières. L'amour de l'or & du gain est celui des républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les gouvernemens l'homme obéit à son intérêt, mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des peuples , plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de M. de Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillants que solides.

d'activité de tous les empires , & que M. de Montesquieu moins frappé du brillant de sa division , eût plus scrupuleusement discuté cette question , il fut parvenu à des idées plus profondes , plus claires & plus générales ; il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les citoyens ; il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir , le principe auquel on doit en tous les siècles & dans tous les pays rapporter la conduite différente des hommes. En effet , dans toute nation le pouvoir est ou comme à Maroc & en Turquie , concentré dans un seul homme , ou comme à Venise & en Pologne , repartí entre plusieurs , ou comme à Sparte , à Rome & en Angleterre , partagé dans le corps entier de la nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité , on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes , & cependant se proposer tous le même objet ; c'est-à-dire , celui de plaire à la puissance suprême , de se la rendre favorable & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de son autorité.

Du gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire ? La suprême puissance réside dans les seules mains du sultan. Ce sultan communément mal-élevé ,

accorde-t-il sa protection à certains vices , est-il sans humanité , sans amour de la gloire , sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets ? Les courtisans uniquement jaloux de sa faveur , modelent leur conduite sur la sienne , ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques , que le despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays on ne voit ni Timoléons , ni Leonidas , ni Regulus , &c. De tels citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece , où l'homme vertueux assuré de l'estime nationale , ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un état despotique quel respect auroit-on pour un homme honnête ? Le sultan , unique dispensateur des récompenses & des punitions , concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi , & le plus vil favori y marche égal au héros. Dans tout gouvernement de cette espece , il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du despote souvent contraire à l'intérêt public , y doit obscurcir toute idée de vertu ; & l'amour du pouvoir , ce principe moteur du citoyen , n'y peut former des hommes justes & vertueux.

Du gouvernement de plusieurs.

Dans ces gouvernements la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de grands. Le corps des nobles est le despote * 34. L'objet de ces nobles est de retenir le peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons citoyens.

Du gouvernement de tous.

Le pouvoir suprême est-il dans un état également repartí entre tous les ordres de citoyens? La nation est le despote. Que desire-t-elle? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on sa faveur? Par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre est juste & vertueuse; alors l'amour du pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justice & des talents.

Quel est le produit de cet amour? La félicité publique.

La puissance suprême partagée dans toutes les classes des citoyens, est l'ame qui, répandue également dans tous les membres d'un état, le vivifie, le rend sain & robuste.

Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les citoyens libres & heureux n'y obéissent qu'à la législation qu'eux-mêmes se sont donnée ; ils ne voient au-dessus d'eux que la justice & la loi ; ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu ? N'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses classes de citoyens ? Est-il, ou comme en Perse un homme, ou comme en Pologne un corps de grands dont l'intérêt s'isole de celui de leur nation ? L'on n'y rencontre que des oppresseurs & des opprimés ; & les citoyens se partagent en deux classes, l'une d'esclaves & l'autre de tyrans.

Si M. de Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les pays, les hommes sont unis par l'amour du pouvoir, mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la puissance suprême, ou se réunit comme en Orient, dans les mains d'un seul, ou se divise comme en Pologne dans le corps des grands, ou se partage comme à Rome

& à Sparte dans les divers ordres de l'état ; que c'est à la maniere différente dont le pouvoir s'acquiert , que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus , & qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité , est la bassesse avec laquelle les rois eux-mêmes honorerent l'injustice dans la personne de Cromwel. Ce Cromwel instrument aveugle & criminel de la liberté future de son pays , n'étoit qu'un brigand injuste & redoutable. Cependant à peine est-il nommé protecteur , que tous les princes chrétiens courtisent son amitié , tous s'efforcent par leurs députations & leurs ambassadeurs de légitimer , autant qu'il est en eux , les crimes de l'usurpateur. Personne alors ne s'indigna de la bassesse avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injustice n'est donc jamais méprisée que dans le foible. Or si le principe moteur des monarques & des nations entieres l'est des individus qui les composent , on peut donc assurer , qu'unique-ment occupé d'accroître sa considération , l'homme n'aime dans la justice que la puissance & la félicité qu'elle lui procure.

C'est à ce même motif qu'il doit son amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage*, (a) à la charité n'a donc qu'une signification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la société.

Lorsque les qualités de cette espèce sont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation est heureuse au dedans, redoutable au dehors & recommandable à la postérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conséquent toujours respectée, doit au moins en certains pays réfléchir pouvoir & considération sur le vertueux. Or c'est cet amour de la considération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phrase est dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'au-

(a) *Virtus*, dit Cicéron, est un dérivé du mot *vis*. Sa signification naturelle est *fortitudo*. Aussi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage sont les premières idées que les hommes purent se former de la vertu.

rière Anachorette à jeûner, prendre le cilice & la discipline ? l'espoir du bonheur éternel ; il craint l'enfer & desire le paradis.

Plaisir & douleur, ces principes productifs des vertus monacales, sont aussi les principes des vertus patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelqu'amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu point de vertu*. Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque : quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais que l'on me juge : & l'on me juge bien.

Qui plus que le clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté ? Et qui mieux que l'histoire même du clergé prouve la fausseté de cet amour ?

En Bavière, l'électeur, dit-on, a pour l'entretien de ses troupes, de ses Justices & de sa cour, moins de revenu que le clergé pour l'entretien de ses prêtres. Cependant en Bavière, comme par-tout ailleurs, le clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons-la reléguée près d'un prince dont elle

ne puisse attendre ni grace, ni faveur. Quel respect à sa cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut estimer que la bassesse, l'intrigue & la cruauté déguisées sous les noms de décence, de sagesse & de fermeté. Un visir y donne-t-il audience? Les grands prosternés à ses pieds, daigneront à peine jeter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces courtisans est forcé; c'est un effet de leur crainte: soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'idole qu'ils encensent. Il n'en est rien. On hait le puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colere du géant, c'est celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la vanterie d'une vaine impuissance. * 35. L'homme en place est le géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le lion & non le cerf qu'on respecte. La force est tout sur la terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les siècles d'oppression elle a quelquefois jeté le plus grand éclat, si lorsque Thebes & Rome gé-

missoient

gémissoient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le sceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puissance. N'y fraie-t-elle plus de route? Le tyran s'est-il à la faveur du luxe & de la mollesse, affermi sur le trône? A-t-il plié le peuple à la servitude? Il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'Univers. Le germe de l'Héroïsme est étouffé.

En Orient une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du peuple y passeroit pour séditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son armée; le ravage & la désolation le suit. Un Indien courageux l'arrête : » O Thamas, lui
 » dit-il, es-tu Dieu? agis donc en Dieu : es-tu
 » prophète? conduis-nous dans la voie du sa-
 » lut : es-tu roi? cesse d'être barbare; que par
 » toi le peuple soit protégé & non détruit. Je
 » ne suis point, lui répond Thamas, un Dieu,
 » pour agir en Dieu; un prophète, pour mon-
 » trer la voie du salut; un roi, pour rendre les
 » peuples heureux. Je suis un homme envoyé
 » dans la colere du ciel pour visiter les na-

» tions * 36. » Le discours de l'Indien fut traité de séditieux , * 37 & la réponse de Thamas applaudie de l'armée. —

S'il est au théâtre un caractère généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime à la cour d'un Phocas , auroit-on pour un pareil caractère ? Sa magnanimité effraieroit les favoris , & le peuple à la longue toujours l'écho des grands , en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans une cour d'Orient prouvent ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu ? Comment la connoître ? Pour s'en former des idées nettes * 38. il faut habiter un pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce pays est encore inconnu des géographes. Mais les Européens , dira-t-on, sont du moins à cet égard très-différents des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entièrement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.



CHAPITRE XIII.

*De la maniere dont la plupart des Européens
considèrent la vertu.*

LA plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation : c'est un effet de leur éducation. Ils la méprisent dans la pratique c'est un effet de la forme de leurs gouvernements.

Si l'Européen admire dans l'histoire, applaudit au théâtre des actions généreuses auxquelles l'Asiatique seroit souvent insensible, c'est, comme je viens de le dire, l'effet de son instruction.

L'étude de l'histoire Grecque & Romaine en fait partie. A cette lecture quelle ame encore sans intérêt & sans préjugés ne se sent pas affectée des mêmes sentimens patriotiques qui jadis animoient les anciens héros ! L'adolescence ne refuse point son estime à des vertus qui, consacrées par le respect universel, ont été célébrées dans tous les siècles par les écrivains les plus illustres.

Faute de la même instruction, l'Asiatique n'éprouve pas les mêmes sentimens & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire

sans les imiter , c'est qu'en presqu'aucun gouvernement ces vertus ne conduisent point aux grandes places & qu'on n'estime réellement que le pouvoir.

Qu'on me présente dans l'histoire ou sur le théâtre un grand homme Grec , Romain , Breton ou Scandinave , je l'admirerai. Les principes de vertus reçus dans mon enfance , m'y forceront : je me livrerai d'autant plus volontiers à ce sentiment que je ne me comparerai point à ce héros. Que sa vertu soit forte & la mienne foible , je m'en déguiserai la foiblesse , je rejetterai sur la différence des lieux , des temps & des circonstances , celles que je remarque entre lui & moi. Mais si ce grand homme est mon concitoyen , pourquoi ne l'imitai-je point dans sa conduite ? sa présence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger ? Je me venge : je blâme en lui ce que je respecte dans les anciens. J'insulte à ses actions généreuses : je le punis de son mérite & je méprise du moins hautement en lui son impuissance.

Ma raison qui juge la vertu des morts , me contraint d'estimer dans la spéculation les héros qui se sont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïsme ancien produit un respect involontaire dans toute ame qui n'est point encore entièrement dégradée. Mais dans mon concitoyen

cet héroïsme m'est odieux. J'éprouve en sa présence deux sentiments contradictoires, l'un d'estime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulsions différentes, je hais le héros vivant; je dresse un trophée sur sa tombe, & satisfais ainsi mon orgueil & ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser & j'en profite. La foiblesse attire l'insulte * 39. & le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut être fort * 40. Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des hommes. Qu'ils aient à choisir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Aristide; c'est au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractère d'Enée est plus juste & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'est qu'Achille est fort; c'est qu'on desire encore plus d'être puissant que juste, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'est toujours le pouvoir & la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au théâtre que la vertu y triomphe toujours du vice? Qui fût l'inventeur de cette règle? Le sentiment intérieur & confus, qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux

que de commander , & c'est cet amour de la puissance qui fournit au législateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.

C H A P I T R E X I V .

L'amour du pouvoir est dans l'homme la disposition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet , ou d'une organisation particulière , ou d'une grace de la divinité , il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la nature , ou prédestinés par le ciel pour être vertueux. Les loix bonnes ou mauvaises , la forme plus ou moins parfaite des gouvernements n'auroient que peu d'influence sur les vertus des peuples. Les souverains feroient dans l'impuissance de former de bons citoyens ; & l'emploi sublime de législateur feroit , pour ainsi dire , sans fonction. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous ; (tel est le desir de commander) le législateur pouvant toujours attacher estime , richesse , enfin puissance , sous quelque dénomination que ce soit , à la pratique des vertus , il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente législation les seuls

vicieux feroient les fous. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des loix qu'il faut en tout pays attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel en inspirant à tous l'amour du pouvoir leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux , si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement exposée , c'est au législateur , c'est aux magistrats à découvrir ensuite dans l'amour universel des hommes pour la puissance , les moyens d'assurer la vertu des citoyens & le bonheur des peuples.

Quant à moi j'ai rempli ma tâche , si j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ses desirs , ses idées & ses actions à sa félicité ; que l'amour de la vertu est en lui toujours fondé sur le desir du bonheur ; qu'il n'aime dans sa vertu que la richesse & la considération qu'elle lui procure , & qu'enfin jusqu'au desir de la gloire , tout n'est dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. C'est dans ce dernier amour que se cache encore le principe de l'intolérance. Il en est de deux especes , l'une civile , l'autre religieuse.

CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'Homme naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses concitoyens, que le conquérant d'envahir les trésors & les provinces de ses voisins.

Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'affervit les esprits. Il emploie à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est en certain pays le crime le plus sévèrement puni ? La contradiction. Quel forfait

fit en France inventer le supplice Oriental de la cage de fer ? Quel infortuné y renferma-t-on ? fût-ce le militaire lâche & sans génie qui dirigea mal un siège , défendit mal une place & qui par ineptie , jalousie ou trahison , laissa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir ? fût-ce le ministre qui surchargea le peuple d'impôts * 41. & dont les édits furent destructifs du bonheur public ? Non : le malheureux condamné à ce supplice fut un gazetier d'Hollande qui critiquant peut-être trop amèrement les projets de quelques ministres François , * 42. fit rire l'Europe à leurs dépens * 43.

Quel homme en Espagne , en Italie , fait-on pourrir dans les cachots ? Est-ce le juge qui vend la justice , le gouverneur qui méfuse de son pouvoir ? Non : mais le colporteur qui vend pour vivre quelques livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté ecclésiastique. A qui dans certaines contrées donne-t-on le nom de mauvais citoyen ? est-ce au fripon qui vole & dissipe la caisse nationale ? de tels forfaits presque toujours impunis , trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là seul est mauvais citoyen qui dans une chanson ou une épigramme , a ri de la friponnerie ou de la frivolité * 44. d'un homme en place.

J'ai vu des pays où le disgracié n'est pas celui

qui fait le mal, mais celui qui révèle son auteur. Met-on le feu à la maison ? C'est l'accusateur qu'on châtie & l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels gouvernements souvent le plus grand des crimes est l'amour de la patrie & la résistance aux ordres injustes du puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au ministre inepte ? d'où naît sa haine pour les gens de lettres ? * 45. De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises. * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis des sages à la personne des princes, & sous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité, * 47. Ces fous déplurent : leur charge a par-tout été supprimée ; & c'est peut-être la seule réforme générale que les souverains aient faite dans leur maison. Ces fous sont les derniers sages qu'on ait soufferts auprès des grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'est pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & pense d'après lui : les grands le savent & l'en haïssent. Ils sentent à cet égard la borne de leur autorité. C'est aux hommes de cette espèce qu'il est sur-tout défendu de penser & d'écrire sur les matières d'administration. Qu'en arrive-t-il ? c'est que privés du

conseil de gens instruits, les rois sacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puissance réelle & durable. En effet si le prince n'est fort que de la force de sa nation; si la nation n'est forte que de la sagesse de son administration; & si les hommes chargés de cette administration sont nécessairement tirés du corps de la nation, il est impossible dans un gouvernement où l'on persécute l'homme qui pense, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produise de grands ministres. Le danger de s'instruire y détruit l'instruction, & le peuple gémit sous le sceptre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le despote & sa nation. * 48.

L'intolérance de cette espèce est un écueil où se brisent tôt ou tard les plus grand empires.



CHAPITRE XVI.

L'intolérance est souvent fatale aux princes.

LE pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un prince désire-t-il des sujets sans idées, sans énergie, sans caractère, * 49. enfin des automates, toujours obéissants à l'impression qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors : il sera le tyran de ses sujets & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du despote. Qui la lui fait désirer? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même, c'est sur mes peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir : c'est donc leur résistance & leur contradiction qui rappelant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa nation, peu lui importe de mal gouverner, mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible se

taut, s'abrutit & cesse de penser, parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un état, faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient?

En Perse, dit Chardin, on peut, jusques dans les cafés, parler hautement & censurer impunément le Visir. Le ministère qui veut être averti du mal qui se fait, fait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des pays plus barbares que la Perse.

Mais encore du moment où le citoyen pourra tout penser, tout écrire, que de livres faits sur des matières qu'il n'entendra pas ! Que de sottises les écrivains ne diront-ils pas ! Tant mieux : ils en laisseront moins à faire aux Visirs. La critique relevera les erreurs de l'auteur : le public s'en moquera ; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du temps & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent livre en suppose une infinité de mauvais. Les tragédies de la passion durent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la presse cesse d'être libre, * 50. l'homme en place non averti de ses fautes, en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes les sottises que

l'écrivain eût dit. * 51. Or il importe peu à une nation qu'un auteur dise des sottises ; c'est tant pis pour lui : mais il lui importe beaucoup que le ministre n'en fasse point ; c'est tant pis pour elle.

La liberté de la presse n'a rien de contraire à l'intérêt général : * 52. Cette liberté est dans un peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes sont chargés de l'entretenir ? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus soigneusement à sa conservation, qu'une fois éteinte, il est presque impossible de la rallumer. Un peuple déjà policé tombe-t-il dans l'abrutissement, quel remède à ce mal ! Nul autre que la conquête : elle seule peut redonner de nouvelles mœurs à ce peuple, & le rendre de nouveau célèbre & puissant. Un peuple est-il avili ? qu'ils soit conquis. C'est le vœu d'un citoyen honnête, d'un homme qui s'intéresse à la gloire de sa nation, qui se croit grand de sa grandeur & heureux de son bonheur. Le vœu du despote n'est pas le même, parce qu'il ne se confond point avec ses esclaves ; parce qu'indifférent à leur gloire comme à leur bonheur, il n'est touché * 53. que de leur servile obéissance.

Le Sultan aveuglément obéi est content. Que d'ailleurs ses sujets soient sans vertus, que l'empire s'affoiblisse, qu'il périsse par la consommation,

peu lui importe : il suffit que la durée de la maladie en cache la véritable cause , & qu'on ne puisse en accuser l'ignorance du médecin. La seule crainte des Sultans & de leurs Visirs, c'est une convulsion subite dans l'empire. Il en est des Visirs comme des chirurgiens ; leur unique desir , c'est que l'état & le malade n'expirant point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils prescrivent , leur réputation est sauve ; ils s'en inquiètent peu.

Dans les gouvernements arbitraires , l'on ne s'occupe que du moment présent. On ne demande point au peuple industrie & vertu , mais soumission & argent. Semblable à l'araignée qui sans cesse entoure de nouveaux fils l'infecte dont elle fait sa proie , le Sultan , pour dévorer plus tranquillement ses peuples , * §4. les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin , par la crainte , suspendu en eux tout mouvement ; quel secours en attendre contre l'attaque d'un voisin puissant ? Mais le sultan ne prévoit-il pas qu'en conséquence lui & ses sujets subiront bientôt le joug du vainqueur ? Le despotisme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'est l'enfant mal élevé , il mord dans le fruit empoisonné & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas sous son regne fait-on d'un citoyen vrai

& courageux ? C'est un fou qu'on punit comme tel * 55. Quel cas sous ce même regne fait-on d'un citoyen bas & vil * 56. C'est un sage qu'on récompense comme tel. Les sultans veulent-ils être flattés ? * 57. Ils le font. Qui peut se refuser constamment à leurs desirs ? Qui peut sous un pareil gouvernement s'intéresser vivement au bonheur public ? Seroient-ce quelques sages répandus çà & là dans un empire ? On est sourd à leur conseil. Leurs lumières n'éclairent personne. Ce sont des lampes dans des tombeaux. A qui le despote se confie-t-il ? A des hommes qui, vieillissant dans les antichambres, en ont l'esprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuarts à leur ruine. « Quelques prélats, dit un illustre Anglois, s'étant aperçus de la bigotte foiblesse de Jacques I, en profitèrent, pour lui persuader que la tranquillité publique dépendoit de l'uniformité du culte, c'est-à-dire, de certaines cérémonies religieuses. Jacques le crut, transmit cette opinion à ses descendants. Quelques-uns en furent les suites ? L'exil & la ruine de sa maison.

» Lorsque le ciel, dit Velleius Paterculus, veut châtier un souverain, il lui inspire le goût de la flatterie * 58. & la haine de la contradiction. Au même instant l'entendement du souverain s'obscurcit ; il fuit la société des sages ,

» sages , marche dans les ténèbres , tombe dans
 » les abymes , & selon le proverbe latin , passe
 » de la fumée dans le feu. » Si tels sont les signes
 de la colere du ciel , contre quel sultan n'est-il
 pas irrité ? Qui d'entr'eux choisit ses favoris par-
 mi les citoyens les plus vrais & les plus éclairés.
 Le philosophe Anacharsis , dira-t-on , flatta bas-
 sement un roi de Chypre. Il fut par l'ordre du
 prince pilé dans un mortier : oui , mais ce mor-
 tier s'est perdu.

» De quelle maniere parle-t-on de moi & de
 » mon gouvernement , disoit un empereur de la
 » Chine à Confucius ? Chacun , répond le phi-
 » losophe , se tait , tous gardent un morne si-
 » lence. C'est ce que je desire , reprend l'em-
 » pereur. Et c'est ce que vous devriez craindre ,
 » replique le philosophe. Le malade flatté est
 » abandonné : sa fin est prochaine. Il faut révéler
 » au monarque les défauts de son esprit , comme
 » les maladies de son corps. Sans cette liberté ,
 » l'état & les princes sont perdus. » Cette réponse
 déplut à l'empereur. Il vouloit être loué. L'in-
 térêt présent de l'orgueil l'emporte presque tou-
 jours sur tout intérêt à venir , & les peuples sont
 princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

*La flatterie n'est pas moins agréable aux peuples
qu'aux souverains.*

LEs peuples veulent, comme les rois, être courtisés & flattés. La plupart des orateurs d'Athènes n'étoient que des vils adulateurs de la populace. Prince, nation, particulier, * 59. tout est avide d'éloges. A quoi rapporter ce desir universel ? A l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puissance à laquelle se joint toujours l'idée du bonheur.

Qui me contredit rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de foiblesse à laquelle se joint toujours l'idée du malheur. Le desir de la louange est commun à tous : mais trop sensibles à cette louange, les peuples ont quelquefois donné le nom de bons patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec transport les vertus de sa nation, mais qu'on ne soit pas aveugle sur ses vices. L'élève le plus vraiment aimé, n'est pas le plus loué. Le véritable ami n'est point adulateur.

Les particuliers ne sont que trop portés à vanter les vertus de leurs concitoyens ; ils sont

cause commune avec eux. Notre adulation pour nos compatriotes , n'est point la mesure de notre amour pour la patrie. En général point d'homme qui n'aime sa nation. L'amour des François est naturel au François. Pour devenir mauvais citoyen , il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public , les loix me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore , s'il est possible , ses concitoyens & plus illustres & plus heureux. En Angleterre les vrais patriotes sont ceux qui s'élèvent avec le plus de force contre les abus du gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre ? à celui qui loue le plus bassement l'homme en place : & cependant quel citoyen ! quel patriote !

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction , qu'on doit la solution d'une infinité de problèmes moraux , inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie ? c'est que toute vérité de cette espece contredit toujours quelque opinion généralement accréditée , prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits , & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille, il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe ? L'orgueil des Chirurgiens fameux en est humilié ; ils le persécutent, veulent le bannir de France ; ils sollicitent une lettre de cachet, & le hazard veut qu'on la refuse.

Si l'homme de génie est presque par-tout plus vivement poursuivi que l'assassin, c'est que l'un n'a que les parents de l'assassiné, & l'autre tous ses concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une dévote demander à la fois au ministre la grace d'un voleur & l'emprisonnement d'un janseniste & d'un Déiste. Quel motif la déterminoit ? son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on assassine, pourvu que ce ne soit ni moi ni mon confesseur ! ce que je veux, c'est qu'on ait de la religion ; c'est que le Déiste par ses raisonnemens ne blesse plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on ? on nous humilie. Portent-on la lumière au nid des petits hiboux, son éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres sont ces petits hiboux. Qu'on leur présente quelques idées claires & lumineuses, ils crieront qu'elles sont dangereuses, fausses * 60 & punissables.

Sous quel prince & dans quel pays est-on impunément grand homme ? En Angleterre, ou sous le regne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de gouvernement, ou sous tout autre souverain, la récompense des talens, c'est la persécution. Les idées fortes & grandes sont presque par-tout proscrites. Les auteurs les plus généralement lus sont ceux qui rendent d'une manière neuve & saillante les idées communes. Ils sont loués parce qu'ils ne sont pas louables, parce qu'ils ne contredisent personne. La contradiction insupportable à tous l'est surtout aux grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens ? Ce prince, dit-on, se repentit de les avoir persécutés. Soit : mais dans quel moment ? Lorsqu'après avoir abdicqué l'empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, disoit-il alors, trente montres sur ma table, & pas deux qui marquent au même instant précisément la même heure. (a) Comment donc imaginer qu'en fait de religion, je ferois penser tous les hommes de la même

(a) Un domestique de Charles-Quint entre étourdiement dans sa cellule, renverse une table & brise les trente montres posées dessus. Charles se prend à rire ; plus heureux que moi, dit-il au domestique, tu trouves enfin le seul moyen de les mettre d'accord.

maniere. Quelle étoit ma folie & mon orgueil ! Plût au ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion ! il eût été plus juste, plus tolérant & plus vertueux. Que de semences de guerres il eût étouffé ! Que de sang humain il eût épargné !

Nul prince, nul homme même n'assigne des bornes à son pouvoir. Ce n'est point assez de régner sur un peuple, de commander aux idées. de ses concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. M. Rousseau n'aime point la musique françoise. Son sentiment est sur ce point d'accord avec celui de toutes les nations de l'Europe. Il le déclare dans un ouvrage ; mille voix s'élèvent contre lui ; il faut le faire pourrir dans un cachot. On sollicite une lettre de cachet, & le ministre heureusement trop sage pour l'accorder, ne veut point exposer la nation françoise à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne se porte l'intolérance humaine. Prétendre sur ce point corriger l'homme, c'est vouloir qu'il préfère les autres à lui, c'est vouloir changer sa nature. Le sage ne veut pas l'impossible. Il se propose de désarmer & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner ? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force different d'opinions, aucun d'eux ne s'insulte, parce qu'on

offense rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenser.

A quelles causes attribuer entre militaires la politesse des disputes ? à la crainte du duel. Entre les gens de lettres , à quelle cause attribuer cette même politesse ? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de college. Or qu'on juge par ces deux exemples , de ce que produiroit sur les citoyens la crainte encore plus efficace des loix.

Des loix sévères peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions , la loi me défende d'insulter à ceux d'autrui , mon intolérance enchaînée par les édits du magistrat , ne se portera point à des violences. Mais que par imprudence le gouvernement m'affranchisse de la crainte du duel , du ridicule & des loix , mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes sectes religieuses se sont persécutées , en est la preuve.



CHAPITRE XVIII.

De l'intolérance religieuse.

Cette espece d'intolérance est la plus dangereuse. L'amour du pouvoir en est le motif, & la religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie ? l'homme assez audacieux pour penser d'après lui, pour croire plus à sa raison qu'à celle des prêtres, & pour se déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du ciel ne l'est jamais que de son orgueil humilié. Le prêtre est le même dans presque toutes les religions.

Aux yeux d'un Muphti comme à ceux d'un Bonze, un incrédule est un impie que doit frapper le feu du ciel, un homme qui destructeur de la société, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du sage, ce même incrédule est un homme qui ne croit pas au conte de ma mere l'oie. Mais que manque-t-il à ce conte pour être une religion ? Rien ; sinon qu'un grand nombre de gens en soutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des hailons de la pénitence & du masque de la charité, aient en tous temps été les plus atroces ? Quoi ! le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi !

des gens honnêtes se haïssent & se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de luthériens, de calvinistes, de catholiques, de mahométans, &c.

En anathématisant le Kalender ou le Derviche, le moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce Derviche, le vrai inipie, le vrai scélérat, est ce chrétien, ce pape, ce moine qui ne croit pas à Mahomet? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque secte approuve en elle ce qu'elle déteste dans les autres?

Qu'on se rappelle quelquefois la parabole ingénieuse d'un peintre célèbre. Transporté, dit-il, en rêve aux portes du Paradis, le premier objet qui frappe mes yeux est un vieillard vénérable : à ses clefs, à sa tête chauve, à sa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre se tient sur le seuil des portes célestes. Une foule de gens s'avance vers lui. Le premier qui se présente, est un papiste. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant assez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des catholiques. Vient après un réformé, il lui présente la même requête, il en reçoit la même réponse; place-toi, dit le Saint, parmi les réformés. Arrivent ensuite des marchands de Smyrne, de Bagdat, de Bassora &c. Ils étoient

musulmans , avoient toujours été vertueux , & St. Pierre leur fit prendre place parmi les musulmans. Enfin vint un incrédule. Quelle est ta secte , demanda l'Apôtre ? D'aucune, Monseigneur ; j'ai cependant toujours été honnête. - Tu peux donc entrer ; mais où te mettre ? choisis toi-même : assis-toi près de ceux qui te paroissent les plus raisonnables.

Plût-au-ciel qu'éclairé par cette parabole , on ne prétendit plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité soit la récompense de l'examen. Les prières les plus efficaces pour en obtenir la connoissance , sont, dit-on , l'étude & l'application. O moines stupides ! avez-vous jamais fait cette prière ?

Qu'est-ce que vérité ? Vous l'ignorez , & vous persécutez celui qui , dites-vous , ne la connoît pas , & vous avez canonisé les dragonades des Cévenes , & vous avez élevé à la dignité de saint ; un Dominique , un barbare qui fonda le tribunal de l'inquisition & massacra les Albigeois , * 61. & sous Charles IX , vous faisiez aux catholiques un devoir de meurtre des réformés ; & dans ce siècle enfin si éclairé , si philosophe , la tolérance recommandée dans l'évangile devoit être la vertu de tous les hommes. Il est des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la religion , & qui voudroient

revoir encore ce jour de fang & de massacre , ce jour affreux de St. Barthelemi , où l'orgueil sacerdotal se promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan suivi du bourreau parcourt les rues de Constantinople , demandant le fang du chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan , c'est vous qui distribuez aux chrétiens des glaives pour s'entrégorger.

O religions , (je parle ici des fausses) vous êtes toutes d'un ridicule palpable ; encore si vous n'étiez que ridicules , l'homme d'esprit ne releveroit point vos absurdités. S'il s'en fait un devoir , c'est que ces absurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance , * 63. sont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverses religions , quelles sont celles qui portent le plus de haine aux autres sectes ? La catholique & la juive. Cette haine est-elle dans leurs ministres l'effet de leur ambition , ou celui d'un zele stupide & mal entendu ? La différence entre le vrai & le faux zele est frappante. On ne peut s'y méprendre. * 64. Le premier est toute onction , toute humanité , toute douceur , toute charité ; il pardonne à tous & ne nuit à personne. Telle est au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du fils de Dieu * 65.

C H A P I T R E X I X .

L'intolérance & la persécution n'est pas de commandement divin.

A Qui Jesus donna-t-il le nom de races de vipères ? Fut-ce aux Païens , aux Esséniens , à ces Saducéens * 66. qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'existence de Dieu ? Non : ce fut aux Pharisiens ; ce fut aux prêtres juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance , les prêtres catholiques méritent encore ce nom ? A quel titre persécutent-ils un hérétique ? Il ne pense pas , diront-ils , comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes précisément dans la même croyance , c'est prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux & la même physionomie : c'est un souhait contre nature. L'hérésie est un nom que le puissant donne à des opinions communément vraies , mais contradictoires aux siennes. L'hérésie est locale , comme l'orthodoxie. L'hérétique est un homme de la secte non dominante dans la nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conséquent plus foible , peut être impunément insulté Pourquoi faut-il qu'il le soit ? Pourquoi le fort persécuteroit-il le foible jusques dans ses opinions ?

Si les ministres de Neuchâtel accusateurs de M. Rousseau , * 67. fussent nés Athéniens ou juifs , ils eussent donc à titre de forts également poursuivi Socrate ou Jésus. O ! éloquent Rousseau que la faveur du grand prince qui vous protégea contre de tels fanatiques , vous venge bien de leur insulte ! Vous n'eûtes point à rougir de l'estime de ces stupides : elle eût prouvé quelque analogie entre leurs idées & les vôtres ; elle eût taché vos talens. Vous fûtes persécuté au nom de la divinité , mais non par elle.

Qui s'élève avec plus de force que le fils de Dieu contre l'intolérance ? Ses apôtres veulent qu'il fasse descendre le feu du ciel sur les Samaritains ; il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'esprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent pros crits & non pros criteurs.

Le ciel ne confère à personne le droit de massacrer l'hérétique. Jean n'ordonne point aux chrétiens de s'armer contre les Païens. * 68. *Aimez-vous les uns les autres , répète-t-il sans cesse , telle est la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte , on a rempli la loi.*

Néron , je le fais , poursuivit dans les premiers chrétiens , des hommes d'une opinion différente de la sienne : mais Néron fut un tyran

en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries ; viole-t-on sans remords la loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous soit fait* ? on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les intolérans , se rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une église se dise persécutée , lorsqu'on lui conteste le droit de persécuter , le prince doit être sourd à ses sollicitations. C'est sur la conduite du fils de Dieu que l'église doit régler la sienne. Or Jesus & les Apôtres laissent à l'homme le libre exercice de sa raison. Pourquoi l'église lui en défendrait-elle l'usage ? Nul n'a droit sur l'air que je respire , ni sur la plus noble fonction de mon esprit , sur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le soin de penser pour moi ? J'ai ma confiance , ma raison , ma religion , & ne veux avoir ni la conscience , ni la raison , ni la religion du pape. Je ne veux point modérer ma croyance sur celle d'autrui , dit un archevêque de Cantorbéry. Chacun répond de son ame : c'est donc à chacun à examiner :

Ce qu'il croit ;

Sur quel motif il croit ;

Quelle est la croyance qui lui paroît la plus raisonnable.

Quoi, dit Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, le ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la soumettrois à celle des autres; & ce seroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir!

Mais un homme peut-il préférer sa raison à celle de sa nation? Un tel orgueil est-il légitime? Pourquoi non? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec lesquelles il pesoit jadis les destinées des héros, s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Baile, & de l'autre l'opinion des nations Italiennes, Françoises, Espagnoles &c.; le dernier des plateaux s'élèveroit comme chargé de nuls poids. La diversité & l'absurdité des différens cultes prouvent le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des peuples. La sagesse divine elle-même, parut, dit l'écriture, *Judæis Scandalum, gentibus stultitiam*. Scandale aux Juifs, folie aux yeux des nations. Je ne dois, en fait de religion, nul respect à l'opinion d'un peuple: c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'être suprême. Le magistrat lui-même uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la société. Nul prince, nul prêtre, ne peut pour-

suivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel motif la loi défendrait-elle à mon voisin de disposer de mon bien , & lui permettrait-elle de disposer de ma raison & de mon ame ? mon ame est mon bien. C'est de la nature que je tiens le droit de penser & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers chrétiens exposèrent aux nations & leur croyance , & les motifs de cette croyance , lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa religion & la leur , & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu , & le mensonge de la vérité , l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les chrétiens méritèrent-ils la haine & le mépris des nations ? Lorsque brûlant les temples des Idoles , ils voulurent par la violence arracher le Païen à la religion qu'il croyoit la meilleure. * 69. Quel étoit le but de cette violence ? La force impose silence à la raison ; elle proscrie tel culte rendu à la Divinité ; mais que peut-elle sur la croyance ? Croire , suppose des motifs pour croire. La force n'en est point un. Or sans motif , on ne croit pas réellement : c'est tout au plus si l'on croit croire. * 70.

Point de prétexte pour admettre une intolérance

rance condamnée par la raison & la loi naturelle. Cette dernière loi est sainte, elle est de Dieu ; il ne l'a point annullée. Il la confirme au contraire dans son évangile.

Tout prêtre qui sous le nom d'Angé de paix excite les hommes à la persécution, n'est donc point, comme on le croit, dupe d'un zèle stupide * 71 & mal entendu. Ce n'est point à son zèle, c'est à son ambition qu'il obéit.

CHAPITRE XX.

*L'Intolérance est le fondement de la grandeur
du Clergé.*

LA doctrine, la conduite du prêtre, tout prouve son amour pour le pouvoir. Que protège-t-il ? l'ignorance. Pourquoi ? c'est que l'ignorant est crédule ; c'est qu'il fait peu d'usage de sa raison ; qu'il pense d'après les autres, qu'il est facile à tromper, & qu'il est dupe du plus grossier sophisme. * 72.

Qu'est-ce que le prêtre persécute ? la science. Pourquoi ? c'est que le savant ne croit pas sans examen ; c'est qu'il veut voir par ses yeux, & qu'il est plus difficile à tromper. Le savant a pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine,

enfin tout ministre de quelque religion que ce soit. En Europe les prêtres se sont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes ; & l'autre des taches dans le soleil ; ils ont pros crit dans Baile la saine logique ; dans Descartes l'unique méthode d'apprendre ; ils ont forcé ce philosophe à s'expatrier ; * 73 , ils ont jadis accusé tous les grands hommes de magie ; * 74 & maintenant que la magie a passé de mode , ils accusent encore d'Athéisme & de Matérialisme ; ceux qu'en qualité de forciers , ils eussent jadis fait brûler.

Le soin du prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture instructive leur est interdite. Le prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obscure & ne s'y occupe qu'à boucher les crevasses par lesquelles la lumière pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le philosophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renversent un Empire fondé sur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talens , il est l'ennemi secret des vertus humaines. Le prêtre en nie souvent jusqu'à l'existence. Il n'est , à ses yeux d'actions vertueuses que les actions conformes à sa doctrine , c'est-à-dire , à ses intérêts. Les premières des vertus sont la foi & la soumis-

sion au sacerdoce : ce n'est qu'à ses esclaves qu'il accorde le nom de saints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus distinct que les idées de vertu & de sainteté ! Celui-là est vertueux qui fait le bien de ses concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en est pas de même du mot sainteté. Un hermite, un moine s'impose la loi du silence, se fesse toutes les nuits, se nourrit de légumes cuits à l'eau, dort sur la paille, offre à Dieu sa mal-proprété & son ignorance ; il peut à force de macérations faire fortune en Paradis ; on peut le décorer de l'aureole ; mais s'il n'a fait aucun bien sur la terre, il n'est pas honnête. Un scélérat se convertit à la mort, il est sauvé, il est bienheureux ; mais il n'est pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juste & noble.

Les cloîtres sont les minaréts d'où l'on tire communément les saints. Mais en général que sont les moines ? des fainéants, des hommes processifs, dangereux dans la société & dont le voisinage est à redouter. Que prouve leur conduite ? qu'il n'est rien de commun entre la religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette ? substituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui toujours indul-

gente aux tours perfides que se jouent les différentes sectes, * 76, sanctifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que se reprochent réciproquement les jansénistes & les molinistes, * 77. & leur commander enfin de dépouiller leurs concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un despote d'Asie veut que ses sujets concourent de tout leur pouvoir à ses plaisirs; qu'ils apportent à ses pieds leur hommage & leurs richesses. Les prêtres papistes exigent pareillement l'hommage & les richesses des catholiques.

Est-il un moyen d'accroître leur puissance & leurs trésors qu'ils n'aient employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'instruits par l'expérience, les prêtres ont su qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on présentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jesus, c'est sur la terreur qu'ils ont voulu fonder leur empire : ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, empoisonner le janséniste & le déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'inquisition, ils conçoient dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues

qu'ils y parvinrent en Espagne , en Italie, en Portugal , &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire , plus il fut redouté. Les prêtres s'apercevant que la puissance sacerdotale s'accroissoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes , devinrent bientôt impitoyables. Le moine impunément sourd au cri de la compassion , aux larmes de la misère & aux gémissements de la douleur , n'épargna ni la vertu , ni les talents. Ce fut par la confiscation des biens , ce fut à l'aide des tortures & des bûchers , qu'il usurpa enfin sur les peuples une autorité supérieure à celle des magistrats & souvent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie osa jeter dans un royaume chrétien les fondemens d'un pareil tribunal ? L'ambition sacerdotale l'édifia ; la stupidité des peuples & des princes la laissa faire.

N'est-il donc plus dans l'église catholique de Fénelon & de Fits-James qui touchés des maux de leurs semblables , voient avec horreur un pareil tribunal ? Il est encore des Jansénistes assez vertueux pour détester l'inquisition , lors même qu'elle brûle un jésuite ; mais en général on n'est point à la fois religieux & tolérant. Humanité suppose lumière.

Un esprit éclairé fait que la violence fait les

hypocrites & la persuasion les chrétiens ; qu'un hérétique est un frere qui ne pense pas comme lui sur certains dogmes métaphysiques ; que ce frere privé du don de la foi est à plaindre , non à punir , * 78. & que si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux , nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que résulte-t-il de l'intolérance religieuse ? Le malheur des nations. Qui sanctifia l'intolérance ? L'ambition sacerdotale. L'excessif amour du moine pour le pouvoir produisit son excessive barbarie. Cruel par système , le moine l'est encore par son éducation. Foible , hypocrite & poltron par état , tout prêtre catholique doit en général être atroce. * 79. Aussi dans les pays soumis à sa puissance , exerça-t-il en tous les temps tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus raffinée. Si d'une religion instituée pour inspirer la douceur & la charité , il fit un instrument de persécutions & de massacres , si tout dégoûtant du sang versé dans un Auto-da-fé , il ose dans le sacrifice de l'autel , lever ses mains homicides au ciel , qu'on ne s'en étonne point , le moine est ce qu'il doit être. Couvert du sang hérétique , il doit se regarder comme le vengeur de la divinité. Quel instant néanmoins pour implorer sa clémence ? Ses mains seroient-elles pures , parce que l'église les déclareroit telles ? Quel corps n'a

pas légitimé les actions les plus abominables, lorsqu'elles tendoient à l'accroissement de son pouvoir !

C'est assez de l'aveu de l'église pour sanctifier un crime. J'ai considéré les diverses religions, & j'ai vu leurs divers sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs semblables. J'ai vu les diverses superstitions servir de marche-pied à l'orgueil ecclésiastique. Quel est donc, me suis-je dit, le vrai impie ? Est-ce l'incrédule ? Non : mais le fanatique * 80 ambitieux. C'est lui qui, persécuteur, assassin de ses freres, enviant à l'exécuteur des vengeances célestes, le plaisir de tourmenter les hommes dans les enfers, se présente pour remplir ses abominables fonctions sur la terre ; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit par un mort prompt, hâter encore sa damnation, & par une gradation inouïe de cruauté, que cet homme son semblable, fût au même instant arrêté, emprisonné, jugé, maudit, brûlé & damné.



C H A P I T R E XXI.

Impossibilité d'étouffer dans l'homme le sentiment de l'intolérance; moyen de s'opposer à ses effets.

LE levain de l'intolérance est indestructible : il ne s'agit que d'en surprendre le développement & l'action. Des loix sévères doivent donc les represser comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt personnel ? Le magistrat en défendant les voies de fait , lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il , lorsque sous le masque de la religion , cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés ?

Les hommes sont de leur nature intolérans. Le soleil de la raison les éclaire-t-il un moment ? Qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des loix sages , & se mettre dans l'heureuse impuissance de se nuire , lorsqu'ils seront de nouveau saisis de l'accès d'une rage intolérante.

Les bonnes loix peuvent également contenir le dévot furieux & le prêtre perfide. L'Angleterre , la Hollande , une partie de l'Allemagne en font la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont sur cet objet ouvert enfin les yeux de ces

peuples. Ils sentent que la liberté de penser est de droit naturel ; que penser produit le besoin de communiquer ses pensées , & que dans un peuple , comme dans un particulier , l'indifférence à cet égard est un signe de stupidité.

Qui n'éprouve pas le besoin de penser , ne pense pas. Il en est de l'esprit comme du corps : ne fait-on point usage de leurs facultés , on devient impotent de corps & d'esprit. Lorsque l'intolérance a comprimé l'ame des citoyens , lorsqu'elle en a détruit le ressort , alors l'esprit de vertige & d'aveuglement se répand sur une nation.

Le toucher de Midas , disent les poètes , changeoit tout en or ; la tête de Méduse transformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites , en fous , en idiots , * 81. tout ce qui se trouve dans l'atmosphère de sa puissance. C'est elle qui dans l'orient porta ces premiers germes de stupidité , qui y développa depuis le despotisme. C'est l'intolérance qui condamne au mépris de l'univers présent & à venir , toutes ces contrées superstitieuses dont les habitants paroissent réellement plutôt appartenir à la classe des brutes qu'à celle des hommes.

Il n'est qu'un cas où la tolérance puisse devenir funeste à une nation ; c'est lorsqu'elle tolère une religion intolérante ; telle est la catholique.

* 82. Cette religion devenue la plus puissante dans un état , y répandroit encore le sang de ses stupides protecteurs , c'est un serpent qui piqueroit le sein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y soit attentive ! ses princes ont intérêt d'embrasser le papisme : il leur offre de grands établissemens pour leurs freres , leurs enfans , &c. Ces princes , une fois catholiques , voudront forcer la croyance de leurs sujets , & dussent-ils encore verser le sang humain , ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la superstition & de l'intolérance fument encore. Un léger souffle peut les rallumer & embraser l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie ? Je l'ignore. La Hollande seroit-elle sûre de s'y soustraire ? Le Breton lui-même pourroit-il du haut de ses dunes long-temps braver la fureur du catholique ? Le fossé des mers est une barrière impuissante contre le fanatisme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croisade , d'armer l'Europe contre l'Angleterre , d'y prendre terre & de traiter un jour les Bretons , comme il traita jadis les Albigeois.

Que le ton insinuant du catholique n'en impose pas aux protestans. Le même prêtre qui regarde en Prusse l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine , regarde en France la tolérance comme

un crime & une hérésie. * 83. Qui le rend en ces pays si différent de lui-même ? Sa foiblesse en Prusse & sa puissance en France.

Qu'on considère la conduite des chrétiens d'abord foibles : ce sont des agneaux : devenus forts, ce sont des tigres.

Instruites par leurs malheurs passés, les nations ne sentiront-elles jamais la nécessité d'enchaîner le fanatisme, & de bannir de toute religion le dogme monstrueux de l'intolérance ? Qui dans ce moment-même ébranle le trône de Constantinople & ravage la Pologne ? Le fanatisme. C'est lui qui défendant aux catholiques Polonois d'admettre le dissident au partage de ses privilèges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. En vain impute-t-on au seul orgueil des grands les malheurs actuels de ces contrées ; sans la religion, les grands n'eussent point armé la nation ; & l'impuissance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la patrie. Le papisme est l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Constantinople, c'est le fanatisme musulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le chrétien Grec, l'arme en secret contre l'Empire dont il auroit été le défenseur.

Plût au ciel que ces deux exemples, & présents & frappans des maux produits par l'into-

lérance religieuse, fussent les derniers de cette espèce, & que désormais indifférens à tous les cultes, les gouvernemens jugeassent les hommes sur leurs actions & non sur leur croyance : qu'ils regardassent les vertus & le génie comme les seuls titres à la faveur publique ; apprissent que ce n'est point de l'horloger papiste, turc ou réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter sa montre, & qu'enfin ce n'est point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talens qu'il faut confier les places.

Tant que le dogme de l'intolérance subsiste, l'univers moral renferme dans son sein le germe de nouvelles calamités. C'est un volcan demi-éteint qui se rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la désolation.

Telles sont les craintes d'un citoyen, qui sincère ami des hommes souhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, suffisamment prouvé dans cette section qu'en général toutes les passions factices, & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront sans doute fait oublier au lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes , si toutes les passions citées ci-dessus , sont factices , tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité , que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

UN principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité ? un sentiment d'amour pour le plaisir , & de haine pour la douleur ? c'est de ces deux sentiments réunis dans l'homme & toujours présents à son esprit que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi. * 84. Cet amour de soi engendre le desir du bonheur ; le desir du bonheur , celui du pouvoir ; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie , à l'avarice , à l'ambition & généralement à toutes les passions factices , * 85. qui sous des noms divers , ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé & appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes. Aussi voit-on les hommes selon les positions où ils se trouvent, & le gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talents, &c. mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant de ce que j'ai dit, section 2, 3 & 4 de cet ouvrage.

1^o. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit ;

2^o. Que cette égale aptitude est en eux une puissance morte, si elle n'est vivifiée par les passions :

3^o. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action ;

4^o. Que tous en sont susceptibles dans les pays où la gloire conduit au pouvoir.

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire : * 86. mais cette passion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré

de force suffisant pour mettre en action l'égalé aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire : alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.



CHAPITRE XXIII.

De la force du sentiment de l'amour de soi.

LE sentiment de l'amour de soi différemment modifié dans les différens hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux, & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous le sentiment de l'amour de soi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par *sa constance, son unité*, & si je l'ose dire, par *sa présence habituelle*. Or, à tous ces égards, le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre, comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les
doux

doue d'une crainte prudente , comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque individu , veille sans cesse à sa conservation. Or , si l'amour de soi est à cet égard le même dans tous , tous sont donc susceptibles du même degré de passion , par conséquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fit moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre. Il est certain que cette différence non encore apperçue par l'expérience seroit par conséquent très-petite , & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un Mécanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage , il laisse le surplus des eaux suivre leurs cours , & se perdre dans les marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi , que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Or cette partie est moins considérable qu'on ne le pense. Consulte-t-on sur ce point l'expérience ? Elle nous apprend que la crainte de la férule , du fouet , ou d'une punition encore plus légère , suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude de la lecture & des langues. * 87. Or ,

cette espece d'attention est, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes. (a)

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes sont des dons du hazard ; que nous lui devons le premier soupçon de toute vérité nouvelle ; que toutes les vérités de cette espece sont, pour ainsi dire, saisies sans attention ; que leur découverte par cette raison a toujours été regardée comme une inspiration, & qu'il n'est point en conséquence de poëte, ni de philosophe à qui l'expression harmonieuse & brillante, claire & précise de ses pensées, n'ait coûté plus de soins & de travail que ses idées les plus heureuses.

D'où il résulte que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux sont susceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypothèse où le sentiment de l'amour de soi ne fût pas le mê-

(v) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfants que l'étude de la géométrie, c'est que les enfants éprouvent plus habituellement le besoin de parler que de comparer ensemble des figures géométriques, & que le besoin senti de l'attention la rend toujours moins désagréable & moins pénible.

me dans tous (hypothèse sans doute impossible) la petite différence qui se trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence sur leur esprit.

En effet qu'on suppose le sentiment de l'amour de soi plus vif dans l'un que dans l'autre, ce sentiment comme l'expérience le prouve, n'en seroit pas moins également habituel dans eux. Or si toute supériorité d'esprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle, (a) il est évident que dans cette supposi-

(a) Lorsqu'il s'agit d'esprit, le lecteur, pour bien saisir mes idées, doit rappeler à sa mémoire que l'esprit est le produit de l'attention, & l'attention celui d'une passion quelconque, & sur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hazard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une conversation, &c. des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées nouvelles; que ces objets seroient pour nous des semences stériles, si l'attention ne les fécondoit, c'est-à-dire, si nous n'avions un intérêt, un desir vif de les comparer, & d'observer les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit souvent du grand homme qu'il est fils du malheur, c'est qu'en général toujours occupé de s'y soustraire, l'homme est alors forcé de penser & de réfléchir. Il est donc toujours ce que le fait la position où il se trouve. Mais l'adversité est-elle si salutaire qu'on le dit ? oui : dans la première jeunesse, lorsqu'on peut encore

tion , tous les hommes seroient encore doués du degré de passion necessaire pour mettre en action l'égle aptitude qu'ils ont à l'esprit.

contracter l'habitude de penser & de réfléchir. Cet âge passé , le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. *L'infortune* , dit le proverbe Ecoissois , *est saine à déjeuner , indifférente à diner & mortelle à souper*. D'ailleurs l'adversité n'excite souvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce qu'elle est souvent passagere. La passion de la gloire est plus durable , & par cette raison la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talents.



CHAPITRE XXIV.

*Des grandes idées , effets de la confiance de
l'attention.*

UN desir violent occasionne souvent un effort d'esprit plus vif que continu. Or l'acquisition des grands talents suppose un travail opiniâtre & un desir de s'instruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupé que les gens du monde soient de leur fortune & de leur plaisir , ils éprouvent par instant des desirs de gloire. Pourquoi ces desirs sont-ils stériles en eux ? c'est qu'ils ne sont pas assez durables. C'est à la confiance des desirs que sont attachés les grands succès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes , c'est que le desir de voir leurs amants est en elles toujours plus habituel que le desir de les empêcher ne l'est à leurs surveillants.

Les habitants de Kamtschatka d'une stupidité sans égale à certains égards , sont à d'autres d'une industrie merveilleuse. S'agit-il de se faire des vêtements ? leur adresse en ce genre , dit leur

historien, surpasse celle des Européens. (a) Pourquoi ? c'est qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus sujette aux intempéries de l'air, où par conséquent le besoin d'être vêtu se fait le plus habituellement sentir. Or le besoin habituel est toujours industrieux. Epreuve-t-on celui de la considération ? procure-t-elle du pouvoir, (cet objet commun du desir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'est dans la possession de cette estime qu'on concentre tout son bonheur, & c'est alors que le desir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or si ce dernier sentiment, comme l'expérience le prouve, est habituellement présent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'espece d'attention à laquelle est attachée la supériorité de l'esprit.

Tous les hommes organisés comme le com-

(a) Si les habitants de Kamschatka nous surpassent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talents ne sont que la différente application du même esprit à des genres divers.

Qui souleve une livre de plume ou de laine, souleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'industrie des habitants de Kamschatka & la nôtre tient donc à la différence des besoins que doivent éprouver dans des climats différents, des peuples sauvages ou policés,

mun d'entr'eux sont donc susceptibles non-seulement de passions, mais encore du degré habituel de passions suffisant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient donc l'extrême inégalité des esprits ? De ce que personne ne voit précisément, * 88, les mêmes objets ; ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions ; * 89, n'a reçu la même éducation ; & de ce qu'enfin le hazard qui préside à notre instruction ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est donc à l'éducation prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot & dans lequel même l'idée du hazard se trouve comprise (a) qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits.

(a) De ce que le hazard aura toujours part à notre instruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation ? Non. L'éducation ne fera jamais des hommes supérieurs de tous les habitants d'une nation, mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le desir de la gloire, en mettant souvent les citoyens dans les positions où le hazard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puisse infiniment rétrécir l'empire.

Il est à Rome des conservatoires ou écoles de musique dont on sort toujours bon musicien, & dans lesquels

Pour compléter les preuves de cette vérité, il ne me reste qu'à montrer dans la section suivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui sur ce même sujet adoptent des principes différents des miens.

Je prendrai M. Rousseau pour exemple. C'est de tous les auteurs celui qui dans ses ouvrages a traité cette question avec le plus d'esprit & d'éloquence. Je discuterai donc ses principales opinions, & si j'en démontre la fausseté & la contradiction, j' imagine que le public alors moins attaché à ses anciens préjugés, jugera sans partialité mes principes, & se trouvera dans cette disposition heureuse & calme qui fait adopter toute idée juste, quelque paradoxale qu'elle ait d'abord parue.

il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une école des ponts & chaussées dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation & faire du reste des citoyens des gens de sens & d'esprit. Or ces avantages d'une excellente éducation sont suffisants pour encourager à l'étude d'une science, à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité.

NOTES.

1. **Q**uelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractère distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractère : elle leur est commune avec les Turcs & généralement avec toutes les nations non-accoutumées à une discipline sévère. Les François d'ailleurs en sont susceptibles. Le roi de Prusse en a dans ses armées , & tous y font l'exercice à la prussienne.

2. Les mots *loyal* & *poli*, ne sont point synonymes. Un peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérentieux. Un tel peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négociants de tous les pays attestent la loyauté des commerçants Anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

3. Dans une nation avilie , on ne trouve pas même parmi ses meilleurs citoyens , des caractères d'une certaine élévation. Des âmes nobles & fieres y seroient trop discordantes avec les autres.

4. En Orient quel est l'homme le plus loué ? Le plus tyran , le plus craint & le plus détestable. Mais ce tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-temps après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au monarque d'Orient pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses sujets ? Il n'en est qu'un ; c'est de réfléchir sur lui-même , d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples & si dans toutes ses actions il n'a jamais consulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent ? Il peut être sûr , quelque éloge qu'on lui donne , que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du mensonge & de la flatterie.

Ce que la mort opère sur les sultans , la disgrâce l'opère sur ses visirs. Sont-ils en place ? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue , point de talents , qu'on leur refuse. En sortent-ils ? Ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir , souvent des hommes communs & sans génie.

5. Le despote toujours sans prévoyance contre les ennemis du dehors , pourroit-il se flatter que des peuples habitués à trembler sous le fouet

du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie, & de leur liberté, se défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant? Un monarque doit savoir qu'en brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un empire le précipite à sa ruine ; que les étaies du trône despotique doivent s'affaïssir sous son poids ; qu'uniquement fort de la force de son armée, cette armée défaire : ses sujets affranchis de toute crainte, cesseront de combattre pour lui ; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du sort des plus grands états : Darius, Tigraue, Antiochus en font la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour subjuguier la libre Italie ; & pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

6. Pour l'intérêt de sa gloire & de sa sûreté, le despote devoit regarder comme amis ces mêmes philosophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes courtisans qu'il chérit, & qui vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chute.

7. A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime ? Tous deux font des loix ; tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces loix ;

tous deux emploient la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs édits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui : mais ils different, dit Locke, en ceci, c'est que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour satisfaire des fantaisies & s'affervir ses concitoyens ; & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'usage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force nationale qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le despotisme au vertueux Tullius 7^e. roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

9. Entre les diverses causes du peu de succès de la France dans la dernière guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité religieuse qui commença dès-lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour, il pensera moins, & sera de jour en jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en Angleterre même il n'est presque point de ministre qui ne voulût revêtir son prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au ministre qu'accablé lui-même sous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & sa postérité en seront peut-être les premières victimes.

Qui fait chercher les grands emplois ? Serait-ce le desir d'y faire le bien ? Qui ne seroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les desire, c'est moins pour l'utilité publique que pour la sienne propre. Les hommes ne naissent donc pas aussi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté suppose amour des autres, & c'est en nous seuls que se concentre tout notre amour.

11. Le desir du pouvoir est général : & si pour y parvenir tous les hommes ne s'exposent point aux mêmes dangers, c'est que l'amour de la conservation est dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puissance.

12. En presque tout pays l'on donne à la force la préférence sur la justice. En France, l'on met l'avocat à la taille ; l'on en exempt le lieutenant. Pourquoi ? C'est que l'un est jusqu'à un certain point représentatif de la justice & l'autre de la force.

13. Quels sont les ennemis d'un homme célèbre? Ses rivaux & presque tous ses contemporains. Sa présence les humilie. De qui l'homme illustre est-il loué? De l'étranger : l'étranger est sans envie. C'est la postérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des temps. L'estime de l'étranger est pour l'homme de lettres presque l'unique récompense qu'il puisse maintenant attendre de ses travaux.

14. Est-on intérieurement contraint de reconnaître dans un autre plus d'esprit qu'en soi : on le hait, sa présence importune : l'on veut se venger, s'en défaire, & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier comme Descartes, Baile, Maupertuis, &c. ou l'on le persécute comme Montesquieu, Diderot, &c.

Il n'est point, dit-on, de grand homme aux yeux de sa femme ou de son valet de chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on seroit trop souvent forcé d'admirer? On prend dans ce cas le parti ou de le quitter ou de l'estimer peu.

Les grandeurs & les richesses peuvent quelque temps imposer silence à l'envie ; mais elle s'en irrite en secret. On ne veut pas qu'un homme déjà notre supérieur en naissance & en dignité, le soit encore en talents. Cet homme écrit-il comme Frédéric? On ridiculise en lui le talent d'é-

crire qu'on admire dans César, Cicéron &c. On le voit à regret constater son mérite par un bon ouvrage. Eh quoi ! Sa seule conversation ne suffiroit-elle pas pour prouver son esprit ? Non ; dans la conversation, les idées se succèdent très-rapidement, on n'a le temps ni de les considérer sous toutes les faces, ni d'en apprécier la justesse. D'ailleurs le ton, le geste de celui qui parle, la disposition de celui qui écoute, tout peut en imposer. On est donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en use & l'on se console.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'estime. Toute supériorité attire respect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite supportable ? C'est qu'elle le rend un peu méprisable.

Le mérite réservé donne à la fois une disposition au respect & à la haine, & le mérite affable une disposition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talents font quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu secret & général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, & que la sottise s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles saty-

riques ? La critique qu'on y fait des grands hommes ; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens , dit Plutarque , avancèrent si promptement le jeune Simon aux premières places , c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long-temps le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talents naissans ? souvent pour déprimer les talents reconnus. Pénètre-t-on , dit Plutarque , profondément dans le cœur humain , en connoît-on les principes moteurs ? on voit que le desir d'obliger un homme a souvent moins de part au service qu'on lui rend , que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de lettres & donner à leur société la préférence sur tout autre : l'orgueil paternel en est humilié.

17. Si , comme on le dit , les lettres & la philosophie sont en France sans protecteurs , on peut sans être prophète , assurer que la génération prochaine y fera sans esprit & sans talent , & que de tous les arts , ceux du luxe y seront les seuls cultivés.

18. La violence & la persécution sont en général proportionnées au mérite du persécuté. En tout pays , les hommes illustres ont éprouvé
des

des disgraces. En Angleterre il n'y a gueres plus de cent cinquante ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'auteurs pensent d'après eux. La plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'estime de la postérité.

20. Jadis toujours à genoux devant les anciens, quiconque eût en secret préféré le Tasse à Virgile, ou à Homere, n'en fut jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour loi? Qui mieux que la diversité des opinions peut éclairer le goût du public?

21. Le prince & le magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? ils méritent communément son estime : ils sont justes dans leurs édits & leurs sentences. Il en est de même d'un auteur. A-t-il en écrivant la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes, il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siècles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé Censure de Belifaire, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ses assertions : il rappelle toujours à mon esprit ce beau vers de Racine.

Eh quoi ! Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?

Tome I.

F f

23. Les citoyens auxquels on doit le plus de respect sont d'abord ces généraux & ces ministres habiles dont la valeur ou la sagesse assure, ou la grandeur, ou la félicité des empires; mais après ces chefs de guerre ou de justice, quels citoyens sont les plus utiles? ceux qui perfectionnent les arts & les sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fournissent aux besoins de l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. Pourquoi donc marquer plus de considération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand géomètre, au grand poète, & au grand philosophe? c'est que notre premier respect est pour un pouvoir à la possession duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaisir.

Le pouvoir est l'idole de la jeunesse & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelacer des myrtes à ses lauriers.

Si ce même pouvoir est quelquefois le dédain du vieillard, c'est qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur & sa récolte & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture doit-on s'étonner que le fort crût avoir sur un terrain vague & stérile, autant de droit que le premier occupant?

25. La résistance au puissant est réputée fédition & crime, même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un négociant Anglois portées à la chambre des communes. » Messieurs, dit-il, vous n'imaginiez jamais les tours perfides que nous font les Negres. Leur méchanceté est telle sur certaines côtes d'Afrique, qu'ils préfèrent la mort à l'esclavage. Sont-ils achetés? ils se poignent, se jettent dans des puits. Autant de perdu pour l'acheteur. Jugez par ce fait de la perversité de cette maudite race. »

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine? aucune nation ne put lui résister. Rome devenue plus forte cessa d'être juste. Ses habitants furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le puissant est toujours injuste. La justice entre les nations est toujours fondée sur une crainte réciproque, & de-là cet axiome politique.

Si vis pacem, para bellum.

Veux-tu la paix? sois prêt à la guerre.

27. Aristote met le brigandage au nombre des différentes especes de chasses. Solon entre les diverses professions compte celle de voleur. Il ob-

serve seulement qu'il ne faut voler, ni ses concitoyens, ni les alliés de la république. Rome fut sous le premier de ses rois un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse & former des hommes.

28. Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des représailles l'établit chez les nations qu'une puissance à peu près égale force à respecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont-elles affaire à des peuples sauvages? dès ce moment, le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux nations chrétiennes à parler de droit des gens, de loi naturelle & de vertu? elles qui sans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes & en chassent les habitants; elles qui dans les villages Africains, portent avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre, & en profitent pour faire des esclaves; elles enfin qui sans prétexte & sans offense de la part des Indiens Occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs sujets, s'approprient leurs états & oublient qu'il est un droit de *Primo occupanti*.

L'église se vante de faire restituer les larcins & les dépôts volés : mais a-t-elle fait restituer les empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires ? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde ? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles , & n'a-t-elle pas enfin par sa conduite jetté du mépris sur les préceptes de cette loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs ?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde & plus petite que celle de l'église ? Qu'un Prince prenne une maîtresse , qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public , si ce goût ou cette maîtresse est défavorable aux projets de l'église , le prêtre s'élève & crie à l'impiété. Mais que ce même prince porte la dévastation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offensé ; qu'il fasse périr 400 , 000 hommes dans cette expédition , qu'il surcharge ses sujets d'impôts , le prêtre garde le silence. Belle morale que celle du clergé catholique !

29. On aime , dit-on , la justice. Mais les magistrats en sont les organes & chargés par état de l'administrer , ils doivent sur-tout protéger l'innocence. La protègent-ils réellement ? Une affaire criminelle est en Espagne & en Angleterre instruite de deux manières différentes. Celle où l'on donne un avocat à l'accusé , où l'on fait

publiquement son procès, est sans contredit celle où l'innocence est le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des juges. C'est la meilleure. Pourquoi n'est-elle pas adoptée ? Pourquoi les magistrats n'en sollicitent-ils pas l'admission ? C'est qu'ils imaginent que plus leurs sentences seront arbitraires, plus ils inspireront de crainte & plus ils acquerront de pouvoir sur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'est donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or comment se dire ami de l'humanité, lorsqu'on ne l'est pas même de la justice ?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puissance, en peut être difficilement séparée. On respecte jusqu'à l'apparence du pouvoir. C'est à ce sentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le suicide. On suppose une grande puissance à qui méprise assez la vie pour se donner la mort. A quelle autre cause, sinon à l'amour du pouvoir doit-on attribuer l'excessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût ? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des héros, des amis fideles, des citoyens honnêtes. On peut donc avec ce certain goût servir utilement & sa famille & sa patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en sont soupçonnés ? C'est qu'elles ont sur eux peu

de puissance. Or ce défaut de pouvoir leur est insupportable. Ce sont autant d'esclaves de moins dans leur empire. Ils sont donc coupables d'un crime que la mort seule peut expier.

31. C'est la force qui rend un monarque respectable à un monarque. Philippe second travaille à son bureau ; il se sent un besoin ; il appelle , personne ne vient. Son bouffon se met à rire. De quoi ris-tu , dit le Roi ? Du respect , de l'estime & de la crainte que vous inspirez à l'Europe , & du mépris qu'elle auroit pour vous , si vous cessiez d'être fort , & que vos autres sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

32. L'enthousiasme de l'équité se fait rarement sentir aux princes. Peu d'entr'eux sont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité , le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains ; il porte la guerre en Afrique & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres , ces deux sont peut-être les seules réellement entreprises pour le bonheur des nations. Gélon & Catherine II. partageront donc à cet égard l'estime de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des souverains ? Qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quel-

ques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opère, est celui où l'intérêt du puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux sujets & pour affaiblir le pouvoir féodal? celui où les orgueilleux vassaux de la couronne marchaient égaux aux souverains. Alors l'ambition des monarques ordonna l'affranchissement des peuples.

Que les princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des sujets, ne les aime point. C'est folie de croire que les peuples en seront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un gouvernement équitable. Qui veut aveugler les citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général les hommes; & cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi-même! O hypocrisie!

33. Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice? Non: mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les âmes? En leur

présentant d'une part, l'homme injuste comme avili, méprisé, & par conséquent comme foible; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, & par conséquent comme fort.

Les idées de justice se font-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elles se confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeler ensemble? Bientôt il n'est plus possible de les séparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à se montrer toujours juste & vertueux; & rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la considération engendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme: celui du pouvoir au contraire lui est naturel: il est commun à tout, au vertueux comme au fripon, au sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité physique, & le desir de la justice l'effet de l'instruction. En conséquence c'est de la sagesse des loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une nation féroce, où l'équité seroit traitée de foiblesse & de lâcheté? On n'aime donc point l'équité même. C'est une question de tout temps

décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les despotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels sont les tyrans du peuple ? les seigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les gouvernements despotiques ? J'en doute. Le Sultan a sous lui des visirs, des pachas, des beys, des receveurs d'impôts, des directeurs de douanes ou de domaines, enfin une infinité de commis ou de sous-despotes encore plus indifférents que les propriétaires au bonheur des vassaux.

35. En Angleterre si la mal-honnêteté est dans un grand méprisée des petits, c'est que ces petits protégés par la loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du grand est au contraire respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, & qu'on peut abhorrer & non mépriser la puissance.

36. Attila comme Thamas se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle sont les noms injurieux que l'opresseur puissant donne au foible opprimé.

38. Dans tout empire où les volontés momentanées du prince font loi, toutes les loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

39. Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun prince. Un souverain perd-il une province ? une ville ? Il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette ville ou cette province à son voisin ? il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le puissant & l'univers se taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un poëte anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foiblesse ; & dans un gouvernement vicieux, le bon & le faible sont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays ? » Je n'y puis, répond-il, soutenir plus long-temps le spectacle du » malheur des payfans romains, leur misère me » déchire : ils n'ont plus face humaine. « Ce seigneur exageroit peut-être, mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le supplice du gazetier Hollandois, celle du ministere François. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le siècle dernier du traitement fait au gazetier. Il est des siècles encore plus vils où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on sur le sort de ce gazetier ? Compare-t-on le crime au châtiment ? L'on se croit transporté chez ce sultan des Indes qui fait pendre son visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crème. Peu s'en est fallu que l'illustre & malheureux M. de la Chalotais n'ait subi le même sort pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite , dit-on , à un contrôleur-général.

44. En France , pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des grands sur la Scène ? C'est que des comédies de cette espece opéreroient , dira-t-on , peu de conversion ; j'en conviens. Un poëte qui , par un tableau ridicule & fail-
lant de la frivolité , se flatteroit de corriger à cet égard les mœurs Françaises , se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un

gouvernement sur lequel les femmes & les prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver ; c'est le seul qui condui'e à la fortune.

45. Ce n'est point à son génie , c'est toujours à quelque événement particulier que l'homme de talents , doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles , l'ignorance fuit celle des clairvoyants.

46. Le visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples & des princes éclairés. Ce visir craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits , il se vante de son mépris pour eux ; & c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands ministres & les grands princes ont toujours été protecteurs des lettres. Le prince de Brunswick, Catherine II , le prince Henri de Prusse , &c. en sont la preuve.

47. C'étois jadis le privilege des foux de dire quelquefois la vérité aux princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment ! imitons , disoit l'un d'eux , la prudence des chats : ils ne se croient point en sûreté dans un appartement qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'est à la liberté dont jouissent encore les

Anglois & les Hollandois , que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux presque aucune nation qui ne gémit sous le joug de l'ignorance & du despotisme. Tout homme vertueux , tout bon citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux peuples.

49. Ce n'est qu'à des automates que le despotisme commande. On n'a de caractère que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la bassesse l'étouffent en eux.

50. Le Gouvernement défend-il d'imprimer sur les matières d'administration ? il fait vœu d'aveuglement , & ce vœu est assez commun. « Tant que mes finances seront bien ré-
» gies & mes armées bien disciplinées , disoit un
» grand prince , écrira qui voudra contre ma
» discipline & mon administration. Mais si je
» négligeois l'un ou l'autre , qui sait si je n'au-
» rois pas la foiblesse d'imposer silence aux écri-
» vains.

51. Entre-t-on au ministère ? Ce n'est plus le tems de se faire des principes ; mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires , ce qu'on apprend alors ne sont que des détails toujours ignorés de quiconque n'est point en place.

52. Gêner la presse , c'est insulter une nation ;

lui défendre la lecture de certains livres , c'est la déclarer esclave ou imbécille. Cette défense doit l'indigner. Mais , dira-t-on , c'est presque toujours d'après l'opinion des puissans qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui , dans le premier moment ; mais ce premier jugement est nul : c'est le cri des intéressés pour ou contre. Le jugement vraiment intéressant pour un auteur , est le jugement réfléchi du public : il est presque toujours juste.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places est souvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge qui me contraint d'étudier est mon ennemi. Je demande sa punition & desirer sa mort. Je veux bien pardonner aux poètes leurs beaux vers ; je puis les lire sans attention : mais je ne pardonne point au moraliste ses bons raisonnemens. L'importance des sujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés : il blesse mon orgueil , il m'arrache d'ailleurs à ma paresse : il me force à penser. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrain du despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le despotisme est un luxe de pouvoir inutile au bonheur du souverain. La seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il est l'effroi d'un Anglois.
» Craignons , dit à ce sujet le juge Prat , que

l'étude de l'Italien & du François n'avilisse un peuple libre. »

Que sont aux yeux d'un Anglois les grands de l'Europe ? des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves celle d'opresseurs des peuples : des citoyens que la loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un negre domestique qui fouetté par l'ordre immédiat du maître, méprise le negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'intendant. Voilà dans presque toutes les cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble bourgeois & l'orgueilleux grand seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la cour. Qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu roi de Prusse à souper avec l'ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des princes. « En général, répond-il, ce » sont de mauvais sujets ; ils sont ignorants, il » sont perdus par la flatterie. La seule chose à » laquelle ils réussissent, c'est à monter à cheval. Aussi de tous ceux qui les approchent, » le cheval est le seul qui ne les flatte point » & qui leur casse le col, s'ils le gouvernent » mal. »

57. Plus un gouvernement est despotique , plus les ames y sont avilies & dégradées , plus l'on s'y vante d'aimer son tyran. Les esclaves bénissent à Maroc leur sort & leur prince , lorsqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les souverains corrompus par la flatterie sont des enfans gâtés. Habitues à commander à des esclaves , ils ont souvent voulu conserver le même ton avec leurs égaux , & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs états. C'est le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane , à Antiochus , &c. lorsque ces Despotes oferent s'égalier à des peuples libres.

59. Est-on riche ? on veut être loué comme riche. A-t-on de la naissance ? on veut être loué comme gentilhomme. Est-on bien fait ? on veut être loué pour sa taille. En fait de louange , on n'est point difficile ; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie pense d'après lui. Ses opinions sont quelquefois contraires aux opinions reçues : il blesse donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenser personne , il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on est alors sans génie & sans ennemi.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel se

porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuël Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoye & pour lors résident sur les lieux mêmes. » Jamais, dit-il, les chrétiens n'ont commis tant de cruautés contre les chrétiens. L'on coupoit la tête aux barbes (c'étoient les pasteurs de ces peuples) on les faisoit bouillir ; on les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre des femmes jusqu'au nombril. On coupoit à d'autres les mamelles : on les faisoit cuire sur le feu & on les mangeoit. On mettoit à d'autres le feu aux parties honteuses : on les leur brisoit, & l'on mettoit en place des charbons ardens. On arrachoit à d'autres les ongles avec des pînces. On attachoit des hommes demi morts à la queue des chevaux, & l'on les traînoit en cet état à travers les rochers. Le moindre de leurs supplices étoit d'être précipités d'un mont escarpé, d'où ils tomboient souvent sur des arbres auxquels ils restoient attachés & sur lesquels ils périssoient de faim, de froid ou de blessures. L'on en hachoit en mille pieces, & l'on fendoit leurs membres & leurs chairs meurtries dans les campagnes. On empaloit les vierges par les parties naturelles ; on les portoit en cette posture en guise

» d'étendards. On traîna entr'autres un jeune
 » homme nommé Pélanchion par les rues de
 » Lucerne semé par-tout de cailloux pointus.
 » Si la douleur lui faisoit lever la tête ou les
 » mains, on les lui assommoit. Enfin on lui
 » coupa les parties honteuses qu'on lui enfonça
 » dans la gorge & on l'étouffa ainsi; ensuite on
 » lui coupa la tête & l'on jeta le tronc sur le
 » rivage. Les catholiques déchiroient de leurs
 » mains les enfans qu'ils arrachioient au berceau;
 » ils faisoient rôtir les petites filles toutes vives,
 » leur coupoient les mamelles & les mangeoient.
 » Ils coupoient à d'autres le nez, les oreilles
 » & les autres parties du corps. Ils remplissoient
 » la bouche de quelques-uns de poudre à canon
 » & y mettoient le feu. Ils en écorchoient tout
 » vifs, ils en tendoient la peau devant les fenê-
 » tres de Lucerne : ils arrachioient la cervelle à
 » d'autres qu'ils faisoient rôtir & bouillir pour
 » en manger. Les moindres supplices étoient de
 » leur arracher le cœur, de les brûler vifs, de
 » leur couper le visage, de les mettre en mille
 » morceaux & de les noyer. Mais ils se montre-
 » rent vrais catholiques & dignes Romains,
 » quand ils allumerent un four à Garcigliane
 » dans lequel ils forcerent onze Vaudois à se
 » jeter les uns après les autres dans les flammes,
 » jusqu'au dernier que ces meurtriers y jetterent

» eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes les
» vallées que des corps morts ou mourants. Les
» neiges des Alpes étoient teintes de sang. L'on
» trouvoit ici une tête coupée, là un tronc, des
» jambes, des bras, des entrailles déchirées &
» un cœur palpitant. »

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui, disoit-on, de la rebellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce religion catholique, ses doux ministres & ses doux saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du diable.

62. On ne porte point sur les religions l'œil attentif de l'examen; sans concevoir le dernier mépris pour l'espèce humaine en général & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on, il a fallu des milliers d'années pour déshonorer des hommes aussi spirituels que moi des contes du paganisme! quoi les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs! quoi! les musulmans croient encore à Mahomet & seront peut-être des milliers d'années à reconnoître la

fausseté du Koran? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planète, comme l'a dit un sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'univers.

63. Pourquoi le prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre? c'est qu'il est tolérant; c'est que la loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration: c'est qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne; c'est que l'entretien du clergé Anglois est moins à charge à l'état que celui du clergé catholique, & qu'enfin en ce pays la religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Ce que je dis du zèle, je le dis de l'humilité. Quelque sot qu'on suppose un cardinal, il ne l'est jamais assez pour se croire vraiment humble, lorsqu'il se donne à Rome pour le protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuseroit un titre aussi fastueux. Non que je veuille nier la stupidité de quelques prélats. Mais leurs ambitieuses prétentions prouvent moins l'habileté du clergé que la sottise des peuples. Pendant mon séjour au Japon, me disoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Samo*, c'est-à-dire, *monseigneur la Grué*, sans que je me rappellasse malgré moi le nom de quelque évêque.

65. Jéfus n'exerça nulle domination fur la terre. S'il eût voulu que le facerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à fes Apôtres. Or leurs fuccesseurs en font encore à nous montrer leur commiffion & le titre d'un pareil legs.

66. Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les juifs. En Hébreu le mot Suduc eft fynonyme de juft. Aufli ces Saducéens étoient-ils , & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Pharifiens. Ces derniers demandoient la mort & le fang de Jéfus-Chrift. Or l'incrédulité eft & fera toujours moins contraire à l'efprit de l'évangile que l'inhumanité & le Déicide.

67. A la honte de la France , M. Rouffeau n'a pas été moins perfécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorboniftes ne pouvoient lui pardonner fon dialogue du raifonneur & de l'inspiré. Ce dialogue, difoient-ils , eft trop fort. Qu'y répondre ? Mais les raifonnemens de M. Rouffeau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raifonnemens , c'eft injuftice : en réfuter de faux par la violence , c'eft folie. C'eft avouer fa ftupidité ; c'eft décrier fa propre caufe. Les fophiftes fe réfutent d'eux-mêmes. La vérité eft facile à défendre.

D'ailleurs quelles font les objections de M.

Rousseau ? celle que tout Bonze , Dervis , Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles ? Qu'est-ce que les moines vont faire à la Chine ? Pourquoi demandent-ils-aux princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux frais d'une mission où ils ne convertissent personne ? Mais les moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce : ils n'emploient les trésors que leur prodiguent les peuples, qu'à frustrer ces mêmes peuples du produit d'un commerce légitime. En ce cas, quels justes reproches les nations n'ont-elles pas à leur faire ? & quelles accusations peuvent-ils porter contre M. Rousseau ? Il a prêché, diront-ils, la religion naturelle. Mais elle n'est point contraire à la révélation. M. Rousseau fut honnête dans ses critiques. Il n'est point auteur de ces infames libelles intitulés, *Gazette Ecclesiastique*, cependant il fut banni, & le novéliste est toléré. Quels furent donc ces juges, ô célèbre Rousseau ? Des Fanatiques qui flétrissoient, s'ils le pouvoient, la mémoire des Marc-Aureles, des Antonins, des Trajans, & feroient un crime au plus grand prince de l'Europe de la supériorité de ses talents. Quel cas faire de tels jugemens ? Aucun. En appeler à la postérité, & mépriser tous ceux que la raison & l'équité

n'auront pas prononcés. La postérité juge les juges ; & les plus intolérants , s'ils n'ont point été les plus fripons , ont du moins été toujours les plus stupides.

En butte aux cabales des prêtres , M. Rousseau est traité dans ce siècle comme Abélard le fut au douzième par les moines de Saint Denis. Il avoit nié que leur fondateur fût ce Denis l'aréopagite cité dans le Nouveau Testament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il est en conséquence flétri , persécuté , pros crit par les saints de son siècle.

Qui s'oppose aux prétentions d'un moine est un impie. Delà ces accusations de blasphème & d'athéisme devenues maintenant si puériles & si ridicules. J'espère , pour l'honneur de l'esprit humain , que les grands , les princes , les ministres & les magistrats rougiront un jour d'être les vils instruments de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils feront infligés.

Les Athéniens pour assurer leur liberté , bannissoient quelquefois un citoyen trop illustre. La crainte d'un maître leur faisoit proscrire un grand homme. Les nations de l'Europe ; à l'abri

de ce danger , n'ont pas le même prétexte , pour commettre les mêmes injustices.

68. Cassiodore pensoit comme saint Jean. La religion , dit-il , ne peut être commandée. La force fait des hypocrites & non des croyans. *Religio imperari non potest, quia nemo cogitur ut credat.* La foi , dit saint Bernard , doit être persuadée & non ordonnée ; *fides suadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire , dit Lactance , que la religion : elle est nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil est tam voluntarium quàm religionem in quâ, si animus adversus est, jam sublata, jam nulla est.* Rien de moins religieux , dit Tertulien , que de vouloir contraindre la croyance : ce n'est point par la violence , c'est librement qu'on peut croire. *Non est religionis religionem cogere velle, cum sponte suscipi debeat, non vi.*

69. Les payens , dira-t-on , croient à des prêtres imposteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter ? Mille gens croient au charlatan , la bonne femme , de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine ? Dans les maladies corporelles comme spirituelles , c'est à chacun à choisir son médecin.

70. Souvent dit M. Lambert de Prusse , dans son *Novum Organum* , l'on croit penser &

croire plus qu'on ne pense & ne croit réellement. C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus ? C'est un homme qui croit croire, & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance ; c'est le plaideur de mauvaise foi qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.

Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés. Quant aux matelots, la plupart sont imbécilles. Le clergé gouvernant exige peu de lumières du clergé gouverné, & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle ? Le matin, répond le philosophe, il dit la messe, & le soir il ne fait ce qu'il dit.

72. Rien de plus absurdement subtil, disent les Anglois, que les argumens des théologiens, pour prouver aux ignorans catholiques la vérité du papisme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celle des mille & une nuits & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

73. Descartes persécuté, quitte la France, emportant, comme Enée, ses Pénates avec lui ; c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens

éclairés. Le parlement alors Aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens. Leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'esprit & d'Emile. Rien de différent dans ses divers arrêts que leur date. Or, les parlements actuels se moquent du premier. Les Parlements futurs riront pareillement des derniers.

74. Voyez l'apologie des grands hommes, accusés de magie par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le pape Silvestre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelse, &c. n'ont jamais été forciers.

75. Les théologiens ont tant abusé du mot *Matérialiste*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot est devenu synonyme d'esprit éclairé. On désigne maintenant par ce nom les écrivains célèbres, dont les ouvrages sont avidement lus.

76. De quelles imputations odieuses les catholiques n'ont-ils pas chargé les réformés? Que de ruses employées par les moines pour irriter les princes contre des sujets fideles! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur, les armes à la main, sont

toujours prêts d'escalader le trône ? Telle est donc , ô moines , votre justice & votre charité ! Sur quoi fonder vos calomnies ? Laquelle des églises romaine ou protestante s'est le plus souvent arrogée le droit de détrôner les rois , de leur ravir le sceptre avec la vie ? Qui du calviniste ou du catholique a le plus souvent réduit ce droit en pratique ? Qu'on ouvre l'histoire , qu'on calcule le nombre & l'espece d'attentats commis par l'une & l'autre secte , la question sera bientôt décidée par le fait.

Les réformés , dira-t-on , ont fait la guerre aux princes. Non : mais les princes l'ont faite aux réformés. M'attaque-t-on injustement ? La défense est de droit naturel , & des persécutés nombreux useront toujours de ce droit. C'est en irritant le souverain contre des sujets fideles , que le moine a mis les armes à la main des réformés. Toutes les différentes sectes du christianisme sont aujourd'hui tolérées en Hollande , en Angleterre & en Allemagne , quels troubles y excitent-elles ? La paix dans cet empire s'est établie à la suite de la tolérance , & s'y maintiendra sans doute tant que le magistrat y saura contenir l'ambition ecclésiastique.

Qu'au reste , comme je l'ai déjà dit , le gouvernement ne prenne point parti dans les que-

relles théologiques ; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux disputes sur les anciens & les modernes.

77. Qui n'a point ri de voir les jésuites accuser tant de fois les parlements de révolte, de sédition, & les citer devant le prince, comme l'écolier devant le préfet. La France, disoit-on alors, est un pays d'esclaves où chacun s'accuse d'être séditieux ?

78. Le Moine s'occupe sans cesse à chercher dans les écritures quelques passages dont l'interprétation soit favorable à l'intolérance. Mais ne fait-on pas que si les saintes écritures sont de Dieu, les interprétations sont des hommes ?

79. Le guerrier franc & brave est communément humain. Sa franchise & son courage le mettent au dessus de toute crainte. Le prêtre au contraire est cruel. Pourquoi ? C'est qu'il est foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, si la femme est la plus cruelle, c'est qu'en général elle est foible & sans courage. *La cruauté est toujours l'effet de la crainte, de la foiblesse & de la couardise.*

80. Rien de moins déterminé que la signification de ce mot *impie*, auquel on attache si souvent une idée vague & confuse de scélératesse.

Entend-on par ce mot un athée ? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obscures de la divinité ? en ce sens , tout le monde est athée : car personne n'en comprend l'incompréhensible. Applique-on ce nom aux soi-disants matérialistes ? mais si l'on n'a point encore d'idées nettes & complètes de la matière , on n'a point en ce sens d'idées nettes & complètes de l'impie matérialiste. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les catholiques ? Il faudra donc appeler de ce nom les païens , les hérétiques & les infidèles. Or en ce dernier sens , athée n'est plus synonyme de scélérat. Il désigne un homme qui sur certains points de métaphysique ou de théologie , ne pense pas comme le moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'esprit quelque idée de scélératesse , à qui l'appliquer ? aux persécuteurs.

81. On n'imagine point à quelle idée l'intolérance a dans ces derniers temps porté l'idiotisme en France. Durant la dernière guerre cent caillettes d'après leurs confesseurs , me disoit un François homme d'esprit , accusoient les encyclopédistes du dérangement de nos finances ; & Dieu fait si aucun des encyclopédistes avoit été chargé de leur administration. D'autres re-

prochoient aux philosophes le peu d'amour des colonels pour la gloire , & ces mêmes philosophes étoient alors exposés à une persécution que le seul amour de la gloire & du bien public peut supporter. D'autres rapportoient à la publication de l'encyclopédie , aux progrès de l'esprit philosophique les défaites des François , & c'étoit alors le roi très-philosophe de Prusse , & le peuple très-philosophe des Anglois qui battoient par-tout leurs armées. La philosophie étoit le baudet de la fable : elle avoit fait tout le mal.

Cependant , disoit à ce sujet un grand prince , tout peuple qui bannit de chez lui la philosophie & le bon sens , ne peut se promettre ni grands succès dans la guerre , ni prompt rétablissement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de philosophes ; & peut-être la foiblesse de l'état s'y trouve-t-elle en proportion avec la sottise & la superstition des peuples.

82.° Sans la puissance des princes catholiques , les papistes aussi stupides & peut-être plus intolérans que les juifs , tomberoient dans le même mépris.

83. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas au-

jourd'hui sans carton l'histoire ecclésiastique de M. Fleuri , & n'y permettroit-on pas l'impression des fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du statuaire & de la statue de Jupiter ?

*A la foiblesse du sculpteur ,
Le poëte autrefois n'en dut guere ;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.*

84. Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain , vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

85. Nos divers caractères sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier , c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est selon Monsieur Hume , & celui des gens de guerre , à peu près le même en tout pays , & celui des ministres des Dieux , dans tous les siècles , les empires , & les religions.

86. L'amour de la gloire élève l'homme au-dessus de lui-même ; elle étend les facultés de son ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organisation particulière , se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du gouvernement , que le législateur peut toujours à son gré l'éteindre ou l'allumer dans une nation.

87. Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particulière , & c'est l'étude de cette langue qui dans un âge avancé , nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle science.

88. Dans chaque pays il est un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous , & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les citoyens cette ressemblance d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractère national.

Il est en outre un certain nombre d'objets divers que le hazard & l'éducation présentent à chacun des individus , & c'est l'impression différente de ces objets qui dans ces mêmes individus , produit cette diversité d'idées & de sentimens à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractère particulier.

89. Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les lettres sans partager son tems entre le monde & la retraite ; que ce soit dans les deserts que se ramassent les diamants , & dans les villes qu'on les taille , les polisse & les monte , il est évident que le hazard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne , auront plus fait pour moi que pour un autre.

Fin du premier Volume.



T A B L E

S O M M A I R E,

Des Sections & Chapitres contenus dans
ce Volume.

- CH. I. **D**E S points de vue divers sous lesquels
on peut considérer l'homme, de ce que peut
sur lui l'éducation. page 1
- CH. II. *Importance de cette question.* 4
De quelle utilité peut être son examen.
- CH. III. *De la fausse science ou de l'ignorance
acquise.* 7
Des obstacles qu'elle met à la perfection de l'édu-
cation.
- CH. IV. *De la sécheresse de ce sujet & de la
difficulté de le traiter.* 12



SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différents hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes,

- CH. I. *NUL ne reçoit la même éducation.* 15
- CH. II. *Du moment où commence l'éducation.* 16
- CH. III. *Des Instituteurs de l'enfance* 17
- Que ces instituteurs ne sont pas précisément les mêmes pour personne, que nul par conséquent ne peut avoir le même esprit.
- De la sensation différente qu'excitent quelquefois en nous les mêmes objets.
- CH. IV. *De la différente impression des objets sur nous.* 22
- CH. V. *De l'éducation des colleges.* 24
- Qu'elle n'est pas la même pour tous.
- CH. VI. *De l'éducation domestique.* 25
- Qu'elle n'est pas la même pour aucun.
- CH. VII. *De l'éducation de l'adolescence.* 28
- Que cette éducation plus dépendante du hazard que celle de l'enfance, est par conséquent encore moins la même pour chacun.

- CH. VIII. *Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.* 33

Des bornes à mettre à l'empire du hazard.

De la contradiction de tous les préceptes de l'éducation.

- CH. IX. *Des causes principales de cette contradiction.* 42

- CH. X. *Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeunesse.* 49

Que cette contradiction est l'effet de l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des prêtres & celui des peuples.

Que toute fausse religion, est ennemie du bien public.

- CH. XI. *Des fausses Religions.* 58

Qu'entre les fausses religions, on doit compter le papisme

- CH. XII. *Que le papisme est d'institution humaine.* 60

Que le papisme est une religion locale qu'on en peut concevoir une qui devint universelle.

- CH. XIII. *De la Religion universelle.* 63

Qu'une telle religion est simple & n'est autre chose que la meilleure législation possible.

Qu'il n'en est pas de même des religions mystérieuses.

Quelles sont celles dont l'établissement seroit le moins funeste ?

- CH. XIV. *Des conditions sans lesquelles une religion est destructive du bonheur national* 67

CH. XV. <i>Parmi les fausses Religions quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des sociétés ?</i>	73
--	----

Il résulte des diverses questions traitées dans ce Chapitre & les précédents, qu'en supposant dans tous les hommes une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation, en produiroit nécessairement une grande dans leurs idées & leurs talents.

D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre tous les esprits, ne peut être regardée dans les hommes communément bien organisés, comme une preuve démonstrative de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.

CH. I. <i>QUE toutes nos idées nous viennent par les sens : qu'en conséquence on a pu regarder l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.</i>	111
--	-----

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut avoir une idée nette du mot esprit, & pour cet effet le distinguer de ce qu'on appelle ame.

CH. II. <i>Différence entre l'esprit & l'ame.</i>	117
CH. III. <i>Sur quels objets l'esprit agit.</i>	130

CH. IV. *Comment l'esprit agit.* 132

Que toutes ses opérations se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances des divers objets entr'eux & avec nous.

Que tout jugement prononcé d'après la comparaison des objets physiques, n'est qu'une pure sensation; qu'il en est de même de tout jugement porté sur les idées abstraites, collectives; &c.

CH. V. *Des jugemens qui résultent de la Comparaison des idées abstraites, collectives, &c.* 136

Que cette comparaison suppose attention, peine, par conséquent intérêt pour se la donner.

CH. VI. *Point d'intérêt, point de comparaison des objets entr'eux.* 142

Que tout intérêt prenant sa source dans la sensibilité physique, tout dans l'homme se réduit à sentir.

CH. VII. *Que la sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, & de notre sociabilité.* 147CH. VIII. *De la Sociabilité.* 160CH. IX. *Justification des principes admis dans le livre de l'esprit.* 168CH. X. *Que les plaisirs des sens sont à l'insu même des nations leurs plus puissants Moteurs.* 172

Que la supériorité des esprits est indépendante & de la plus ou moins grande finesse des sens, & de la plus ou moins grande étendue de la mémoire.

CH. XI. *De l'inégale étendue de la mémoire.* 179

Que la grande mémoire ne constitue pas le grand génie.

CH. XII. *de l'inégale perfection des organes des sens.* 183

Que ce n'est point à leur extrême finesse qu'est attachée la plus ou moins grande supériorité des esprits. Qu'en fait de sensations, si les hommes diffèrent, ce n'est du moins que dans la nuance de ces mêmes sensations.

CH. XIII. *De la manière différente de sentir.* 195CH. XIV. *Que la différence apperçue entre nos sensations, n'a nulle influence sur les esprits.* 203CH. XV. *De l'Esprit.* 207

Des idées qu'on doit attacher à ce mot.

CH. XVI. *Cause de la différence d'opinions en morale, politique & métaphysique.* 214

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague des mots. Je choisis pour exemple ceux

de Bon.
d'Intérêt.
& de vertu.

CH. XVII. *Que le mot de Vertu rappelle au clergé l'idée de sa propre utilité,* 228CH. XVIII. *Des idées différentes que les divers peuples se sont formé de la vertu.* 235

CH. XIX. *Du seul moyen de fixer la signification incertaine des mots.* 240

Qu'il n'y a qu'une nation qui puisse faire usage de ce moyen.

Qu'il consiste à consigner dans un dictionnaire l'idée précise de chaque mot.

Que les mots une fois définis, les propositions de morale, de politique & de métaphysique, deviendroient aussi démontrables que les vérités géométriques.

Que les hommes adoptant alors les mêmes principes parviendroient d'autant plus sûrement aux mêmes conséquences, que la combinaison des mêmes objets, ou dans le monde physique comme le prouve la géométrie, ou dans le monde intellectuel, comme le prouve la métaphysique, leur a toujours donné les mêmes résultats.

CH. XX. *Que les excursions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.* 243

Contes des fées, première preuve de cette vérité.

Contes philosophiques, seconde preuve de cette vérité.

Contes religieux, troisième preuve de cette vérité.

Que tous ces divers contes ont conservé entr'eux la plus grande ressemblance.

CH. XXI. *Impostures des ministres des fausses religions.* 255

Qu'elles ont par-tout été les mêmes; que les prêtres ont par les mêmes moyens par-tout accru leur puissance.

- CH. XXII. *De l'uniformité des moyens par lesquels les ministres des fausses religions conservent leur autorité.* 260

Il résulte de la comparaison des faits cités dans cette Section, que la finesse plus ou moins grande des sens, ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit : vérité facile à prouver par un autre enchaînement de propositions.

- CH. XXIII. *Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.* 266

Que tout fait simple est à la portée des esprits les plus communs ; qu'en conséquence il n'est point de vérité, soit découverte, soit à découvrir, à laquelle ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés,

- CH. XXIV. *Que l'esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.* 272

Que si tous les hommes communément bien organisés peuvent percer jusqu'aux plus hautes vérités, tous ont par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

Telle est la conclusion de la seconde Section.





S E C T I O N I I I .

*Des causes générales de l'inégalité des esprits.*CH. I. *Quelles sont ces causes.* 318

Qu'elles se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'instruire.

L'autre est la différence de leur position ; d'où résulte celle de leur instruction.

CH. II. *Que toute idée neuve est un don du hazard.* 320

Que l'influence du hazard sur notre éducation est plus considérable qu'on ne l'imagine : qu'on peut cependant diminuer cette influence,

CH. III. *Des limites à poser au pouvoir du hazard.* 324

Que le hazard nous présente une infinité d'idées ; que ces idées sont stériles si l'attention ne les féconde.

Que l'attention est toujours l'effet d'une passion, telle est celle de la gloire, de la vérité, &c.

CH. IV. *De la seconde cause de l'inégalité des esprits.* 327

Que les hommes doivent aux passions l'attention propre à féconder les idées que le hazard leur offre, que l'inégalité de leur esprit dépend en partie de l'inégale force de leurs passions.

Que la force inégale des passions est par quelques-uns regardée comme l'effet d'une certaine organisation & par conséquent comme un pur don de la nature.

SECTION IV.

Que les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard nous place ; que le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes.

CH. I. *D*U peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractère des hommes. 335

CH. II. *Des changements survenus dans le caractère des nations , & des causes qui les ont produits.* 338

CH. III. *Des changements survenus dans le caractère des particuliers.* 345

Qu'ils font l'effet d'un changement dans leur position, leur intérêt, & dans les idées qu'en conséquence leur suggere le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

S O M M A I R E.

493

CH. IV. *De l'amour de soi.*

348

Que ce sentiment , effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous les hommes : qu'il allume en tous le desir du pouvoir.

Que ce desir , comme je le montre dans les chapitres suivans, y engendre l'envie, l'amour des richesses, des honneurs, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont l'existence suppose celle des sociétés.

Que ces diverses passions propres à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit, ne sont réellement en eux que le desir du pouvoir déguisé sous des noms différens.

CH. V. *De l'amour des richesses & de la gloire.*

350

Effet immédiat du pouvoir.

CH. VI. *De l'envie.*

353

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CH. VII. *De la Justice.*

362

CH. VIII. *De la Justice considérée dans l'homme de la nature.*

364

CH. IX. *De la justice considérée dans l'homme & les peuples policés.*

368

CH. X. *Que le particulier comme les nations, n'estime dans la justice que la considération & le pouvoir qu'elle lui procure.*

372

CH. XI. *Que l'amour du pouvoir dans toute espèce de gouvernement, est le seul moteur des hommes.*

375

- CH. XII. *De la vertu.* 382
 Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
- CH. XIII. *De la maniere dont la plupart des Européens considerent la vertu.* 387
 Que s'ils l'honorent dans la spéculation, c'est un effet de leur éducation.
 Que s'ils la méprisent dans la pratique, c'est un effet de la forme de leur gouvernement.
 Que leur amour pour la vertu est toujours proportionné à l'intérêt qu'ils ont de la pratiquer. D'où il suit que c'est toujours au desir du pouvoir & de la considération qu'il faut rapporter l'amour pour la vertu.
- CH. XIV. *Que l'amour du pouvoir est dans l'homme la disposition la plus favorable à la vertu.* 390
- CH. XV. *De l'intolérance civile.* 392
 Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
 Que cette intolérance présage la ruine des empires.
- CH. XVI. *Que l'intolérance est souvent fatale aux princes.* 396
- CH. XVII. *Que la flatterie n'est pas moins agréable aux peuples qu'aux souverains.* 402
- CH. XVIII. *De l'intolérance religieuse.* 408
 Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
- CH. XIX. *L'intolérance & la persécution ne sont pas de commandement divin.* 412
- CH. XX. *L'intolérance est le fondement de la grandeur du clergé.* 417

- CH. XXI. *Impossibilité d'étouffer dans l'homme le sentiment de l'intolérance ; moyen de s'opposer à ses effets.* 424

Qu'on peut d'après ce que j'ai dit tirer cette conclusion, c'est que toutes les passions factices ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir déguisé sous des noms différents, & que cet amour de la puissance n'est lui-même qu'un pur effet de la sensibilité physique.

- CH. XXII. *Généalogie des passions.* 429

Qu'il suit de cette généalogie que tous les hommes communément bien organisés sont susceptibles de l'espèce de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions peuvent-elles s'allumer aussi vivement dans tous ? Ma réponse à cette objection, c'est qu'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le sentiment de l'amour de lui-même.

- CH. XXIII. *De la force du sentiment de l'amour de soi.* 432

Que la force de ce sentiment est dans tous les hommes plus que suffisant pour le douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités.

- CH. XXIV. *Que la découverte des grandes idées est l'effet de la constance de l'attention.* 437

Il résulte de cette Section que l'inégalité des esprits ne peut être dans les hommes communément bien organisés, qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celles des positions où le hasard les place.

Fin de la Table sommaire du Tome premier.



99 955097



